

OM 13^m

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE D'ALEXANDRIE



QUATRE VOYAGEURS
ESPAGNOLS A ALEXAN-

DRIE D'ÉGYPTE — BENJAMIN DE
TUDELA 1166 - 71 — IBN GOUBAIR 1183 - 85
PERO TAFUR 1435-39 — ALI BEY EL ABBASSI
(DOMINGO BADIA) 1803 - 7

PAR



DON ENRIQUE GARCIA
DE HERREROS, C. DE LA
REAL ACADEMIA DE LA HISTORIA
ET VICE - PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ
ARCHÉOLOGIQUE D'ALEXANDRIE, & &

Bibliothèque Maison de l'Orient



139757

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

10 exemplaires avec dédicace imprimée

490 exemplaires numérotés de 11 à 500

N° 155



ALI BEY EL ABBASSI

(Domingo Badia y Leblich)

1767 - 1818

A

Sa Majesté le Roi Fouad 1^{er}

Protecteur éclairé des Sciences, des Lettres et des Arts

au Nom Duquel j'ai l'honneur d'administrer justice

en Egypte

Cet ouvrage est respectueusement dédié

Enrique Garcia de Herreros
Chambellan de S. M. le Roi d'Espagne
Juge aux Tribunaux Mixtes d'Egypte



AVANT-PROPOS

Je laisse aux érudits de l'avenir le soin de fixer la date à laquelle cette conférence fut prononcée, date si lointaine que je n'ose pas l'avouer. Je devine le sourire du lecteur qui pensera que ces érudits auront d'autres questions plus importantes à élucider, mais je veux quand même conserver cette illusion et pour m'excuser auprès d'eux, je m'empresse de dire que j'ai dû profiter de mes vacances d'été, pour ajouter les notes qui illustrent (ou alourdissent, à votre choix) cet ouvrage. Pour le reste, la conférence est reproduite telle qu'elle fut prononcée, sous forme de causerie, et sans avoir devant mes yeux aucune note écrite, chose qui étonna ceux qui connaissaient ma mauvaise mémoire, mais qui au fond n'a rien d'extraordinaire, si on considère que j'avais consulté tant d'ouvrages pour la préparer, que la difficulté ne consistait point à parler pendant une heure, mais à ne pas parler plus que ce temps-là.

L'idée de collectionner ces notes concernant les Espagnols en Egypte, est due à un phénomène que je pourrais appeler anthropocentrisme ou mieux encore egocentrisme, en vertu duquel nous nous considérons tous, plus ou moins inconsciemment, comme constituant le centre de l'Univers; et puisque je suis moi-même

un Espagnol habitant l'Égypte, la dite matière devait particulièrement m'intéresser. Malheureusement si, jusqu'à ces derniers temps, tout le monde pouvait s'offrir ce luxe de se considérer au centre de l'univers, puisqu'on se croyait environné dans toutes les directions par l'espace infini, cette illusion n'est plus possible depuis qu'Einstein a mathématiquement démontré (et avec les mathématiques on démontre tout aujourd'hui) que l'espace est sans bornes mais n'est pas infini... Mais c'est une autre histoire... Et revenant à mes notes, je viens encore de trouver qu'au treizième siècle Don Jaime I^{er}, roi d'Aragon, envoya en Égypte Bernardo, pour armer chevalier, en son nom, un fils du Soudan qui l'avait désiré avec « ardor y viveza » (1); qu'en 1321 Don Jaime II, décida d'envoyer des ambassadeurs en Égypte « ad partes Alexandria et terre Soldani Babilonie » qui devaient s'embarquer sur un navire de Geraldo Olivera (2); que Jean I^{er} de Castille envoya, quelques années après, des ambassadeurs au Soudan de Babylone, munis de lettres de créance et de bijoux,

(1) MADRAMANY, *Tratado de la Nobleza de la Corona de Aragon*, Valencia, Orga, 1788, page 162.

(2) *Coleccion de documentos inéditos del Archivo de la Corona de Aragon*, vol. VI, page 230. On y trouve aux pages 370 à 374 deux lettres de ce même monarque au *Solda de Babilonia*, s'intéressant pour la libération du roi d'Arménie.

pour obtenir la libération du roi d'Arménie, son prisonnier (1) ; qu'en 1451, Louis de Santangel fut nommé ambassadeur par Alphonse V d'Aragon, pour négocier un traité de commerce avec le souverain d'Égypte, qu'il appelle, en latin, Soldanus Babilonice (2). etc. etc.

Mais là où toutes mes prévisions ont été surpassées, c'est de voir que la Divine Providence se mêlait aussi de mon affaire, en me faisant connaître rien de moins qu'un miracle ayant trait aux relations entre Alexandrie et l'Espagne. Il s'agirait, suivant les documents inédits que Mgr. l'Évêque de Tortose a eu l'amabilité de me communiquer, de deux esclaves musulmans d'Alexandrie, miraculeusement libérés et rapatriés, par l'intercession de la Vierge, de la façon suivante : Ces deux esclaves avaient été achetés, — et nous sommes au Moyen-Age, — depuis plus de quatorze ans, par le Chapitre de la Cathédrale, pour la fabrication du pain destiné aux chanoines, lorsque voyant la dévotion que les chrétiens avaient pour l'image

(1) « E así llegaron los mensageros sobredichos al Cayre, e dende el Soldan a Babilonia, e dieronle las cartas del Rey de Castilla, e sus joyas... E luego el Soldan mando venir ante si al Rey de Armenia, e fué suelto e librado de la prision, e vino en aquella galea en que los mensageros iban ». *Cronica del Rey Don Juan primero* Année 1380, chap. VI, dans la Biblioteca de Autores Espanoles, vol. LXVIII.

(2) *Nueva Biblioteca de Autores Espanoles*, vol. XXV, pages 496.

de la Vierge dite du Palau, c'est-à-dire du Palais, les dits esclaves firent le vœu de Lui envoyer un beau drap d'autel chacun, lorsqu'ils seraient à Alexandrie, si Elle leur permettait de fuir.

La promesse faite, un beau jour, ou pour mieux dire une nuit, ils se reveillèrent simultanément en sursaut, s'aperçurent que leurs entraves avaient été retirées, et trouvant ouvertes les portes de la prison, ils descendirent jusqu'à l'Ebre, où une barque à quatre rames les attendait toute prête. Ils y embarquèrent une provision de pain et deux cruches d'eau, et se laissant conduire sur le fleuve par le courant et sur la mer par le vent, arrivèrent sains et saufs à notre ville d'Alexandrie, leur patrie. Une fois y arrivés, les esclaves libérés s'empressèrent d'acheter les deux plus beaux draps de soie qu'ils trouvèrent, mais craignant d'être persécutés si leur donation venait à être connue, et n'osant confier à personne les dits draps pour les envoyer à Tortose, ils les mirent tout simplement dans une caisse bien fermée, avec une lettre explicative en arabe, et la jetèrent dans la mer.

La caisse arriva miraculeusement à Tarragone, où elle fut ouverte en présence de l'Archevêque, qui gardant, je ne sais pas de quel droit, un de ces draps pour son Eglise, envoya l'autre, avec la lettre, à l'Evêque de Tortose.

Le drap de Tarragone a disparu, mais l'autre, en parfait état, ainsi que les fers des captifs, se

conservent dans la Cathédrale de Tortose, témoignant irréfutablement du miracle, et pour la confusion de sceptiques et de mécréants.

Cette conférence eut un bon succès, principalement grâce à la mauvaise acoustique de la salle où elle fut prononcée, qui me valut de chauds applaudissements... de la part de ceux qui n'avaient rien entendu. A présent, je compte aussi sur les sincères félicitations... de ceux qui ne couperont pas les présentes pages.

VILLA MANSOURAH

Hendaye-Plage (FRANCE)

Août-Septembre 1922.

Quatre Voyageurs Espagnols à Alexandrie

MESDAMES, MESSIEURS,



EN lisant le titre de cette conférence, vous avez pensé, peut-être, qu'avec quatre Espagnols illustres en Orient, j'ai dû presque épuiser cette matière. Il est vrai que les « *conquistadores* », mes compatriotes, ont généralement suivi, comme la lumière — *ex Oriente luce* — la route vers l'Occident, qu'ils ont conquis les Philippines et découvert tant d'autres îles de l'Océanie en arrivant par le Pacifique, après avoir accompli, pour la première fois, le tour du monde ⁽¹⁾, mais il y a eu, quand même

Des Espagnols
en Orient.

(1) C'est pour cela que la Real Sociedad Geografica a pris pour son emblème, le globe terrestre entouré par cette devise : « *Primus me circumdedisti* ». La devise accordée par Charles V à l'Espagnol Juan Sebastian del Cano, premier navigateur qui fit le tour du monde, fut aussi « *Primus circumdedisti me* ».

Les Almugavares.

assez d'Espagnols en Orient pour fournir la matière non seulement d'une conférence, mais d'un cours entier. Ainsi j'ai dû limiter cette causerie à des Espagnols à Alexandrie en laissant de côté, bien à contre-cœur, d'autres épisodes intéressants, par exemple celui de l'expédition des *Almugavares*, guerriers catalans et aragonais, qui, au commencement du quatorzième siècle (1302), furent appelés par les basileus Andronic II et Michel IX, pour défendre l'Empire byzantin contre les Turcs. Je ne peux donc m'arrêter à cet épisode plus romanesque qu'un roman de chevalerie et qui se hausse quelquefois jusqu'à l'épopée. Je ne vous décrirai point l'arrivée de ces Espagnols à Constantinople, ni les noces somptueuses de leur chef victorieux Roger de Flor, avec la nièce du Basileus, fille et sœur de rois (1), ni l'élevation de celui-là à la dignité, jamais conférée à un étranger, de *César de Romains*; je ne vous parlerai pas, non plus du lâche assassinat du César espagnol et de quelques-uns de ses compagnons, au grand *triklinion* du palais impérial à Andrinople, dans un banquet donné en son honneur par le basileus Michel et son épouse la basilissa Marie; je laisse donc, peut-être pour une autre occasion, l'odyssée des survivants (2), qui,

(1) La Princesse Marie, fille de la Princesse Irène, sœur du Basileus Andronic et d'Azan, roi des Bulgares.

(2) En ce moment il ne restait à Gallipoli que trois mille trois cents combattants valides.

retranchés dans la presqu'île de Gallipoli, osèrent tenir tête à tout l'Empire byzantin, mirent en déroute à plusieurs reprises les armées des basileis, vengèrent leur chef en ravageant impunément le pays pendant plus de six ans et finirent par fonder le duché catalan d'Athènes, qui dura presque quatre-vingts ans.

Avec quel plaisir je vous entretiendrais de cette glorieuse et sanglante épopée dont les dernières traces persistent dans les noms patronymiques dérivés du mot Catalan, Καταλάνος, Κατιλάνος, Κατελάνος (1) et les derniers échos, dans les poésies de MM. Marino Koutoubali et Spiridon Lambros (2), mais je dois me borner à cette ville d'Alexandrie qui ne fut pas visitée par ces audacieux guerriers.

(1) La phrase « que la vengeance des Catalans l'atteigne » était autrefois considérée comme la plus terrible des malédictions en Grèce et en Roumélie, et le mot Κατιλάνη adressé à une femme constitue une injure en Morée.

(2) Les exploits des Espagnols en Orient ont été consciencieusement relatés par un de leurs chefs, le chroniqueur RAMON MUNTANER, dont la *Chronique*, fut imprimée pour la première fois et en langue catalane, à Valence, en 1558 (chez la Veuve de Joan May; in-folio). Cette chronique a été traduite en langue française par BUCHON, qui l'inséra dans ses Documents sur l'Histoire de la Grèce au moyen âge; du côté grec, on a, comme sources contemporaines, les chroniques des historiens byzantins PACHYMÈRE, dont l'histoire se termine en 1308, et après, NICÉPHORE GRÉGORAS. Le fameux historien espagnol DON FRANCISCO DE MONCADA, publia en 1623 (la dédicace porte la date du 3 novembre 1620) son livre « *Expedicion de los Catalanes y Aragoneses contra Turcos y*

*
* *

Légions espagnoles
en Egypte.

Mais, si Alexandrie n'a pas connu ces guerriers, ce n'est pas à dire qu'elle n'a pas vu d'autres soldats espagnols dans des temps plus reculés ; car on sait bien que les Romains, comme les Anglais d'à présent, maintenaient l'ordre dans les peuples sous leur puissance avec des légions tirées d'autres pays conquis. C'est ainsi que l'Egypte sous la domination romaine a vu, entre autres, l'*Ala I Iberorum* et les *Cohortes II Asturum, I et II Hispanorum* et *I et II Hispaniarum equitata*, et je ne peux m'empêcher d'évoquer le souvenir de ces compatriotes que mon imagination voit promenant leurs loisirs par les jardins d'Eleusis, comme les soldats anglais promè-

Griegos » en s'inspirant principalement de Muntaner ; ce livre a eu de nombreuses éditions, tant anciennes que modernes ; j'en possède une de 1777, Madrid, D. Antonio de Sancha.

Dans les temps modernes, il faut remarquer l'intéressant mémoire de Mr. A. RUBIO y LLUCH, intitulé : *La Expedicion y Dominacion de los Catalanes en Oriente juzgadas por los Griegos* (M. de la R. Acad. de Buenas Letras de Barcelona, tome IV, 1883). Pour la bibliographie, voir C. HOPF, *Geschichte Griechenlands von Beginn des Mittelalters bis aufunser Zeit*. (Encyclopedie d'Ersch et Grunber t. LXXXV, 1^{re} section). Le charmant ouvrage de Monsieur G. SCHLUMBERGER *Expédition des « Almugavars » en Orient* (Paris, Plon, 1902) a mis à la portée du grand public cette intéressante période de l'histoire. C'est un livre qui, tout en étant écrit avec la plus grande probité scientifique, intéresse vivement comme une œuvre de pure imagination.

nent les leurs par le jardin de Nouzah, qui occupe aujourd'hui le même emplacement ⁽¹⁾.

Je voudrais, avant d'entrer en matière, évoquer ici le souvenir d'un Espagnol illustre qui au commencement du IV^e siècle remplit une importante mission à Alexandrie : Osius, évêque de Cordoue, né vers 256, que l'empereur Constantin tenait en

Osius, évêque de Cordoue, est envoyé en mission par l'empereur Constantin, à Alexandrie en 324.

(1) Il serait très intéressant, (au moins pour moi), de passer en revue les divers préfets espagnols d'Égypte, tels que C. GALERIUS, l'oncle de Sénèque, qui gouverna l'Égypte pendant seize ans (de l'année 16 à l'année 31) très bien secondé par sa femme, dont Sénèque fait ainsi un magnifique éloge : " *per sedecim annos. . . . Ægyptum optimi* ». Son successeur, le vice-préfet T. IULIUS HIBERUS, fut aussi un espagnol, auquel l'Empereur Tibère confia pour quelque temps (Χρόνον τινα, DION CASSIUS) le gouvernement de l'Égypte, probablement en sa qualité d'affranchi impérial, et jusqu'à l'arrivée du titulaire (ULPIANUS. *Dig. I, 17-1*). Espagnol de Malaga, ce préfet L. VALERIUS PROCULUS, qui administra l'Égypte de 145 à 147 a. D ; à ce préfet se réfèrent les papyrus B G N 288 (date perdue, années 10 ou 11 d'Antonin — MEYER, *Heerwesen* pag. 144) et le papyrus B G N 378. V. LUIGI CANTORELLI, *La Serie dei Prefetti di Egitto. I Da Ottaviano Augusto a Diocleciano*. Roma. R. Accademia dei Lincei 1906. BOCTI. *Les Préfets d'Égypte*. Le Caire 1899 (du Bulletin de l'Institut Egyptien).

Il serait, non moins intéressant (toujours pour moi) d'étudier tout ce que les empereurs espagnols ont fait pour l'Égypte, tels que TRAJAN, qui rétablit le Canal reliant la Méditerranée à la mer Rouge par le Nil, bâtit le temple de *Phileæ* et le Portail de *Tentyris* ; HADRIEN, qui visita deux fois l'Égypte, restaura les édifices publics d'Alexandrie, qui avaient beaucoup souffert pendant les luttes entre les Juifs et les Grecs de cette ville ; il y bâtit le monument connu sous le nom de *Hadrianon* (ΑΔΡΙΑΝΟΝ), et fonda la ville d'*Antinoé* à la mémoire de son favori ; MARC-AURÈLE, qui dut réprimer la révolte des Bucoliques qui assiégèrent

grande estime ⁽¹⁾, et qui, peut-être, prit une part prépondérante à la conversion de ce souverain, si nous identifions notre personnage avec celui que cite l'historien païen Zozime, sous l'étrange appellation « d'un Egyptien d'Espagne ».

En 324, Osius reçut de l'empereur Constantin, la mission officielle d'aller à Alexandrie afin d'apaiser les troubles que causaient dans tout l'Orient les disputes touchant la fête de Pâques et la nouvelle hérésie d'Arius. A cette fin, Osius se rendit à Alexandrie et y tint un concile. C'était, comme on en a fait la remarque ⁽²⁾, un événement fort curieux et qui devait étonner la population frivole d'Alexandrie, que de voir arriver, du fond de l'Occident, un évêque, ne parlant qu'un latin sans pureté et avec un mauvais accent, venant juger dans la ville la plus polie qu'eût produite la civilisation grecque, une des questions les plus délicates de la philosophie et de la théologie.

Alexandrie, et commirent un acte de cannibalisme rituel, en mangeant la chair d'un officier romain; THÉODOSE 1^{er} le Grand, qui proclama le christianisme religion officielle et, à Alexandrie, assiégea les païens réfugiés dans leurs temples, qui furent pris et détruits comme celui de Sérapis, ou changés en églises chrétiennes; les philosophes quittèrent alors Alexandrie et des soldats goths chrétiens, recrutés pour l'armée impériale, viennent pour la première fois à Alexandrie.

(1) Il était à Milan dans l'entourage de l'empereur en 313, au dire d'EUSÈBE, *Histoire Ecclesiastique*. LX, n. 6.

(2) DOM H. LECLERQ, *L'Espagne Chrétienne*. Paris 1906, page 93.

Osius était d'un caractère tout d'une pièce et son âme ressemblait à son caractère. Il avait alors soixante-dix ans et les raffinements n'étaient pas son fait; en de pareilles circonstances, Osius était l'homme le moins apte à comprendre les Alexandrins, et pourtant il examina tout consciencieusement. Il apprit le sens des termes grecs qui lui étaient fort étrangers: il répéta en balbutiant les mots de *substance* et d'*hypostase* et écouta patiemment les interminables discussions des dialecticiens d'Alexandrie. Il se forma une opinion et suggéra à Constantin la convocation du Concile de Nicée ⁽¹⁾, où il rédigea le symbole de la foi ⁽²⁾.

Osius, comme tant d'autres, fut pris par l'Orient, et si je pouvais vous retracer sa vie, nous le verrions, déjà centenaire, communier avec les ariens, peut-être par simple motif de charité ⁽³⁾ et souscrire la formule de foi par eux rédigée au Concile de Sirmium, mais les derniers moments d'Osius, au dire de saint Augustin et de saint Athanase, furent dignes de sa vie.

(1) Telle est l'opinion de Sulpice Sévère. Hist. S. II. C. L V.

(2) SAINT ATHANASE l'affirme ainsi. *Histor. arianor. ad. monachos.* c. 42, P.G. t. XXV, col. 743. οὗτος καὶ τὴν ἐν Νικαίᾳ πίστιν ἐξήθετο, καὶ τοὺς Ἀρειανοὺς ἐχρήρυσαν αἰρετικοὺς εἶναι πανταλοῦ.

(3) Par ce même motif, saint Martin de Tours, consentit à communier avec les évêques ithaciens. V. MENENDEZ Y PELAYO *Historia de los Heterodoxos espanoles*, t. I. pages 71 et suiv.

*
*
*

Des Espagnols
de Cordoue prennent
Alexandrie en 813.

Les relations entre l'Espagne et l'Égypte pendant l'époque du califat de Cordoue pourraient fournir matière à un volume entier, et il est intéressant de rappeler ici au moins qu'Alexandrie a été prise par des Espagnols, qui l'ont conservée pendant une dizaine d'années. Il s'agit des habitants des faubourgs de Cordoue révoltés contre le calife El-Haken, qui, vaincus et exilés par celui-ci, quittèrent l'Espagne l'année 198 de l'Hégire (813 à 814 de l'ère chrétienne) et arrivèrent, probablement l'année suivante, à Alexandrie, au nombre de 15.000, avec leurs femmes et leurs enfants, et campèrent dans les environs de la ville, peut-être au Mex, qui a vu récemment d'autres camps de réfugiés heureusement plus pacifiques. En effet, les remuants Andalous ne se résignèrent pas à rester aux portes de la ville et, prenant prétexte du meurtre de l'un d'eux par un boucher indigène, ils s'emparèrent tout simplement d'Alexandrie. (1)

(1) IBN-EL-HATIB, dans un manuscrit de la *Real Academia de la Historia* de Madrid, dit à ce propos :

حكى ان اللافأ منهم استقرت بالاسكندرية وان رجلا منهم تكلم
مع جزار فرمى الجزار بوجهه بكلمة كانت بيده فبطش به فقتله
ونادي مناد في المدينة فتابوا وناذوا وتغلبوا على المدينة حتى صرفوا
عنها صلحا الى جزيرة اقريطش

Une fois installés en maîtres, les Andalous choisirent comme gouverneur le même chef qui les avait guidés depuis l'Espagne, Abou Hafas Omar el Baluti, ainsi appelé parce qu'originaire du district de Fahs Albolout. Les luttes intérieures qui déchiraient l'Egypte, permirent aux Espagnols de rester tranquilles à Alexandrie et même d'exécuter plusieurs incursions dans les îles de la mer Egée, surtout à partir de l'année 821, durant laquelle la guerre civile suscitée par Thomas de Cappadoce contre l'empereur Michel II le Bègue laissa sans défense cette partie de l'Empire byzantin.

Les succès obtenus par le Calife Al Mamoun lui permirent d'envoyer son général Ibn Fahir, pour reprendre Alexandrie aux Andalous. La ville pourtant ne fut pas reprise par les armes, mais un traité intervint entre le général et les Espagnols. Ceux-ci reçurent des subsides et des bateaux pour se rendre eux, leurs femmes et leurs enfants, à une localité du Roûm, en dehors des pays musulmans, ce qui fut fait ; et les émigrants s'emparèrent de l'île de Crète, vers l'an 825 où, pour le moment et à mon grand regret, nous ne pouvons les suivre ⁽¹⁾.

(1) Les historiens tant musulmans que byzantins sont très succints sur cette incursion des Andalous à Alexandrie et en Crète. On peut consulter : IBN EL ATHIR : *Annales du Mogreb et de l'Espagne* traduction de E. Fagnan, page 199-200. Alger, Jourdan 1901 ; CONDE : *Dominacion de los Arabes en Espama*, Madrid, Marin 1875, pages 67-68 ; SÉDILLOT : *Histoire des Arabes*, page 180 ; QUA-

Benjamin de Tudela.

Nous entrons donc en matière avec un des plus grands voyageurs du monde, qui n'est pas très connu jusqu'à présent.

Lieu de sa naissance.

Il s'appelait Rabbi Benjamin ben Jonah, et naquit à Tudela, ville d'Espagne, en Navarre, d'où il a tiré le nom de Benjamin de Tudela, sous lequel il est connu. Nous ne savons presque rien de sa vie, mais il nous a laissé l'itinéraire de son voyage qui constitue une des plus intéressantes relations que le Moyen Age ait produites.

L'itinéraire.

L'itinéraire de Benjamin de Tudela écrit en hébreu, n'eut pas la popularité qu'il méritait et qu'ont obtenue d'autres relations publiées en des langues vivantes (1).

TREMÈRE: *Mémoires sur l'Égypte* vol. I, pag. 313 et suiv; DOZY: *Histoire des Musulmans d'Espagne*, Leyde, Brill, 1861, II p. 68-76; STANLEY LANE-POOLE: *A History of Egypt in the Middle Ages* London, Methuen, 1914, pages 35-36, *The story of Cairo*, page 67; Lady AMHERST OF HACKNEY: *A sketch of Egyptian history*, 2d. ed. page 247; AMARI: *Storia di Musulmani di Sicilia*, vol. I, pages 162-163.

(1) ספר מסעות שלר' בנימין ז"ל On connaît plusieurs manuscrits de cet *Itinéraire* dont le plus ancien, probablement du XIII^e siècle, est celui du British Museum (N^o 27.089), publié par ASHER en 1840, et acheté en 1865 à ses successeurs

Suivant l'introduction du texte hébreu de l'itinéraire, il aurait été écrit après le retour de Benjamin en Castille, en l'année 4933, ou 1173 de l'ère chrétienne. De plusieurs passages de son texte, on déduit que le voyage de Benjamin de Tudela dut avoir lieu entre 1165 et 1171, et qu'il visita l'Égypte au temps du calife El Adib, le dernier des Fatimites. (1)

Nous ne pouvons suivre Benjamin dans son intéressant voyage avant d'arriver en Égypte; disons

par le dit Musée. Un autre se trouve à Rome dans la Bibliothèque Casanatense (N° 216 du Catalogue Sacerdote), il a été écrit par ISAAC DE PISE, en l'année 5189, soit en 1429 ou 1430 de l'ère vulgaire. L'*Itinéraire* fut imprimé pour la première fois par Eliezer ben Gershon, à Constantinople en 1543, et après cette édition princeps, une seconde fois à Ferrare en 1556, par le fameux éditeur de la Bible Judéo-Espagnole, Abraham Usque.

L'*Itinéraire* fut traduit en latin par l'Espagnol ARIAS MONTANO, au XVI^e siècle (Anvers 1575). Cette version fut mise en mauvais français par BERGERON et insérée en tête de son « *Recueil de Voyages* » (Leyde 1729), 2 vol. in-4^o avec cartes et figures. La seule bonne traduction française avec notes et commentaires, est celle de JEAN-PHILIPPE BARATIER Amsterdam 1734, 2 vol. in-8^o. L'*Itinéraire* a été traduit en anglais récemment par ADLER, London, Henry Prowde 1907.

Nous donnons dans les notes les pages du texte hébreu publié par ADLER, dont nous nous servons pour le présent travail.

(1) En effet Benjamin retrouva à Rome R. Jechiel qui était l'intendant de la maison du pape Alexandre; or ce pape ne peut être qu'Alexandre III, qui par ses démêlés avec l'empereur Frédéric I Barberousse, qui appuyait l'autre pape Victor IV, dut quitter Rome, après un séjour de 1165 à 1167. A la suite de son long voyage, Benjamin arrive au Caire sous le règne des califes Fatimites dont le dernier, El Adid, mourut le 13 septembre 1171.

seulement que, parti d'Espagne par voie de terre, il visita une grande partie de la France, s'embarqua à Marseille pour Gênes et parcourut l'Italie du Nord au Sud; se rendit de Brindisi à Otrante; qu'il traversa la Grèce, visita Constantinople, les Iles grecques et l'Asie Mineure, où il trouva un peuple vraiment intéressant, mais pas commode comme voisin, celui des Aschachins qui obéissaient aveuglément à leur chef, le Vieux de la Montagne, et qui vivaient de meurtres et de pillage.

Aschachins
et assassins.

Les Aschachins, qui ont eu l'honneur de donner leur nom à tous les assassins du monde, ont tiré le leur de *haschiche* ou chanvre indien, qu'ils fumaient; hébétés par ce narcotique, ils étaient capables de tout. Le Vieux de la Montagne est mentionné aussi par Marco Polo, et par les écrivains arabes, Ibn Batuta et autres, ainsi que dans l'histoire de Sindbad le Marin des Mille et Une Nuits.

Nous devons, bien à contre-cœur, abandonner Benjamin de Tudela pendant le séjour qu'il fit à Jérusalem, ainsi que dans son voyage en Mésopotamie, en Perse, au Thibet, aux frontières de l'Inde et de la Chine, jusqu'à ce que, par Aden et l'Abysinie, il rentre en Egypte.

Il est à peine croyable qu'il put accomplir un pareil voyage dans des temps si troublés, et précisément à travers des territoires qui étaient alors le théâtre des luttes entre Croisés et Musulmans. Il

sut tirer parti de ses conditions personnelles et il trouva dans l'hébreu une langue internationale pour se mettre en rapport avec les colonies israélites, petites et grandes, qu'il trouvait sur son passage, lesquelles s'empressaient de secourir un savant coreligionnaire venu d'un pays aussi lointain que l'Espagne, qui était alors le *finisterre*, l'extrême limite des pays connus.

Benjamin, entrant en Egypte par l'Abyssinie, est le premier à nous renseigner sur les sources du Nil et sur les causes de ses crues annuelles, mais ses renseignements restèrent ignorés, et c'est aujourd'hui seulement que nous lui rendons justice.

On sait bien que tant les anciens Egyptiens que les écrivains classiques croyaient que le Nil descendait du ciel ⁽¹⁾, confirmant ainsi le dogme égyptien selon lequel le fleuve sacré naissait de l'Océan où le soleil dans sa barque circule quotidiennement autour de la terre.

Un siècle après Benjamin de Tudela, le sire de Joinville, délicieux chroniqueur de saint Louis, continue cette tradition classique en affirmant que le Nil vient du Paradis terrestre ⁽²⁾.

Tudela et les sources
du Nil.

(1) Ὅσιρὶς ἐστὶν ὁ Νεῖλος, ὃν ἐξ οὐρανοῦ καταφέρεισθαι οἴονται. PORPHYRE dans EUSÈBE *Præp. Evang.* III, 11, 54, 199 HÉRODOTE Liv. II, § XIX à XXIX; DIODORE I, 37.

(2) JOINVILLE : *Chronique*. Du Nil. « Il nous convient premièrement parler du fleuve qui vient par l'Egypte et du Paradis terrestre ».

Joinville ne se borne pas à avancer ce fait, mais il le prouve avec pièces à l'appui, en écrivant : « Avant que le fleuve entre en Egypte, les gens qui ont accoutumé à ce faire, jettent leurs roys (1) déliés parmi le fleuve au soir; et quand ce vient au matin, si trouvent en leurs roys cet avoir de poids que l'on apporte en cette terre, c'est à savoir gingembre, rhubarbe, aloès et cannelle. Et dit l'on que ces choses viennent de Paradis terrestre; que le vent abat des arbres qui sont en Paradis, aussi comme le vent abat en la forêt en ce pays le bois sec; et ce qui chet du bois sec au fleuve, nous vendent les marchands en ce pays ».

Joinville trouve aussi dans cette origine, la cause inexplicable de la crue « la volonté de Dieu », mais Benjamin de Tudela qui venait d'Abyssinie dit avec la simplicité de celui qui parle de choses qu'il a vues par ses propres yeux, et qui n'attache aucune importance à un fait qui devait préoccuper encore l'humanité pendant plusieurs siècles :

« On se demande, écrit-il, quelles sont les causes de la crue du Nil. Les Egyptiens savent qu'en amont du fleuve en Abyssinie de fortes pluies tombent dans ce temps de la crue du fleuve, et couvrent la surface du pays (2) ».

(1) Filets.

(2) Page ND

Nous trouvons bien intéressant de rapprocher cette affirmation, de celle de Joinville faite près d'un siècle plus tard.

*
* *

En arrivant à Alexandrie, Benjamin de Tudela, est émerveillé par la beauté des maisons, palais et murailles, qui sont, dit-il, d'excellente architecture et d'impeccable alignement⁽¹⁾. Hors de la ville, il trouve l'Académie d'Aristote, qui est un large bâtiment, parmi les autres académies, au nombre de vingt, séparées entre elles par une colonne de marbre. Il remarque aussi la longueur des rues, dans lesquelles un homme peut jeter son regard à plus d'un mille de distance de la porte de Rosette à la porte de la Mer⁽²⁾.

Alexandrie.

Mais ce qui attire surtout l'attention du voyageur, c'est la jetée construite par Alexandre le Grand, entre la ville et l'île de Pharos, où se dressait le Phare. Le Phare est, dit-il, une large tour surmontée d'un miroir. Ce miroir était vraiment

Le Phare.

(1) Page 27

(2) Cette rue correspond à la rue actuelle Fouad 1^{er} et se prolongeait par la rue Sidi-el-Metwalli, jusqu'au port ouest; elle avait en conséquence bien plus d'une mille, que lui donne Benjamin de Tudela. Pour cette fois il n'a pas exagéré.

merveilleux, puisqu'il permettait d'apercevoir les bateaux ennemis à une distance de vingt jours de voyage ! A première vue, ce calcul semble un peu exagéré, même si on pense que quelquefois les voiliers restaient au large plusieurs jours, sans pouvoir entrer dans le port, faute de vent propice ; mais les écrivains anciens étaient assez crédules, et notre voyageur affirme que, grâce à ce miroir, les habitants d'Alexandrie avaient toujours pu se garantir des attaques des ennemis, jusqu'à ce qu'enfin plusieurs années après la mort d'Alexandre, un capitaine nommé Théodore, — l'écrivain précise — employât une ruse pour détruire cette glace merveilleuse. Il arriva porteur de présents, d'or, d'argent et de soieries pour le souverain d'Egypte, et mouilla son bateau en face du Phare, suivant l'habitude des marchands. Il gagna la confiance du gardien et de ses auxiliaires, et un jour il leur offrit un banquet dans lequel il les fit boire outre mesure, jusqu'à ce qu'ils fussent endormis. Alors le capitaine et ses hommes montèrent au Phare et brisèrent tout simplement le miroir. Depuis lors Alexandrie fut toujours exposée à des attaques maritimes.

C'est grâce à ce Théodore, que pendant la dernière guerre nous avons dû vivre dans les ténèbres, ne pouvant pas découvrir les sous-marins ennemis vingt jours avant leur arrivée. Lorsque Benjamin de Tudela arriva, le Phare était encore une tour assez élevée pour servir de guide aux navigateurs pendant le jour à une distance de 100 milles (!) dit-il et

même pendant la nuit, grâce aux torches que brûlait le gardien ⁽¹⁾.

Benjamin de Tudela remarque, près de la côte, un tombeau de marbre sur lequel sont gravés toutes sortes de bêtes et d'oiseaux, ainsi qu'une statue, toute pleine d'inscriptions en caractères inconnus ⁽²⁾.

Il évalue à 3.000 âmes la population israélite d'Alexandrie, et il trouve aussi dans cette ville des marchands de toutes nations et religions, depuis les maures et les chrétiens espagnols jusqu'aux Hindous et aux Abyssins ⁽³⁾.

(1) Page 171.

(2) C'étaient les hiéroglyphes.

(3) Voici la traduction de ce passage, d'après le texte hébreu d'ADLER, bien plus complet que celui d'ASSER : « Alexandrie est un marché commercial pour toutes les nations. Des marchands y viennent de tous les royaumes chrétiens : d'un côté, de la terre de Venise et Lombardie, Toscane, Apulie, Amalfi, Sicile, Calabre, Romagne, Khazarie, Patzinakie, Hongrie, Bulgarie, Raguse, Croatie, Slavonie, Russie, Allemagne, Saxe, Danemark, Courlande, Irlande, Norvège, Frise, Ecosse, Angleterre, Galles, Flandre, Hainaut, Normandie, France, Poitiers, Anjou, Bourgogne, Maurienne, Provence, Gênes, Pise, Gascogne, Aragon et Navarre ; aussi des pays de l'ouest dominés par les Musulmans, Andalousie, Algarbe, Afrique et les pays des Arabes, et, d'autre côté, Inde, Zawilah, Abyssinie, Lybie, El Yemen, Chinar, Syrie, et aussi Javan, dont les habitants sont appelés Grecs et Turcs. Et les marchands de l'Inde apportent toutes sortes d'épices et les marchands d'Edom les achètent. Et la ville est très affairée et pleine de trafic. Chaque nation a sa propre auberge ». Pages 171 et 172.

Benjamin de Tudela quitta Alexandrie pour visiter le mont Sinaï et s'embarqua au retour à Damiette; après une traversée de plus de trente jours, il arriva à Messine. Nous laissons donc notre voyageur rentrer en Espagne par la voie un peu détournée de l'Italie, l'Allemagne, la Russie et la France, et nous allons nous occuper d'un autre voyageur espagnol, musulman cette fois, d'Ibn Gubaïr.

Ibn Goubair

J'aurais pu tout aussi bien choisir d'autres espagnols, tels que Sidi Abbas el Moursi, natif de Murcie, et patron d'Alexandrie, ou mieux encore, Abou Bakr el Tortouchi, de Tortose en Espagne, qui professa à Alexandrie, où il fut enterré et dont le tombeau est encore aujourd'hui particulièrement vénéré (1). Mais j'ai préféré Ibn Goubair parce qu'il nous a laissé la relation de son voyage écrite par lui-même.

(1) Mohamed Ibn el Walid Ibn Mohamed Ibn Khalaf Ibn Soliman Ibn Ayoub el Fahri, était surnommé « Abou Bakr » et Abi-Zandaka, mais principalement connu sous le nom d'El Tortoussi, tiré de sa ville d'origine, Tortose, en Espagne.

Il était né l'an 451 de l'Hégire, étudia dans sa ville natale, à Saragosse et à Séville, et à l'âge de 25 ans, entreprit son pèlerinage à la Mecque. Il étudia ensuite à Bagdad, à Bassora et à Damas. Après avoir passé par Jérusalem et séjourné au Liban, il s'établit à Rosette, d'où il fut invité à se rendre à Alexandrie qui manquait de jurisconsultes. Il se maria à Alexandrie et y ouvrit une Ecole, bientôt renommée. Grand chef religieux, d'une vie ascétique exemplaire, il avait la réputation de thaumaturge.

Il mourut l'année 520 de l'Hégire et fut enterré près du Borg el Guédid au sud du Bab Akhnar. Il laissa comme disciples: Souad Ibn Juan Ibn Ibrahim El Azdi, son successeur mort à Alexandrie, l'année 541 de l'Hégire, et dont le tombeau se trouve à la rue Bab el Akhdar, à proximité de la Mosquée El Tortouchi, et qui est aussi objet de vénération; Aboul Taher Off. el Zohri, Abou

M'adressant à un public choisi et de plus polyglotte, il ne s'agit point d'une découverte en par-

Abdalla, Mohamed Ibn Abder Rahman Ibn Aly El Toguébi, el Cadi Ayad, el Hafez el Cadi Abou Bakr Ibn El Orabi et Abou Aly el Sadafi, entre autres.

Pour la biographie d'El Tortouchi, consulter l'article de QUATREMÈRE, sur ce sujet, au *Journal Asiatique*, février et mars 1861, et les ouvrages arabes, suivants que je cite en commençant par les auteurs les plus anciens.

- سراج الملوك للمترجم صفحة ٣٦ و ١٧٠ « طبع بولاق سنة ١٢٨٩ »
كتاب الانساب للسمعاني المتوفي سنة ٥٦٢ هجرية
مرويات ابن خبير المتوفي سنة ٥٧٥ هجرية (من المكتبة الاندلسية)
الصلة لابن بشكوال المتوفي سنة ٥٧٨
بغية المتتمس للقي المتوفي في أواخر الجيل السادس للهجرة (من المكتبة الاندلسية)
معجم البلدان لياقوت الحموي المتوفي سنة ٦٢٦ (نحت كلمة طوطوشة)
المغرب في حلى المغرب لابن سعيد المتوفي سنة ٦٧٣
وفيات الاعيان لابن خلكان المتوفي سنة ٦٨١ (ص ٦٨٣ جزء أول المطبوع بالطاعة الاميرية سنة ١٢٧٥)
الوافي بالوفيات للصددي المتوفي سنة ٧٦٤ (عن طرة كتاب سراج الملوك)
الدياج المذهب في معرفة اعيان المذهب لابن فرحون المتوفي سنة ٧٩٩ (ص ٢٧٦ طبع مصر)
مقدمة ابن خلدون المتوفي سنة ٨٠٦
حسن المحاضرة في أخبار مصر والقاهرة للسيوطي المتوفي سنة ٩١١ (ص ٢٠٨ المطبعة الحجرية)
فتح العليب من غصن الاندلس الرطيب (جزء أول طبع اوربا ص ٥١٧) تأليف المقرئ المتوفي سنة ١٠٤١
رحلة العياشي طبع فارس ص ٣٦٣ جزء ثان

lant du Rehlat d'Ibn Goubaïr (1), bien qu'on ne connaisse de ce voyage que deux manuscrits (2), une édition imprimée du texte arabe (3) et une traduction en langue italienne (4).

Ibn Goubaïr naquit en Espagne, à Valence, l'année 539 de l'Hégire (1144) ou à Jativa l'année 540, suivant certains auteurs (5). Ce qui est certain, c'est qu'il étudia à l'école que tenait son père Abou Gafar à Jativa. Nous reviendrons sur ce point pour identifier l'endroit d'Alexandrie où il a pu être enterré.

La jeunesse
d'Ibn Goubaïr

(1) رحلة ابن جبير

(2) L'un existant à la Bibliothèque de Leyde, copié à la Mecque l'année 875 de l'Hégire (1470), cité par DOZY et publié par WRIGHT; et l'autre à la Grande Mosquée de Fez, non publié, mais cité dans le catalogue de la Bibliothèque Nationale de Paris. Un abrégé manuscrit existe à la Bibliothèque de l'Escurial, en Espagne.

(3) Publié à Leyde, l'année 1852 par W. WRIGHT, et précédé d'un résumé des divers auteurs arabes qui se sont occupés d'Ibn Goubaïr.

(4) Première traduction faite par M. CELESTINO SCHIAPARELLI précédée d'une intéressante introduction, qui nous a été très utile.

(5) Telle est l'opinion d'EL MAQQARI et d'EL MAQRIZI. Les principaux écrivains qui ont parlé d'Ibn Goubaïr sont: EL MAQQARI المقرري Leyde 1855-61. EL MAQRIZI نفح الطيب في غصن الاندلس الرطيب Manuscrit de la Bibliothèque de Leyde ابن الخطيب N° DCCCLXX. IBN EL HATIB. 2 vol., du Caire 1319. كتاب الاحاطه في اخبار غرناطه ابن العبار كتاب التكميله لكتاب الصبه

GAYANGOS. *The history of the Mohamedan Dynasties in Spain* vol. II, page 400; PONS *Ensayo bio-biblio grafico sobre los historiadores y geógrafos arabigo-espanoles*, Madrid 1898. AMARI *Jour-*

A juger par le nombre et la qualité de ses maîtres (1), Ibn Goubair fit de très bonnes études. En tout cas, il en profita beaucoup puisqu'il devint un fin lettré et un poète. Il fut choisi comme secrétaire par des princes et des souverains de Grenade et du Maroc; et au dire de son biographe Ibn el Hatib (2): « Il entretenait une correspondance avec les plus doctes de ses contemporains, de laquelle res-

nal Asiatique 4^e série VII page 208 et *Biblioteca Arabo-Sicula* vol. I p. XXIX. BROKELMANN *Geschichte der Litteratur* vol. I page 478.

(1) Après l'école de son père à Jativa il apprit la lecture Coranique d'Aboul Hassan ibn Mohamed ibn Abil Aïes, d'Abou Abdallah ibn Ahmed ibn Arous et d'Abou Abdallah el Assili et la langue arabe d'Abdoul Haggag ibn Iassoun, et a Ceuta d'Abou Abdallah ibn Isa. Il reçut l'*igazah* ou licence d'enseigner, d'Abou Walib ibn Sibkah ou Dabbag, d'Abou Ibrahim Ishag ibn Abdallah el Gassani, d'Abou Hafes Omar ibn Abdel Meguid ibn Omar el Qurassi el Mayanissi, de la Mecque, d'Abou Gafar Ahmed ibn Aly el Qortoubi el Fanaki, de Cordoue, d'Aboul Haggag Youssouf ibn Ahmed ibn Ibrahim ibn Mohamed, de Bagdad; Sader ad Din Abou Mohamed Abdel-Latif el Hougandi, de Isbahan et surtout d'Aboul Farag, dit Aboul Fadaïl ibn el Gauzi de Bagdad. A Damas il étudia avec Abdoul Hassan Ahmed ibn Hamzah ibn Aly ibn Abdallah ibn Abbas el-Soulami el Gawari, Abou Saïd Abdallah ibn Mohamed ibn Abi Asroun, Abou Tahir Barakat el Houssoui, Imad ed-Din Abou Abdallah ibn Mohamed ibn Hamid d'Isbahan, Aboul Lasim Abder-Rahman ibn el Housaïn ibn el Ahdar ibn Aly ibn Asakir, Aboul Walid Ismaïl ibn Aly ibn Ibrahim, El-Housaïn ibn Hibat Allah ibn Mahfuz ibn Masr er Rabaï, Abd-er-Raman ibn Ismaïl ibn Saïd; Aboul Barakat Haggan ibn Abdel Aziz etc. etc.

(2) Loc. cit.

sortent son mérite, son excellence, et sa supériorité en poésie et son originalité dans la prose rimée; sa prose libre était facile et élégante.

« Ses bonnes actions étaient innombrables, sa renommée grandit sans cesse et la Relation incomparable de son voyage, se répandit partout. Que Dieu lui soit miséricordieux ».

Suivant Ibn Abdel Malek, Ibn Goubaïr laissa un volume de poésies (1), et deux brochures intitulées :

تبيجة وجد الجوانح في تأيين القرين الصالح

Fruit de la tristesse du cœur pour l'éloge de la compagne vertueuse, écrit à l'occasion de la mort de sa femme Om el Mag.

نظم الجمان في التساتي من اخوان الزمان

Collier de perles pour la perte des frères contemporains.

Diverses poésies nous ont été conservées par ses biographes Ibn el Hatib, El Maqqari et Ibn el Abbas ; une d'entre elles loue Saladin pour avoir aboli certains impôts en Egypte. Il écrivit aussi de très belles lettres officielles, mais le principal ouvrage d'Ibn Goubaïr, celui qui fit sa renommée est la Relation de son voyage, le *Rehlah*. Cette relation écrite au jour le jour, fut commencée dans les

Le Rehlah

(1) Un volume, dit IBN ABDEL MALIK, des dimensions du *Divan* d'ABOU AAMMAN HABIB IBN AOUS, c'est-à-dire d'environ 250 pages, in-8°, si nous ne comptons pas le commentaire à ce *Divan*, intitulé *El-Hamasah*.

Causes
de son voyage

conditions les plus favorables pour inspirer un poète: au milieu de la mer et en face du Mulhacen couvert des neiges de la Sierra Nevada (1).

Ibn Goubair avait quarante ans lorsqu'il entreprit son voyage. Un historien moderne chercherait la cause de ce voyage dans un atavisme qui poussait les Arabes d'Espagne à visiter le désert berceau de leurs familles, ou dans le respect pour les traditions ancestrales; les historiens arabes, moins profonds, moins ennuyeux aussi, ont trouvé une anecdote, qui donne le motif du voyage, et el Maqqari (2) explique de la façon suivante les causes du premier voyage d'Ibn Goubair: « Ibn Goubair était au commencement secrétaire d'Abou Saïd, fils d'Abdel Mounim, gouverneur de Grenade. Invité, comme d'habitude, à écrire une lettre en son nom, il le trouva en train de boire. Abou Saïd lui offrit un verre de vin, mais Ibn Goubair, le refusa et dit: Seigneur, ce ne sera jamais moi qui le boirai. Saïd répliqua: Par Dieu, tu en boiras sept. Vu la résolution de son maître, Ibn Goubair boit sept verres. Alors Abou Saïd remplit sept fois le verre de dinars d'or, et le versa dans le sein d'Ibn Goubair,

(1) La présente (relation) fut commencée — écrit Ibn Goubair — le jour de gomma 30 du mois de Sawal de l'année 578 (25 Février 1183) au milieu de la mer, en face du mont Soulaïr (Sierra Nevada). SCHIARELLI, *Ibn Gubayr*, page 3.

(2) Loc. cit.

qui les emporta avec lui, et, en expiation du vin bu, il destina ces dinars à faire le saint pèlerinage. Ensuite informant le gouverneur qu'il avait fait le vœu d'aller en pèlerinage cette même année, il lui demanda la permission de partir, permission qui fut accordée ».

Cette histoire du prince de Grenade, qui scandalise son secrétaire en buvant du vin, nous fait penser au persan Omar Khayan et, si elle n'est pas vraie, il faut avouer qu'elle est savoureuse et fort intéressante pour connaître les mœurs de l'Espagne musulmane.

*
* *

Ibn Goubair partit de Grenade en 1183, en compagnie d'un compatriote Ibn Hassan (1).

Son départ de
Grenade

Lui-même le dit au commencement de son livre. « Ahmed ibn Hassan et Mohamed ibn Goubair quittèrent Grenade — Dieu la défende — avec le propos de faire le saint pèlerinage — Dieu le rende prospère, facile et plein de ses gracieuses faveurs — à la première heure (2) du jour de Kha-

(1) Suivant EL MAQQARI il s'appelait AHMED IBN HASSAN IBN AHMED IBN HAZAN EL ZONDAÏ, et il était natif d'Undah, dans le Royaume de Valence. (Probablement Onda, Province de Castellon).

(2) Suivant l'habitude orientale des Israélites et des Musulmans, le jour finit pour Ibn Goubair au coucher du soleil, ce qui donne quelquefois une discordance d'un jour dans la réduction des dates de l'Hégire à celles de l'Ere chrétienne.

mis 8 Sawal (578), correspondant au 3 Février (1183) des étrangers».

Empressons-nous de dire que si dans la suite Dieu ne défendit pas Grenade, au moins il rendit heureux et fameux le voyage de notre héros.

Relations
entre Musulmans
et
Chrétiens au temps
des Croisades

Les voyages n'étaient pas alors aussi faciles qu'à présent, mais on ne doit pas croire non plus qu'au temps des Croisades les relations entre Musulmans et Chrétiens fussent toujours belliqueuses. La défense de faire le commerce avec les pays ennemis est un produit de la civilisation du vingtième siècle, mais au douzième siècle, le pèlerin Ibn Goubaïr non seulement ne se fit aucun scrupule de monter à Ceuta sur le bateau chrétien d'un *Roum Génois*, en partance pour Alexandrie, mais au contraire, il remercia Dieu de cette heureuse fortune ⁽¹⁾. A son retour le bateau dans lequel il s'embarqua à Acre, était également occupé par des pèlerins musulmans venant de la Mecque et chrétiens venant de Jérusalem.

Dans cet ordre d'idées, il ne faut pas oublier non plus qu'au nord de l'Afrique, les souverains

(1) Ibn Goubaïr dit textuellement « Le matin du mercredi 28 du mois (Février 1183) nous partions pour Ceuta où nous trouvions un navire du Roum Génois prêt à partir pour Alexandrie, par la vertu du Dieu puissant et glorieux, et avec sa faveur nous nous embarquions sans difficulté ».

musulmans avaient à cette époque des milices chrétiennes à leur service, et que lorsque saint Louis mourut en assiégeant Tunis, en 1270, le commandant de la milice chrétienne et, pour ainsi dire, le chef d'état-major du Sultan, pour la défense de la place contre les Croisés, était le prince Don Federico, fils du Roi de Castille saint Ferdinand, cousin germain de saint Louis ⁽¹⁾.

Nous ne pouvons suivre Ibn Goubaïr dans sa très intéressante traversée de la Méditerranée, qui dura exactement trente jours, puisque ce fut le 29 mars, seulement qu'il aperçut le Phare d'Alexandrie, à une distance de vingt milles, pour aborder au port de cette ville quelques heures après. La première impression d'Ibn Goubaïr sur Alexandrie

La Douane
d'Alexandrie au
XIII^e siècle

(1) IBN KHALDOUN: *Histoire des Bérébères*, Edition du Caire Vol. I page 155 — *Cronica de Alfonso X* chapitre VIII. MAS LATHRIE: *Traité de paix et de commerce et documents divers concernant les relations des chrétiens avec les arabes de l'Afrique septentrionale au moyen âge*. Doc. pages 15 et 16. Le corps régulier des chrétiens fut celui qui protégea l'embarquement désordonné des derniers Croisés, et dont Pierre de Coude, dans ses lettres écrites sur les lieux, loue beaucoup la générosité. Voir PELLISSIER: *Exploration scientifique de l'Algérie*. VI *Mémoires historiques et géographiques sur l'Algérie*. III Saint Louis à Tunis, page 209. Pellissier semble ignorer l'existence de ces milices chrétiennes lorsqu'il dit dans une note: « Ceci prouve qu'il y avait encore à cette époque des chrétiens indigènes à Tunis, à moins qu'Abd-Allah n'ait fait armer les marchands européens ».

ne fut pas très agréable, car il dut comme aujourd'hui passer par la douane. Il décrit d'une façon vivante comment les agents du sultan montèrent à bord et l'interrogatoire qu'ils firent subir à tous les passagers musulmans pour savoir ce qu'ils portaient tant en marchandises qu'en argent comptant. Il se plaint amèrement que ces agents du sultan font payer le *zakat*, sur tous les biens, sans s'informer s'ils sont possédés depuis plus d'une année ⁽¹⁾, et même sur l'argent des pèlerins qui ne portaient que le strict nécessaire pour leur pieux voyage. Après il nous dépeint le débarquement sur l'ordre des douaniers de tous les bagages à la douane, où tous, grands et petits, sont vérifiés et plusieurs égarés à cause « de la confusion des mains dans une foule toujours croissante ⁽²⁾ ».

Puis ces agents vont jusqu'à mettre la main sur les voyageurs, pour les fouiller; et, comme si cela n'était pas assez — consolez-vous, chers alexandrins d'aujourd'hui — on les force à prêter serment qu'ils n'ont rien de plus que ce qu'on a trouvé sur eux. Après quoi, dit l'auteur: « Ils furent libres de

(1) Le *zakat* destiné aux pauvres et dont le payement est un devoir coranique, (Le Coran IX, 60), n'est dû que sur la propriété possédée depuis plus d'une année.

(2) Loc. cit. page 8.

quitter ce lieu d'avilissement et d'humiliation. Prions Dieu que ceci nous soit récompensé largement (1) ».

On voit que cette description a été faite d'après nature et sous l'impression du moment, mais ayant connu les bienfaits de l'administration de Saladin dont il devient un ardent admirateur, Ibn Goubaïr ajoute : « Tout cela est sans doute un de ces faits qui sont tenus cachés au grand sultan Saladin, parce que s'il venait à les connaître, comme il est notoirement homme juste et de grande bonté, il les ferait cesser certainement. A Dieu seul de récompenser les musulmans de ce cas douloureux et de leur rendre avec usure le zakât. Dans la terre soumise à Saladin, nous n'avons trouvé chose déshonnête qui mérite d'être remarquée à l'exception de ce que nous venons d'exposer et dont sont responsables les agents de la douane (2) ».

*
* *

La première chose à observer, dans cette ville, dit littéralement le voyageur, est la beauté des constructions et l'extension de ses monuments, à tel

Alexandrie et son
Phare

(1) Loc. cit. page 9.

(1) Loc. cit. page 10.

point qu'il déclare n'avoir jamais vu d'autre ville qui eût des rues plus larges, ni des édifices plus élevés, plus anciens et plus magnifiques. Il signale comme une des merveilles de cette cité, sa canalisation souterraine des eaux du Nil qui traverse toutes les maisons et toutes les rues, et il remarque « une telle quantité de colonnes et de pilastres de marbre qu'à cause de leur abondance, de leurs dimensions et de leur beauté, l'imagination ne peut rien se figurer de semblable. Fréquemment on rencontre dans quelque rue de la cité des colonnes « dont la hauteur suffoque l'espace ». Il ne sait pas dans quel but elles furent érigées, mais on lui dit qu'anciennement elles servaient aux édifices destinés aux philosophes et aux grands de ce temps et pour faciliter les observations astronomiques⁽¹⁾.

Mais la chose la plus merveilleuse qu'il a vue dans cette cité « est le phare que Dieu glorieux et puissant a érigé par la main des ouvriers à qui un tel travail fut imposé afin qu'il soit en exemple à ceux qui l'observent attentivement⁽²⁾ et qu'il dirige les marins, qui ne sauraient autrement naviguer vers la côte d'Alexandrie ».

(1) Loc. cit. page 10.

(2) Ibn Goubaïr, plein d'admiration, l'exprime par un verset du *Coran*, sourate XV, verset 75.

Il est visible, suivant Ibn Goubaïr, d'une distance de plus de soixante-dix milles, et « élancé vers le ciel avec qui il rivalise de hauteur ; toute description est au-dessous de la réalité. Les yeux se fatiguent d'arriver à la cime et la parole est insuffisante à exprimer la grandeur du spectacle qui se présente (1) ». Il mesure un des quatre côtés, et il le trouve de plus de cinquante brasses (2), mais comme il ne peut mesurer la hauteur, il écrit : « On dit qu'elle aurait été de cent cinquante toises » (3), ce qui est évidemment exagéré. Il est à remarquer qu'à cette époque le phare conservait encore ses proportions grandioses, des escaliers monumentaux et des chambres si nombreuses que celui qui s'y aventurerait risquait de se perdre. Au sommet du phare existait alors une mosquée « célèbre — dit notre auteur — à cause des bénédictions que s'attirent ceux qui y prient (4) », ce qui n'a rien d'étonnant puisqu'elle était si près du ciel.

Bien que méridional et donc porté à l'amplification, notre auteur, qui a remarqué qu'Alexandrie est la ville de l'Islam qui a le plus grand nombre de mosquées, n'ose pas accepter les diverses évaluations

Les mosquées
d'Alexandrie

(1) Loc. cit. page 11.

(2) La brasses marine mesurant 1,62^m environ, les dimensions de ce côté du Phare seraient de 81 mètres.

(3) 292 mètres.

(4) Loc. cit. page 11.

qu'on lui en fait : les uns, douze mille ; d'autres, huit mille ; cela lui paraît en effet trop de milliers et il se borne à constater qu'elles sont « très nombreuses ; qu'on en trouve quatre ou cinq dans le même endroit et souvent adossées les unes aux autres ». (1)

Alexandrie heureuse
et noctambule.

Après avoir loué les œuvres de bienfaisance fondées par le Sultan Saladin pour les voyageurs, les pauvres et les étudiants, Ibn Goubair constate que la population d'Alexandrie vit « dans la plus grande abondance » sans payer d'impôt, les revenus des wakfs et la *giziah* (2) payée par les israélites et les chrétiens, suffisant aux besoins de la ville (3).

Notre auteur, en partant d'Alexandrie, remarque : « Une autre particularité de ce pays est que sa population vaque à ses affaires, tant le jour que la nuit », ce qui n'est pas certainement le cas à présent où on nous ferme les magasins à sept heures!

*
**

Son retour en
Espagne

Ibn Goubair quitte Alexandrie et marche une longue journée jusqu'à Damanhour, où nous n'avons pas le temps de le suivre. Après, il fait son pèlerinage, traverse l'Arabie et la Mésopotamie, arrive à

(1) loc. cit. page 12.

(2) tribut.

(3) Loc. cit. page 13.

Damas et de là il se rend à Akka, où il s'embarque pour rentrer en Espagne. La traversée de la Méditerranée fut très accidentée; elle commença mal pour notre voyageur qui, embarqué depuis douze jours, descendait à terre la nuit, lorsqu'en rentrant un jour il s'aperçoit que son bateau, un gros bâtiment génois, avait pris le large. Il monte alors à bord d'une barque à 4 rames, et non sans danger, réussit à rejoindre son bateau (1) où il devait tant souffrir. Il y avait comme passagers plus de deux mille pèlerins, dit-il, tant musulmans que chrétiens; la traversée se prolongea, faute de vent favorable, et les vivres manquèrent; les passagers durent se rationner et ce ne fut que deux mois après le départ d'Akka que le navire toucha terre en Calabre (2).

Ce n'était rien auprès de ce qui l'attendait après; il essuya une terrible tempête et le bateau fit naufrage devant les côtes de Sicile. Il s'embarqua à nouveau pour l'Espagne et n'arriva à Grenade, sa patrie, que le 25 avril 1185, après une absence de deux ans et trois mois; la traversée de la Méditerranée lui avait demandé plus de quatre mois! (3).

(1) Loc. cit. page 308.

(2) Loc. cit. page 317.

(3) Loc. cit. pages 319 et suivantes.

*
* *

Ses voyages
postérieurs

On pourrait croire qu'après avoir supporté tant de fatigues et bravé tant de dangers, l'envie des voyages aurait passé à Ibn Goubaïr, mais

Quis aquam Nili bibit ærum bibet (1)

et Ibn Goubaïr après avoir accompli un autre pèlerinage complet revint une dernière fois en Egypte, pour se fixer définitivement à Alexandrie. Malheureusement il ne nous a pas laissé la relation de ces voyages, nous savons seulement par son biographe Ibn el Hatib (2), que la nouvelle de la conquête de Jérusalem par Saladin éveilla en Ibn Goubaïr le désir d'entreprendre un second voyage; qu'il partit de Grenade pour la deuxième fois le jeudi 9 Rabi el awal 585 (27 avril 1189) et qu'il y retourna le jeudi 13 Saban 587 (5 septembre 1191).

Il séjourna quelques années à Malaga, Fez et Ceuta, d'où il partit vers l'année 1204 pour son troisième voyage (3) lorsqu'il perdit sa femme Atikah Om el Mag, qu'il aimait beaucoup, et à la mémoire de qui il composa le livre dont nous

(1) Ou *Qui aqua Nili bibit rursus bibet*, au choix du lecteur.

(2) Loc. cit. *Histoire de Grenade*, chapitre dédié à Mohamed Ibn Ahmed Ibn Goubaïr Ibn Saïd Ibn Goubaïr Ibn Saïd Ibn Goubaïr Ibn Mohamed Ibn Abd Salama el Kenani.

(3) Ibn el Abbar loc. cit. pages 312-313.

avons parlé (1). Après un long séjour à la Mecque, Ibn Goubair passa par Jérusalem et le Caire, pour se fixer définitivement à Alexandrie. Nous connaissons très peu de sa vie dans notre ville; nous savons seulement qu'il y expliqua la Tradition Coranique et que parmi ses disciples les plus fameux on compte Rassid ad-Dine Abou Mohamed Abdel Karim Ibn Atalla (2).

Il se fixe à Alexandrie

Mon compatriote a été notre concitoyen pendant une quinzaine d'années, puisqu'au dire d'Abdel Malik, il est mort à Alexandrie la nuit du mercredi 27 Saban 614 (29 novembre 1217), à l'âge de 75 ans.

Sa mort et son tombeau

Le tombeau d'un homme si bon et si savant devait être l'objet, suivant la coutume, d'une vénération générale. On a cru pouvoir l'identifier avec celui de Sidi Gaber; les noms se ressemblent singulièrement puisqu'ils ont presque les mêmes consonnes جبير et سيدي جابر mais ayant examiné les inscriptions qui se trouvent à l'intérieur de la Mosquée de Sidi Gaber, rien n'autorise d'une façon sûre cette identification. On pourrait aussi reconnaître Ibn Goubair, dans ce Chatby qui a donné son nom à un des faubourgs d'Alexandrie. En effet

(1) Voir page 35.

(2) ABDEL MALIK, apud BROKELMANN loc. cit. vol. 1 page 326.

Chatby, semble vouloir dire en arabe natif de Xativa, ou Chatiba, suivant la prononciation hispano-mauresque, dans laquelle il n'y a pas de V, et nous avons déjà dit qu'Ibn Goubair était probablement né à Xativa, où il avait fait en tout cas ses premières études ⁽¹⁾.

Quoi qu'il en soit, quand je passe tous les jours par Chatby et par Sidi Gaber, je dédie un pieux souvenir à mon compatriote et je pense qu'il n'est pas toujours vrai le proverbe *verba volant, scripta manent*, puisqu'ici les inscriptions ont disparu depuis longtemps et seul le nom est resté à travers les siècles.

(1) Voir page 33.

Pero Tafur

Après ces deux représentants de l'Espagne juive et musulmane, je vous présente maintenant un chevalier chrétien espagnol, Pero Tafur qui, la bourse bien garnie, et recommandé par son maître le Roi Don Juan II de Castille aux autres souverains, voyage pour son plaisir, est bien accueilli du Pape, qui le consulte sur les affaires politiques, de l'Empereur de Grèce, qui le traite comme son parent, et du Roi de Chypre qui, nous le verrons par la suite, lui confie une ambassade pour le Sultan d'Egypte.

Pero Tafur naquit vers la fin du XIV^{me} siècle ou au commencement du XV^{me}, d'une famille noble, qui est représentée aujourd'hui par la maison ducale d'Albe (1), étant descendant de Pero Ruiz Tafur, qui

Sa naissance et
ses ancêtres

(1) JUAN CARASA Y ZAPICO, dans son *Nobiliario*, manuscrit du commencement du XVI^{me} siècle qui se conserve à la Bibliothèque Nationale de Madrid (Y-28) dit que « l'origine des chevaliers qu'on appelle TAFUR est à l'Impériale Cité de Constantinople, d'où ils sont venus en Espagne pour la guerre contre les Maures ; quelques-uns se sont fixés à Tolède ; ils descendent du Comte Don Pedro de Constantinople, cousin de l'Empereur de Constantinople et bisaïeul du noble et vaillant chevalier Don Esteban Illan, duquel viennent ces ducs d'Albe de la maison de Tolède ».

contribua puissamment à la prise de Cordoue par Ferdinand III le Saint, en enlevant par surprise l'Axarquia de cette ville.

Il était à la Cour du Roi Don Juan II, et sa façon de voyager en grand seigneur, contraste avec celle des autres deux voyageurs, plus savants, mais plus pauvres que le noble Castillan. Ne pensez pas pourtant qu'il s'agisse d'un simple touriste, de ceux qui n'étudient pas les lieux où ils passent. La relation de son voyage écrite par lui-même nous montre qu'il connaissait, selon les idées de son temps, les classiques grecs et latins, et qu'il cherchait à identifier les endroits mentionnés dans l'Illiade, et à retrouver les anciens souvenirs de la Rome antique (1).

*
* *

Son ouvrage

La relation de son voyage est restée inédite depuis le XV^{me} siècle jusqu'en 1874, où elle fut publiée par la *Coleccion de Libros Espanoles raros o curiosos*, sous le titre d'*Andanças é Viages de Pero Tafur* (2).

(1) Il est intéressant de remarquer ce qu'il écrit à propos de la décadence de Rome : « Jamais je n'ai trouvé quelqu'un à Rome, qui sût me donner la raison de ces choses anciennes ; je crois plutôt qu'ils sauraient mieux me renseigner sur les tavernes et lieux malhonnêtes » ; page 35.

(2) *Andanças é Viages de PERO TAFUR, por diversas partes del mundo avidos*. (1435-1439) Madrid M. Ginesta 1874. Un vol. in 8° et un autre *Ilustraciones y Notas* (Biographies et notes) dû au savant bibliophile espagnol, déjà décédé M. JIMENEZ DE LA ESPADA.

Le manuscrit était pourtant connu de plusieurs savants espagnols, qui l'ont cité dans leurs ouvrages ; mais même après avoir été imprimé, il n'a pas été encore apprécié à sa juste valeur (1).

*
* *

Pero Tafur s'embarqua probablement vers la fin de l'année 1435, à San Lucar de Barrameda, port de l'Andalousie, sur l'Atlantique, près de Cadix, et son voyage dura presque quatre ans. Il était muni de l'autorisation de son souverain pour le voyage, dont le but principal était le pèlerinage à Jérusalem, et en prévision des nombreux arrêts et détours possibles, il portait des lettres de recommandation pour les souverains des pays qu'il comptait visiter.

Sa croisière dans la
Méditerranée

Après avoir pris part à une expédition contre Gibraltar qui se trouvait alors occupée par les Maures, Pero Tafur se rend à Ceuta, où, comme

(3) AMBROSIO DE MORALES en copie une partie dans son *Discurso de la verdadera descendencia del glorioso Doctor Santo Domingo* ; ARGOTE DE MOLINA cite TAFUR dans le catalogue d'ouvrages consultés pour écrire son livre *Nobleza de Andalucia* ; l'ABAD DE RUTE et le DR. ALDERETE ont eu présent le manuscrit de TAFUR, lorsqu'ils rédigeaient leurs ouvrages *Historia de Cordoba* et *Antigüedades de Africa* ; le Père ALFONSO GARCIA cite aussi le manuscrit, en faisant des erreurs, dans son *Historia de Cordoba*, et finalement NICOLAS ANTONIO a compris cet ouvrage dans sa *Biblioteca Vetus*.

Ibn Goubaïr deux siècles avant, il rencontre un navire, basque cette fois, se rendant à Gênes.

Nous ne pouvons suivre notre voyageur dans sa traversée fertile en incidents, où il risque d'abord sa vie dans une tempête ⁽¹⁾ et après, à Gênes, où il risque.... sa bourse, parce que le banquier pour lequel il avait une lettre de crédit, refusait de le payer. Il triomphe de ces deux dangers; du premier, dit-il, grâce à la protection de la Vierge, et du second, grâce à l'intervention du Duc de Gênes. De cette ville, il se rend à Venise, passant par Livourne, Pise, Florence et Bologne, où il trouve le Pape Eugène ⁽²⁾, qui lui donna, avec la permission de se rendre à Jérusalem, toute sorte de bulles et de privilèges spirituels.

Arrivé à Venise, Tafur apprend que les navires des pèlerins ne partiront que trois mois après, à l'Ascension, qui est au mois de mai. Ne voulant pas rester inactif, il profite de ces trois mois, pour visiter l'Italie, Rome comprise.

De retour à Venise, il loua le meilleur bateau en partance pour Jérusalem, pour lui et ses deux écuyers, qui le servaient depuis son départ d'Espagne ⁽³⁾.

(1) *Andanças e Viages*, Page 10.

(2) Eugène IV, Gabriel Goldemario, Gundelmer ou Cundulmieri.

(3) Loc. cit. page 41.

Tafur parcourut les côtes d'Esclavonie et de l'Albanie, remarqua Valona, qui venait d'être prise par les Turcs, se fit montrer l'île de Cythère, où Pâris enleva Hélène, et en arrivant à Crète, il demande immédiatement où se trouvait le Labyrinthe de Dédale ⁽¹⁾.

Il s'arrête à Rhodes, alors entre les mains des chevaliers de Saint-Jean, où il trouve plusieurs compatriotes ⁽²⁾ et de là se rendit à Chypre et à Jaffa.

Il n'entre pas dans mon sujet de suivre notre voyageur dans sa visite à Jérusalem, où il arma plusieurs chevaliers ⁽³⁾, et aux autres lieux saints, nous constatons simplement que c'est là qu'il eut l'idée de venir en Egypte pour visiter le Couvent de sainte Catherine au Mont Sinaï. Trouvant que les drogmans et ses chameaux étaient partis avec l'ambassadeur que le Turc envoyait au Sultan de Babylone, on lui conseilla d'aller à Chypre, où il trouverait plus de facilités.

En effet, il se lie d'amitié avec le roi Janus III, sa sœur et son frère le Cardinal, à tel point que le roi lui propose, afin de faciliter son voyage, d'aller comme ambassadeur près du Sultan de Babylone. Tafur accepte et s'embarque sur un navire de dix-huit bancs mis à sa disposition par le roi.

(1) Loc cit. page 46.

(2) Loc. cit. page 47.

(3) Loc. cit. page 64.

Son arrivée en
Egypte :
Turques et Maures

Après une traversée de onze jours, il arrive « *finalement »* ! dit-il textuellement, à Damiette. Là, il se présente au gouverneur, lui fait part de sa mission et lui demande un bateau pour aller au Caire, le sien ne pouvant pas naviguer sur le fleuve.

Mais un événement qui faillit tourner au tragique marqua son arrivée en Egypte. Il fut dénoncé par deux maures comme étant catalan, et ils invoquèrent le témoignage de deux pachas turcs. La Catalogne constituait alors un Etat séparé de la Castille, et les catalans faisaient la course dans le Levant.

Les deux témoins turcs, ayant déclaré que les maures mentaient et que Pero Tafur n'était pas catalan, mais castillan, il fut acquitté. Il demande alors : « *Que me serait-il arrivé si les deux témoins avaient affirmé le contraire ? »* On lui répondit, qu'il aurait été condamné à mort, parce que les turcs disent toujours la vérité ⁽¹⁾.

Le Nil et l'exploration
de ses sources

Aussitôt que notre voyageur aperçoit le Nil, il s'empresse de dire, comme le sire de Joinville : « *Que ce fleuve prend sa source au Paradis terrestre »*. Il ne constate pas par lui-même cette origine, mais il cite comme preuve que l'eau du Nil est tellement bonne et salubre « *qu'il semble bien qu'elle soit*

(1) Loc. cit. page 73.

l'eau du Paradis⁽¹⁾», et il nous raconte, sur la foi d'un autre voyageur Nicolo de Conto, qu'il trouva en Egypte, sur les sources du Nil, le résultat des investigations du célèbre Prêtre Jean, qui ne pouvait être autre que l'Empereur d'Abyssinie.

Il semble que cet Empereur envoya des explorateurs dans des barques pleines de vivres, pour remonter le courant du fleuve, mais qu'ils revenaient toujours les provisions épuisées, sans avoir retrouvé les sources du Nil.

L'Empereur eut alors l'idée vraiment nouvelle et géniale de *fabriquer*, pour ainsi dire, des explorateurs spéciaux.

A cette fin il prit plusieurs enfants, encore en nourrice, et les sevrâ en les habituant à ne manger que des poissons crus. Arrivés à un certain âge, il leur donna des barques et des engins de pêche, leur prescrivit de remonter le Nil et de ne rentrer qu'après en avoir exploré les sources. Ainsi firent-ils et après une navigation interminable, ils trouvèrent un grand lac, presque une mer, qu'ils contournèrent. Ils suivirent encore une rivière qui alimentait ce lac et après longue randonnée aperçurent enfin une montagne, tellement haute, qu'on n'en voyait pas le sommet, coupée à pic, et de laquelle l'eau

(1) Loc. cit. page 75.

jaillissait par une ouverture assez élevée; heureusement, du sommet d'une montagne voisine on pouvait dominer cette ouverture. Un des explorateurs y monta, mais aussitôt qu'il eut regardé cette source, il ne voulut plus, ni descendre, ni répondre aux questions de ceux qui restaient en bas. Un second monta, avec le même résultat; les autres explorateurs, après avoir perdu leurs deux compagnons, qui se refusèrent à descendre, s'en retournèrent afin d'informer leur maître, comment Dieu ne voulait pas que les simples mortels puissent connaître les sources du Nil ⁽¹⁾.

Le polo en Egypte

Il ne rentre pas dans les limites que nous nous sommes imposées de suivre Pero Tafur au Caire et aux Pyramides, les greniers de Joseph comme il les appelle ⁽²⁾, ni de raconter ses relations avec le Sultan, qui le reçoit magnifiquement et qui accueille favorablement son ambassade; mais je signalerai à votre curiosité comment l'ambassadeur trouva le Sultan en train de jouer au polo, quatre siècles avant que les européens réintroduisissent ce jeu en Egypte. Ce sport devait être alors plus intéressant et mouvementé encore qu'aujourd'hui, puisque la partie était jouée par mille cavaliers environ, lesquels, dit notre voyageur, étaient armés d'un maillet à long

(1) Loc. cit. page 104.

(2) Loc. cit. page 104.

manche, pour pousser vers le camp adverse une balle qu'on plaçait au milieu. Il devait aussi être plus dangereux, puisque dans la partie à laquelle assista notre voyageur on tira l'épée, comme suprême ressource et la partie aurait fini tragiquement sans l'intervention du Sultan.

Pero Tafur, qui était dévot à sainte Catherine, obtient du Sultan d'aller au mont Sināi où le corps de la Vierge reposait dans un couvent célèbre, et à Alexandrie, où elle avait subi le martyre. Il nous raconte un voyage jusqu'à la mer Rouge à travers le désert, pendant quinze jours, sous un soleil brûlant, bon, dit-il, pour fabriquer les momies parce que tout le corps mort perdant son humidité, devient sec au point qu'il pourrait être moulu . . . !

Son pèlerinage accompli, il rentre au Caire et se rend à Alexandrie, par le Nil, jusqu'à Rosette. Malheureusement il ne nous dit presque rien de son bref arrêt de trois jours seulement dans notre ville. Il écrit que c'est une ville notable, grand port de mer, par lequel se fait un grand trafic avec les chrétiens (1). Il admire les saintes maisons où sainte Catherine naquit et subit le martyre et on lui montra une voûte obscure dans laquelle, lui dit-on, se trouvait la roue qui broya le corps de la sainte. Malgré

Sainte Catherine
d'Alexandrie

(1) Loc. cit. page 119.

sa foi, bien souvent naïve, notre voyageur, ne semble pas très convaincu et il fait précéder son récit d'un *dit-on*.

Le retour ;
Turcs et Byzantins

Nous abandonnons Pero Tafur dans son voyage de retour qu'il fit par Constantinople, qui était encore entre les mains des Empereurs byzantins. Il ne se contenta pas de saluer cet Empereur, mais il passa à Andrinople, pour se présenter au Grand Turc, prêt déjà à s'emparer de la capitale grecque ; il poussa son voyage jusqu'en Crimée, et il nous décrit minutieusement le marché d'esclaves chrétiens, où les parents vendaient sans scrupule leurs propres enfants, chose qu'ils ne trouvaient pas illicite, puisqu'il s'agit « d'un fruit que Dieu leur donne pour qu'ils en profitent (1) ». Le narrateur nous dit qu'on trouve là des esclaves de toutes les nations, que les chrétiens ont une bulle du Pape pour les acheter, afin d'éviter qu'ils ne soient achetés par des maures, et qu'ils n'abjurent ; et que le Sultan d'Egypte avait des agents pour le fournir de Mameluks. Après avoir décrit d'une façon touchante comment on promenait tout nus les esclaves à vendre, mâles ou femelles (comme il dit) et que l'on garantissait pendant soixante jours, Pero Tafur ajoute naïvement

(1) Loc. cit. page 161.

qu'il acheta deux esclaves femmes et un homme, qui sont encore dans sa maison à Séville, ainsi que leurs enfants.

Ayant ainsi visité l'Orient, notre riche voyageur fait une tournée par l'Europe, la Suisse, le Rhin, les Flandres, prenant part aux tournois, très bien reçu toujours par l'Empereur et les Princes.

Nous laissons Pero Tafur jouir à Séville d'un repos bien gagné et faisant un bond de trois siècles, nous allons nous occuper de Domingo Badia, le premier européen qui, déguisé en un prince musulman, ait réussi à visiter les Lieux Saints de l'Islam, sous le faux nom d'*Aly Bey el Abassi*.

Aly bey el Abassi

La personnalité du grand voyageur que fut Aly bey el Abassi, de son vrai nom Domingo Badia y Lebllich, n'est pas encore bien connue ; elle a été très diversement appréciée, mais personne ne pourra lui contester le mérite d'avoir été le premier Européen qui dans les temps modernes ait réussi à voyager pendant quatre ans (de 1803 à 1807) en des pays musulmans fermés alors aux chrétiens, comme le Maroc, et même à visiter les lieux Saints de l'Islam.

Sa jeunesse

Domingo Badja était né à Barcelone, Espagne, le 1^{er} avril 1767, (1) et il semble que ses études ne furent pas très méthodiques, ni très longues, puisque à l'âge de 14 ans, il était déjà au service du Gouvernement espagnol, dans la carrière administrative.

(1) Ses parents furent Pedro Badia et Catalina Lebllich, suivant la déclaration faite par lui-même, sur une requête qui se trouvait, en 1836, entre les mains de D. Francisco de Paula Ceris, au dire du biographe anonyme de l'édition espagnole du voyage d'Aly Bey.

Pourtant, et cela constitue son plus grand mérite, l'entrée de Badia dans l'administration, n'arrêta nullement son désir de s'instruire dans des branches aussi diverses que les mathématiques, l'astronomie, les sciences naturelles, les langues orientales, la médecine et les beaux-arts.

Il eut comme maître le savant naturaliste Don Simon de Rojas Clemente qui était, en même temps, professeur de langue arabe dans une Université espagnole.

Maître et élève arrivèrent à posséder la langue arabe à un tel degré de perfection, que Badia conçut l'idée de se déguiser en musulman pour visiter, en compagnie de son maître Rojas Clemente, les pays fermés aux européens.

D'après l'avant-propos de l'édition espagnole du voyage d'Aly Bey, au commencement, le voyage devait être purement scientifique, mais il fut changé après, en mission politique (1).

Objet de ses voyages

(1) Voir *Viages de ALY BEY EL ABBASSI (Don Domingo y Leblich) por Africa y Asia*, durante los años 1803, 1804, 1805, 1806 y 1807. Traducidos del francés por P.P. — Valencia, Libreria de Mallen y Sobrinos, 1836. 3 vol. Imprimerie de José Ferrer de Orga.

L'auteur inconnu de la note biographique qui précède l'avis de l'éditeur de l'édition française, affirme que Badia presenta au Gouvernement espagnol, le 7 avril 1801, un projet de voyage scientifique à l'intérieur de l'Afrique, projet qui fut approuvé par le Roi (alors Charles IV).

Ce qui est certain, c'est que Badia prépara son voyage comme s'il s'agissait d'une expédition purement scientifique ; qu'il se mit en relation avec des hommes de science de Paris et de Londres ; qu'il y acheta des instruments de précision et que le but politique de son voyage fut si bien caché que Talleyrand recommanda notre voyageur au consul français de Tanger, croyant qu'il s'agissait d'un simple voyage d'étude.

Pourtant il appert des déclarations faites par Badia lui-même dans divers documents, qu'il était envoyé par le premier ministre de Charles IV, le Prince de la Paix, pour étudier un projet de mainmise sur l'empire marocain en s'appuyant sur les indigènes et en recourant le moins possible aux soldats espagnols, quelque chose comme la pénétration pacifique de nos jours.

Mais rien ne laissa soupçonner ce but, qui ne fut jamais atteint ; il faut croire que Badia s'était tellement attaché à son but apparent, que toute sa préparation fut purement scientifique, de même que les seuls résultats positifs de son voyage furent aussi les observations d'un savant et les descriptions géographiques qu'il nous a laissées (1).

(1) Le colonel MARNIER, rapporte dans ses mémoires une conversation qu'il eut à Paris avec Godoy, le Prince de la Paix, sur Badia. Godoy lui dit que Badia lui fut présenté en 1802 par un de ses conseillers intimes qui connaissait ses vues sur le Maroc. « Dès

Les éditeurs de la traduction anglaise de la relation du voyage d'Aly Bey, pour prouver l'existence réelle, mise en doute, de notre héros, nous ont laissé les noms des savants anglais qui l'avaient aidé à préparer son voyage, Sir Joseph Banks, Dr. Maskelyne, Major Rennell, Mr. Mendoza, Mr. Sharon Turner, et même le nom du chirurgien Sir William Blizard qui lui avait fait l'opération indispensable pour pouvoir établir sa qualité de musulman, si elle était contestée (1).

mon premier entretien avec Badia — c'est le Prince de la Paix qui parle — je jugeai de sa valeur et je fus convaincu de la réussite de l'audacieuse entreprise qu'il méditait. Il se proposait d'arriver auprès de l'empereur du Maroc, en se faisant passer pour un descendant des princes maures Abassides, qui régnèrent les derniers en Espagne. »

Souvenirs de Guerre en temps de Paix 1793-1805-1823-1862.
Récits historiques et anecdotiques extraits des mémoires inédits du colonel d'Etat-Major J. MARNIER. Paris. Ch. Tanera, Editeur, 1868, pages 382-383.

(1) « Aly Bey was indebted to Sir William Blizard for important surgical attentions » (page VI).

L'éditeur espagnol, ajoute que Badia, qui s'était fait opérer pendant que son compagnon de voyage, Rojas Clemente, herborisait dans Spring-Forest, avait tellement souffert, qu'il conseilla à son compagnon de s'en abstenir.

Pourtant c'est probablement l'absence de cette formalité, qui força notre voyageur à écrire de Tanger le 13 Juillet 1803, une lettre à Rojas Clemente (lettre publiée dans l'édition espagnole) lui faisant savoir que son voyage était impossible. Le désistement fut

A son passage à Paris, en 1802, il avait connu, outre Talleyrand, divers membres de l'Institut, tels que Delambre, Méchain et Beautemps-Beaupré, avec la plupart desquels il renouvela connaissance lors de la publication de son voyage.

Les éditions
de son voyage

Et avant d'entrer dans l'exposé sommaire de son voyage, dans lequel nous nous arrêterons principalement à la partie qui intéresse notre ville d'Alexandrie, je dois dire quelles sont les éditions du voyage d'Aly Bey dont je me suis servi pour préparer cette conférence. Ce sont les trois premières éditions parues en français, en anglais et en espagnol.

L'édition française, qui est l'originale, est intitulée « *Voyage d'ALY BEY EL ABBASSI en Afrique et en Asie*, pendant les années 1803, 1804, 1805, 1806 et 1807 » ; elle fut imprimée, en 3 volumes in-8°, à

accepté avec autant d'amertume que de résignation par Rojas Clemente, dans une lettre signée Muhamed Ben Ali, publiée par le même éditeur.

Le colonel MARNIER, dans son ouvrage cité (page 383), rapporte ce que lui avait dit le Prince de la Paix à ce sujet : « Mais vous n'êtes pas musulman ? lui objectai-je. — Je sais, prince, répondit Badia, que l'opération de la circoncision ne peut se faire à Madrid sans que mes projets soient pressentis : mais j'irai passer huit jours en Angleterre et je reviendrai musulman. — L'opération terminée, sa généalogie de prince des Abassides toute prête, Badia revint me trouver — ajoute le Prince de la Paix. — Je lui accordai tout ce qu'il me demanda. Le plus grand secret fut observé, un jour il vint prendre congé de moi et partit pour son expédition aventureuse. »

Paris, à l'imprimerie de P. Didot l'aîné, imprimeur du Roi, l'année 1814, dans les conditions que nous verrons plus tard.

La traduction anglaise, suivant ce qu'on peut déduire des documents publiés dans l'*Advertisement of the publishers* (1), fut faite à Paris et révisée à Londres par Mademoiselle ou Mrs (les deux titres lui sont donnés dans l'avant-propos) Helen Maria Williams, et parut en 1816, sous ce titre « *Travels of ALY BEY in Marocco, Tripoli, Cyprus, Egypt, Arabia, Syria and Turkey, between the years 1803 and 1807. Written by himself and illustrated by maps and numerous plates, in 2 vol. in-4°, London, Printed for Longman, Hurst, Rees, Orme, and Brown, Paternoster-Row. 1816.*

La traduction espagnole ne fut faite que presque vingt ans après la mort de l'auteur ; elle est la première où figure son véritable nom, qu'il n'avait pas voulu faire connaître de son vivant, pensant toujours recommencer ses voyages comme il le fit par la suite. Elle est intitulée « *Viages de ALY BEY EL ABBASSI (Don Domingo Badia y Leblich) por Africa y Asia, durante los anos 1803, 1804, 1805, 1806 y 1807, traducidos del frances por P.P.* » 3 volumes in-8°. Valencia, Libreria de Mallen y sobrinos, frente à San Martin, 1836. Imprenta de José Ferrer de Olga.

(1) Pages IX et X.

La traduction espagnole n'a pas d'atlas ni de gravures, sauf le portrait de l'auteur que l'éditeur prétend être « *beaucoup plus ressemblant que celui de l'édition française* » et qui est le même que je donne en tête de ces pages. Il est sensiblement pareil dans les trois éditions ; seulement dans celui que nous reproduisons, l'auteur est représenté plus jeune et plus beau, ce qui est toujours agréable, même s'il n'est pas beaucoup plus ressemblant comme l'éditeur espagnol l'affirme.

En nous appuyant sur les témoignages épars qui nous sont restés, et en suivant, non pas aveuglément, mais avec un esprit critique, la relation de ses voyages, nous allons suivre notre voyageur dans son itinéraire d'Espagne à Alexandrie, en nous arrêtant principalement à son séjour dans notre ville.

Son départ

Le mercredi 29 juin 1803, correspondant au 9 Rabi-el-Awal 1218 de l'Hégire, à 10 heures du matin, débarquait à Tanger un étranger à belle barbe et longues moustaches, dans la fleur de l'âge, mais ne pouvant marcher qu'appuyé sur deux domestiques, à cause d'une chute faite au cours d'un long voyage. Il disait se nommer Aly Bey, être musulman natif d'Alep en Syrie, et rentrer dans les pays de l'Islam, après avoir fait dans les pays chrétiens de longues études depuis son plus bas âge.

Les bagages étaient restés à Cadix entre les mains de son compagnon de voyage, Muhamed ben

Ali. L'arrivée de cet étranger, porteur seulement d'une petite valise et ne parlant pas l'arabe du Maroc, était de nature à inspirer des soupçons et comportait un grave risque pour sa personne.

Après avoir subi plusieurs interrogatoires, il fut autorisé à la fin à débarquer et à s'installer à Tanger.

Le Maroc

Le surlendemain de son arrivée, un vendredi, il fit pour la première fois sa prière de midi à la mosquée, et il faut bien s'imaginer la dose de sang-froid et l'empire sur soi-même que le pseudo Aly Bey devait posséder pour jouer le premier acte de cette comédie dans laquelle sa tête était constamment en jeu ⁽¹⁾.

Si les premiers jours de son séjour à Tanger ont dû être difficiles, au point qu'il déconseilla à son compagnon Rojas Clemente de le rejoindre ⁽²⁾, peu

(1) Il s'excusait en partie, prétextant que « le rit des Marocains étant un peu différent de celui des Turcs, qui était le mien.... » et se fit enseigner les cérémonies du pays (Voyages d'Aly Bey el Abassi, page 10).

Nous verrons après qu'en Turquie, par contre, notre voyageur passait toujours pour Marocain, précisément pour couvrir ainsi les quelques défaillances qui pourraient lui arriver dans son rôle.

(2) C'est le 13 juillet 1803, c'est-à-dire quinze jours après son arrivée à Tanger, que Badia écrit à Rojas Clemente, ou pour mieux dire Ali Bey Abdullah à Muhamed Ben Ali, la lettre publiée dans l'édition espagnole des Voyages (Appendice 1^o, page XIX), déclarant que le voyage de ce dernier à Tanger était impossible.

de temps après, son existence, suivant son propre aveu, commença à devenir assez agréable. C'était dû en grande partie à la vue des nombreux bagages et instruments arrivés d'Europe dans un bateau, à la prédiction qu'Aly Bey fit de l'éclipse de soleil du 17 août dont il traça à l'avance le dessin, et surtout aux présents et libéralités qu'il fit aux autorités et principaux personnages de la ville (1).

Bientôt présenté au Sultan du Maroc, qui arriva à Tanger le 5 octobre et auquel il fit un superbe présent (2), il sut gagner immédiatement sa confiance, au point, que c'est le Sultan lui-même

(1) Op. c., c'est-à-dire première édition française des Voyages, page 67.

(2) Voici le présent très important, si on tient compte de l'époque où il fut fait. Vingt fusils anglais avec leurs baïonnettes, deux mousquets de gros calibre, quinze paires de pistolets anglais; quelques milliers de pierres à fusil; deux sacs de plomb pour la chasse; un équipage complet de chasseur; un baril de la meilleure poudre anglaise; différentes pièces de riches mousselines tissées et brodées; quelques menus objets de bijouterie; un beau parasol; des sucreries et des essences.

Aly Bey monta à l'Alcassaba, résidence du Sultan, marchant à la tête de ses hommes et domestiques qui portaient le présent, les armes dans des caisses fermées à clef, et les autres objets rangés sur de grands plats couverts de damas rouge galonné d'argent; toutes les clefs réunies par un long ruban, étaient placées sur un plateau. Rien de mieux ordonné que cette entrée solennelle pour frapper l'imagination orientale (op. cit. page 73).

qui l'engagea à l'accompagner dans son voyage à l'intérieur du pays (1).

Aly Bey, entouré d'une nombreuse suite, partit pour Mequinez et Fez, et commença à jouer son rôle de prince. Il signait encore modestement Ali Bey Abdallah (2) et le Sultan l'appellait Ali Bey d'Alep (3) mais bientôt il ne sera pour tous qu'Ali Bey el Abassi, fils d'Othman Bey prince des Abassides.

C'est bien à contre-cœur que je ne peux suivre notre voyageur pendant son séjour de plus d'une année au Maroc, où il se fit de bons amis parmi les Princes de la famille impériale et des jaloux parmi les courtisans; où il voyagea en véritable prince lui-même, à cheval sous le parasol ouvert porté par un membre de sa suite, distinction que lui avait accordée le Sultan, comme s'il s'agissait d'un des membres de sa famille.

(1) Aly Bey ne voulut pas faire partie de la suite du Sultan, et il ne partit que dix jours après, le 25 octobre, à la tête de sa propre caravane composée de dix-sept hommes, quatre soldats d'escorte et trente animaux. Quatre tentes dont une destinée exclusivement à Aly Bey, complétaient le train princier de notre voyageur. (op. cit. pages 87-89).

(2) C'est ainsi qu'il signe sa lettre susdite, à Muhamed ben Ali (voir page 6)

(3) Voir le firman de l'Empereur du Maroc faisant donation à Ali Bey du château de Semelalia et d'une grande maison dans la ville de Marrakech, reproduit en arabe à la page 141 du premier volume de la traduction anglaise des voyages d'Ali Bey.

Il y reçut des preuves de la générosité de l'Empereur, telle la donation d'un véritable palais à Marrakech, et d'un château de plaisance, avec ses terres, à Semelalia ; et le cadeau, un peu plus encombrant, de deux femmes, une blanche et une négresse, de la réserve du harem impérial, femmes qu'il respecta parce qu'il voulait se conserver pur jusqu'à l'accomplissement de son pèlerinage. Mais tout passe, et assez rapidement ; et son départ pour les Lieux Saints de l'Islam fut un peu mouvementé, puisque au moment d'embarquer à Larache sur une corvette de Tripoli, le 13 octobre 1805, un ordre du Sultan arrêta l'embarquement de la nombreuse suite d'Ali Bey, qui dut quitter l'empire chériffien comme quelqu'un qui est tombé en disgrâce.

L'Atlantide

Je veux seulement rappeler ici une chose qui fera plaisir à Pierre Benoît ; de son séjour au Maroc, Ali Bey el Abassi, emporta la ferme croyance à l'Atlantide, et il a consacré un chapitre de son livre à en démontrer l'existence ⁽¹⁾.

(1) Le chapitre XIX du tome premier est ainsi intitulé : De l'île Atlantide. De l'existence d'une mer Méditerranée au centre de l'Afrique.

A son retour en Europe, et au moment où les mémoires académiques étaient à la mode, Ali Bey el Abassi, redevenu Domingo Badia lut, le 4 avril 1814, devant la première classe de l'Institut de France, un *Mémoire sur l'île Atlantide et sur l'existence d'une mer intérieure en Afrique*, mais les commissaires Cuvier, Humboldt et Rossel, plus sceptiques qu'Ali Bey et moins artistes que Benoît, déclarèrent qu'il ne serait pas fait de rapport sur ce mémoire. La carte de l'Afrique du Nord, qui est insérée dans

*
* *

La traversée de Larache à Tripoli de Barbarie dura presque un mois ⁽¹⁾ et fut fortement mouvementée, essayant une grosse bourrasque pendant laquelle, au dire du voyageur, on se préparait, couteau en main, à se réserver une place dans le seul canot de sauvetage que possédât le bâtiment.

Traversée
mouvementée

Bien reçu par le Pacha de Tripoli et en relation avec les Consuls européens, Ali Bey fit un agréable séjour de presque deux mois à Tripoli ⁽²⁾ jusqu'à ce qu'il s'embarquât à bord d'un navire turc, en partance pour Alexandrie.

« Ce bâtiment, dit Ali Bey, était grand mais mauvais voilier, et le capitaine, la plus lourde bête qu'on pût rencontrer. Du moment qu'il ne voyait plus la terre, il ne savait absolument plus où il était et n'était pas même capable de naviguer à l'estime : il passait son temps à boire outre mesure et à dormir. »

l'édition anglaise des *Travels*, fut dressée par le Major RENNEL d'accord avec la théorie d'Ali Bey, confirmée par l'information qu'il obtint en 1805 concernant l'existence d'une mer intérieure, porte cette mention : « This Map also indicates the position and extent of the ancient Island of Atlantis according to the system of ALI BEY which has already merited the suffrages of the *Royal Institute of France*. » Cette dernière affirmation est inexacte, comme nous venons de le voir.

(1) Parti le 13 octobre 1805, Ali Bey arriva à Tripoli le 9 novembre, bien qu'il ne débarquât que le surlendemain.

(2) Exactement du 13 novembre 1805 au 26 janvier 1806.

Notre voyageur, qui souffrait horriblement en mer ⁽¹⁾, en se levant après deux jours de lit, fit ses observations astronomiques et il s'aperçut, qu'au lieu de suivre la route d'Alexandrie, ils allaient vers le Nord dans la direction de Corfou. Il en prévint le capitaine et en lui faisant changer le rumb vers l'Est, pour chercher la côte de la Morée, ils arrivèrent après quatre jours de navigation à l'île Sapienza, devant la ville de Modon.

La traversée de Sapienza à Alexandrie menaçait souvent de tourner au tragique pour Ali Bey, et elle le fut pour les passagers qui y succombèrent. Parti le 7 février, le bateau ayant épuisé les vivres pendant les calmes, dut retourner s'approvisionner à Modon où il resta jusqu'au 20. Ali Bey profita de ce séjour pour visiter le pays et nouer des connaissances intéressantes, telles que Constantin Ipsilanti, neveu du célèbre Prince Ipsilanti, jeune homme qui avait servi en qualité d'officier dans les gardes wallonnes en Espagne.

Dix jours après le second départ de l'île Sapienza, le bateau se trouva en vue d'Alexandrie, mais je laisse la parole à Ali Bey, pour décrire ce changement subit, qui symbolise bien la vie de notre

(1) « L'air de la mer — écrit Ali Bey — m'est si fortement contraire, que chaque traversée maritime que je fais me ruine toujours plus le tempérament. »

Op. cit. tome second, page 45.

voyageur : « Les maisons paroisoient tellement près — dit-il — qu'il sembloit qu'on pouvoit les toucher de la main : déjà chacun, sautant d'allégresse, s'habilloit et se dispoit à descendre ; déjà on préparoit les ancres Comme les destinées des hommes sont incertaines ! A l'instant même où nous prenions la bouche du port avec le vent le plus favorable, un coup d'ouragan affreux frappe le bâtiment et pétrifie le capitaine. Son second et les pratiques persistent à vouloir entrer dans le port ; le capitaine s'y oppose, se fait obéir à coups de bâton, et, courant sur le tillac, il met la proue à la mer. On le conjure de prendre l'autre port d'Alexandrie, ou celui d'Aboukir ; sourd aux prières, il gagne la pleine mer et nous conduit au sein de la bourrasque la plus horrible qu'on puisse imaginer ⁽¹⁾. »

Notre voyageur décrit après sous de sombres couleurs cette terrible tempête qui s'ensuivit, mais laissant de côté l'exagération de son caractère doublement méridional, par sa naissance et par le rôle qu'il jouait, il est bien intéressant le tableau qu'il fait de cette traversée de la Méditerranée, qui semble contemporaine des Argonautes et qui pourtant n'est séparée de nous que d'un siècle.

« La plupart des passagers, tremblants, ressembloient à des moribonds ; plusieurs matelots étoient

Argonautes modernes

(1) Op. cit. vol. II, page 68.

blessés, soit par les coups que leur avoit donnés le capitaine, soit par les chutes ou les coups de la manœuvre; le bâtiment rouloit comme une balle de paume, entre les deux éléments qui le battoient. Tel étoit l'horrible tableau qui s'offrit à mes yeux. Le capitaine s'approcha de moi, les larmes aux yeux et me dit: *Que pourrai-je faire, Sidi Ali Bey? Si c'est la volonté de Dieu que nous mourions ici cette nuit, qu'allons-nous devenir?...* Un état aussi critique n'empêcha pas cependant le capitaine de se retirer dans sa chambre, où il but quelques bouteilles de vin, puis se coucha, et dormit aussi tranquillement que s'il eût été à l'ancre. Le second fit de même après avoir fait attacher le gouvernail. Les matelots, fatigués et sans chef, filèrent les uns après les autres, et descendirent pour coucher dans l'entrepont. Je restoi seul sur le tillac avec un matelot maltois et deux napolitains. Quel spectacle qu'un bâtiment de la grosseur d'une frégate, courant une bourrasque affreuse, faisant eau de tous côtés, sans capitaine, sans pilote, sans matelots, ayant le gouvernail attaché et entièrement abandonné à la fureur des vents et des vagues! (1) ».

- Ali Bey parvint cependant à réveiller le capitaine en second et quelques matelots, lorsque la situation devint encore plus critique; ceux-ci se mirent à

(1) Op. cit. vol. II pages 69-70.

travailler aux pompes ; le capitaine en second, qui était un colosse, prit le gouvernail, et présenta la proue aux grosses vagues, opérations qui soulagèrent le bâtiment.

Le lendemain, 5 mars, Ali Bey observa la position et le capitaine décida de se rendre à l'île de Chypre ; Ali Bey dirigea le rumb en conséquence et après trois jours de navigation par une mer toujours furieuse, ils mouillèrent dans la rade de Limassol, à l'île de Chypre, le 7 mars 1806.

Ali Bey profita de ce séjour imprévu à Chypre, pour visiter l'île consciencieusement pendant deux mois, recherchant les traces d'Aphrodite, soit dans les ruines, soit dans les jeunes femmes grecques ou turques, qu'il lui était possible de contempler dévoilées ; mais voulant continuer son pèlerinage à la Mecque, il profita de la première occasion qui se présenta pour effectuer sa traversée à Alexandrie ; ce fut dans un petit brigantin grec, dont il nolisa la chambre pour lui, avec des places pour ses domestiques.

Il s'embarqua le 7 mai, au soir, mais une forte bourrasque,... encore une ! le força de débarquer et de rester deux jours à Limassol, pour se rembarquer, cette fois, définitivement, la nuit du 9 au 10 du même mois.

La traversée de Limassol à Alexandrie, qui dura deux jours et demi, fut cette fois heureuse et ne fut

Le pavillon d'Ali Bey

marquée que d'un incident comique, qui est très pittoresquement narré par notre voyageur : « On découvrit, dit-il, avant midi, un vaisseau de guerre qui venoit sur nous vent arrière, et qu'on reconnut de suite pour une frégate turque. Au moment d'arborer notre pavillon, on le cherche partout, sans pouvoir le trouver. Le capitaine désespéré et craignant quelque avanie ou une bastonnade de la part des Turcs, s'il n'arbore le pavillon, frappe de la tête contre les malles et les ballots, mais le pavillon ne paroissoit pas. Enfin il prend son parti, et arbore un chiffon de mille couleurs qu'il trouve dans un coin. La frégate arrive sur nous. Après les salutations et les questions d'usage, on nous demande : *Quel est ce pavillon ?* Le capitaine répond : *C'est celui d'un bey chérif, fils de Sultan, qui est ici, et qui se rend à Alexandrie. — Comment s'appelle-t-il ? — Sidi Ali Bey el Abbassi — D'où vient-il ? — D'el Garb (de l'Occident). — Où va-t-il ? — A la Mecque. — Bon voyage ! — Bon voyage !* Aussitôt les deux bâtimens se séparèrent. Je louoi la bonté des Turcs ; et, tout en applaudissant à la ruse de mon adroit capitaine, je lui enjoignis de ne pas me compromettre une autre fois. Il plia son vieux chiffon, et continua à chercher son pavillon turc, qu'il trouva enfin au fond d'une caisse (1) ».

(1) Op. cit. vol. II pages 155 et 156.

On découvrit bientôt le port d'Alexandrie, où le bâtiment entra heureusement à trois heures après midi, le 12 mai 1806. Le lendemain matin, le second scheik d'Alexandrie, nommé Scheik Ibrahim Pacha, vint chercher notre voyageur à bord du bateau. Il débarqua tout de suite et, après avoir pris du café et de la limonade dans la demeure du scheik, il fut conduit à la maison qui lui avait été préparée.

Arrivée à Alexandrie:
la Douane

On ne voulut ni ouvrir ni visiter à la douane—ajoute Aly Bey — aucune de mes malles ni mes ballots; je reçus enfin toutes les marques de considération et de respect que l'honnêteté pouvait inspirer à ces bons habitants (1).

Je ne peux moins faire que de rapprocher cette réception faite par la douane d'Alexandrie à ce faux prince musulman, de celle faite plusieurs siècles avant à son compatriote, le vraiment croyant et pieux pèlerin Ibn Goubaïr (2).

*
* *

Notre Aly Bey n'a pas voulu faire une description détaillée d'Alexandrie, parce qu'elle était alors assez bien connue en Europe par les nombreuses descriptions des savants qui avaient accompagné

Alexandrie en 1806

(1) Op. cit. vol. II, pages 157

(2) Voir pages 39 à 41.

officiellement l'armée française ; il s'est limité à payer à cette ville un tribut d'admiration et à rectifier quelques erreurs commises par d'autres voyageurs, mais il nous a laissé des tableaux très vivants de la société Alexandrine de cette époque.

Après avoir rappelé ce que fut Alexandrie dans l'antiquité, notre voyageur constate avec tristesse que cette ville magnifique, ouvrage du grand Alexandre, capitale opulente des Ptolémées, séjour délicieux de Cléopâtre, n'est plus que l'ombre de sa grandeur passée. Une immense accumulation de ruines, dont la plus grande partie est ensevelie sous le sable, sur une surface de quelques lieues, la colonne Pompée, les Obélisques de Cléopâtre, les citernes, les catacombes et quelques colonnes entières ou brisées, éparses çà et là, sont les uniques restes de son antique splendeur. Une enceinte de hautes et larges murailles, d'environ deux lieues, avec des tours presque ruinées, et un encombrement immense de débris et de masures qui occupent cet espace : voilà les tristes restes du moyen âge ou de la seconde époque de cette cité, lorsqu'elle passa sous la domination de l'islamisme. Une ville d'environ cinq mille habitants de toutes les couleurs, de toutes les nations et de tous les cultes, établie sur une petite langue de terre, dans la mer, n'ayant d'autres moyens de subsistance que la faible ressource d'un commerce alors languissant, et qui, pour comble de malheur, venait de perdre la seule eau potable qu'elle avait ; tel était l'état où

Ali Bey trouva Alexandrie lorsqu'il débarquait en 1806 ⁽¹⁾.

Malgré ces désavantages, notre voyageur déclare qu'il ne peut tracer le tableau de cette ville sous d'aussi noires couleurs que d'autres voyageurs l'ont fait. Contrairement à ceux-ci, il constata que les rues d'Alexandrie étaient assez régulières, et quoiqu'il s'en trouvaient quelques-unes d'étroites, comme dans les plus belles villes d'Europe, il y en avait plusieurs d'assez larges, quelques-unes même garnies de trottoirs : la rue des Francs ne déparerait point une des grandes cités d'Europe.

Les maisons, loin d'être sans fenêtres, pêchaient précisément par l'excès contraire, et comme à présent dans les quartiers indigènes, dans quelques rues, les façades étaient disposées en angles saillants et rentrants, parce que cela doublait la surface, et favorisait la multiplicité des fenêtres.

Les marchés publics d'Alexandrie étaient toujours aussi bien fournis que les meilleurs d'Afrique, malgré que le pays ne produisait presque rien, puisqu'il était entouré d'un désert ; mais les produits de toute l'Egypte, de la Syrie, des îles de l'Archipel et de la côte d'Afrique jusqu'à Derna, y arrivaient sans interruption sur des bateaux, malgré la guerre extérieure avec

(1) Op. cit. II pages 160 et 161.

les chrétiens, la guerre intérieure avec les mam-loucks, les dévastations des troupes d'Elfi Bey, campées à peu de distance de la ville et l'inondation du lac Maréotis causée par les Anglais.

Ses habitants

La masse principale des habitants d'Alexandrie était composée d'Arabes, c'est-à-dire — ajoute Aly Bey — d'hommes en général ignorants et grossiers ; mais bien loin d'être indociles et méchants envers les chrétiens, ils les servaient et enduraient même leurs caprices et leurs injustices aussi patiemment que des esclaves. Il attribue cela à l'expédition des Français, qui leur a fait voir que le chrétien n'abhorre pas le musulman, puisque ayant assez de force pour commander en maître, il le traitait en frère ; et aussi à ce qu'Arabes et Turcs reconnaissaient franchement leur infériorité à l'égard des Européens (1). En outre, il constata que, malgré les facilités qu'offre cette ville aux malfaiteurs, il n'avait entendu parler d'aucun attentat pendant son séjour à Alexandrie (2), il osa assurer que les Alexandrins n'étaient pas aussi méchants qu'on a voulu les représenter.

Mais si notre voyageur a aussi bonne idée de la moralité de nos concitoyens, il n'en a pas la même de la pureté de leur diction, puisqu'il dit textuellement

(1) Op. cit. II pages 164 et 165.

(2) Op. cit. II, page 167 ; sur ce point, hélas ! les temps sont bien changés !

à ce propos : « Le mélange confus des habitants d'Alexandrie, qui sont un composé de toutes les nations, fait qu'on y parle toutes les langues, mais on les parle mal, parce que dans cette Babel moderne, on oublie presque sa langue maternelle pour parler divers idiomes et se faire comprendre des autres. Les enfants apprennent en même temps et sans maîtres, trois ou quatre langues, qu'ils ne savent jamais que très imparfaitement ; et l'on peut dire qu'Alexandrie est le plus mauvais endroit du monde pour apprendre une langue avec perfection ⁽¹⁾ »..... Qu'il me soit permis d'invoquer ici, comme circonstance atténuante pour mon français trop pittoresque, mes dix années de séjour à Alexandrie ⁽²⁾ !

Ali Bey el Abbassi nous dit qu'à cette époque, il n'y avait à Alexandrie qu'un millier de Coptes, qui, en général, s'appliquaient au commerce, et un peu plus de trois cents Israélites, ayant la même occupation et qui entretenaient des correspondances très actives avec Livourne, lorsque les circonstances le permettaient.

Il ne restait alors à Alexandrie qu'une quarantaine de familles grecques domiciliées, mais il y avait un grand nombre de Grecs de passage, parce que

Coptes et Israélites

Grecs

(1) Loc. cit. II 191.

(2) Je pourrais invoquer aussi ma nationalité espagnole, pour me justifier de parler le français comme *une vache espagnole* !

la plupart des bâtiments qui y venaient étaient grecs ou montés par des équipages grecs.

Chrétiens et juifs
du pays

Les chrétiens et les juifs du pays s'habillaient avec le costume long des Orientaux, n'étaient nullement distingués les uns des autres et leurs femmes sortaient voilées et vivaient retirées comme les musulmanes (1). Ils étaient assez bien traités par les Turcs et par les Arabes; ils faisaient leurs affaires, pratiquaient leur religion, célébraient leurs fêtes et déployaient tout le luxe qui leur plaisait, suivant leurs moyens, avec une entière liberté et sans crainte d'avaries (2).

Européens

Les Européens étaient connus à Alexandrie, comme dans tout le Levant, sous le nom de Francs. Leur nombre, qui pouvait s'élever alors à deux cents, présentait un échantillon de toutes les nations. En temps de paix, occupés d'un commerce actif, ils ne pensaient qu'à leurs affaires, et, satisfaits de leur gain, ils vivaient tranquillement dans l'aisance, mais à l'époque du séjour d'Ali Bey, désœuvrés et oisifs, à cause de la presque totale interruption du commerce, aigris par la considération de ce qu'ils perdaient chaque année, par l'épuisement de presque toutes leurs ressources, achetant les denrées au plus haut prix et ne gagnant rien dans leur négoce; la

(1) Op. cit. II page 194.

(2) Op. cit. II pages 191 et 192.

plupart se trouvaient dans un état de tristesse, — dit textuellement Ali Bey — impossible à décrire ; la plus petite dette ou la moindre affaire commerciale produisait de longs procès ; aussi étaient-ils alors presque tous divisés ou brouillés, au point qu'on pouvait difficilement réunir dans une maison une société de quinze à vingt personnes (1).

J'ai tenu à vous présenter intégralement ce tableau de la société européenne alexandrine, au commencement du XIX^e siècle, tel que l'a vu Ali Bey, lequel ajoute que les dits Francs et leurs femmes s'habillaient à l'européenne avec tout le luxe, la recherche et le goût du jour ; qu'ils habitaient le même quartier (2) qui ressemblait parfaitement à une ville d'Europe ; que, jour et nuit, hommes et femmes sortaient librement, jouaient des instruments et chantaient par les rues, sans que jamais un musulman se soit permis la plus légère insulte, la moindre malhonnêteté envers eux, et que cette liberté s'étend même aux protégés des Consulats qui, vêtus à l'européenne, jouissent des mêmes droits que les Européens, quoiqu'ils soient juifs. Quelle différence, dit Ali Bey, avec le Maroc (3) !

(1) Op. cit. II 192 et 193.

(2) Le quartier où se trouve aujourd'hui la rue Franque, qui part de l'ouest de la place Mohamed Ali, dans la direction de Ras-el-Tin.

(3) Op. cit. pages 193 et 194

Les catholiques, ajoute-t-il, avaient une église et un couvent placés sous la protection de la France, comme tous les établissements de ce genre dans le Levant, et entretenus par l'Espagne (1).

*
* *

Arts et Industries

A l'instar des voyageurs contemporains, Ali Bey est émerveillé de la vivacité et de la rapidité des petits ânes du pays, principal moyen de locomotion à Alexandrie à cette époque et il admire aussi les saïs, qui, leur long bâton en main, précédaient deux à deux les pachas et les grands, de manière à ressembler aux processions de l'Europe (2).

Il constate aussi qu'Alexandrie n'avait point d'écoles pour les sciences ; que l'art de l'écriture y était réduit aux formes les plus grossières ; les maîtres d'école n'étant assujettis à aucun examen ni à aucune inspection, formaient les caractères d'écriture à leur caprice, au point que les Coptes, les Juifs et même chaque tribu avaient aussi des traits et des nuances particulières (3).

(1) Op. cit. II page 194. Cette situation n'est pas beaucoup changée jusqu'à présent en Palestine pour ce qui touche la custodie de Terre Sainte.

(2) Op. cit. II pages 173 et suiv.

(3) Op. cit. II 175.

Les arts y avaient la même grossièreté qu'il avait remarquée dans toute l'Afrique; il y trouva, en tout, un bon horloger, un peintre en bâtiments et quelques artistes européens, tels qu'un chapelier, deux cordonniers, trois pharmaciens, dont l'un était fort instruit et quelques soi-disant médecins, dont un seul était passablement bon (1).

Il relève l'erreur commise par le voyageur anglais Brown (2), lorsqu'il dit qu'on fabriquait à Alexandrie des lampes et fioles de verre vert et blanc, alors qu'il n'y a trouvé aucune trace de telle fabrication, qu'il croyait impossible, vu le manque absolu de combustible, qui n'arrivait à Alexandrie que par la voie de mer, des pays turcs (3).

Ali Bey nous a laissé un tableau très saisissant de la façon dont le courrier était à cette époque reçu à Alexandrie, où, malgré le grand commerce, il n'y avait aucun établissement public pour la poste aux lettres, la correspondance se faisant — disait-il — de la manière la plus ridicule et la plus grossière. Les patrons des petits bateaux qui venaient fréquemment

La Poste

(1) Op. cit. II page 195.

(2) Probablement il s'agit de l'ouvrage de W. G. BROWNE *Travels in Africa, Egypte and Syria from the year 1792 to 1798* (in 8° 1799) traduit par J. CASTERO en français sous le titre: *Nouveau voyage dans la Haute et Basse Egypte, la Syrie, le Darfour* (2 vol. in 8° et atlas in 4° - 1800.)

(3) Op. cit. page 196.

de Smyrne, de Constantinople et des autres endroits, se chargeaient des lettres pour Alexandrie volontairement ou par spéculation particulière. A leur arrivée, ils parcouraient les rues et les maisons avec les lettres renfermées dans un mouchoir ou dans un petit sac qu'ils portaient à la main, et il arrivait souvent que des lettres tombaient dans la rue et se perdaient. Toute personne qui croyait avoir des lettres à recevoir, arrêtait le porteur dans sa course et lui demandait son sac ; celui-ci, qui ordinairement ne savait lire pas plus l'écriture arabe que l'écriture européenne, le lui présentait, et de cette manière des indiscrets pouvaient faire passer entre leurs mains toute la correspondance de la ville, sous le prétexte de chercher les lettres qu'ils prétendaient attendre, et, moyennant une petite gratification, prendre celles qui leur convenaient.

Aly Bey « tremblait de voir ainsi exposés l'honneur et la fortune des particuliers et les intérêts politiques des différentes nations qui ont des consuls à Alexandrie » et il suggéra l'idée d'un établissement public de correspondance, mais les disputes particulières des Européens y apportèrent toujours un obstacle insurmontable ⁽¹⁾. Ce ne fut que plusieurs années plus tard que diverses puissances européennes organisèrent leurs communications postales

(1) Op. cit. II, pages 199 et suiv.

avec des bureaux propres, dont la Poste Française d'Alexandrie est une des dernières survivances.

*
* *

Pour la description des monuments ou, pour mieux dire, des ruines d'Alexandrie, Ali Bey se réfère aux savants de l'expédition française, dont il emprunte les dessins (1). Il visite la colonne dite de Pompée, les obélisques appelés les *Aiguilles de Cléopâtre*, qui étaient encore en place sur l'extrémité orientale du port du Levant, les ruines du phare, les catacombes et les bains de Cléopâtre. Il se plaint amèrement de la dégradation et de l'incurie dans lesquelles sont laissés ces monuments de l'antiquité, et il constate que les deux ports ont peu de fond, et encore diminue-t-il continuellement par l'immense quantité de lest que les bâtiments y jettent tous les jours (2).

Les ruines

Les restes des anciens édifices bâtis en pierre et cachés sous le sable, sont les carrières — dit Ali Bey — où les habitants de la nouvelle Alexandrie vont se procurer des matériaux pour la construction de leurs maisons. Un grand nombre de colonnes

(1) Op. cit. II page 179.

(2) Op. cit. II page 170 et suit.

extraites de ces ruines avaient été amenées, à diverses époques, jusqu'au bord de la mer par des Européens, pour être ensuite transportées dans leur pays; mais un jour qu'une flotte turque se trouvait dans le port, les capitaines qui la commandaient, regrettant de n'avoir pas un débarcadère commode, firent jeter toutes ces colonnes dans l'eau, en les amoncelant les unes sur les autres; par ce moyen ils formèrent en un moment un petit môle de ces objets précieux qui restent une seconde fois ensevelis sous le sable et perdus pour le luxe de l'homme. Cet embarcadère, le seul de cette espèce — dit Ali Bey — est situé au port d'occident (3).

J'offre cette indication à notre concitoyen l'ingénieur Jondet pour sa prochaine édition des Ports submergés de l'ancienne île de Pharos.

*
* *

Ali Bey et les scheiks

Pendant son séjour à Alexandrie, Ali Bey fréquentait les Mosquées et était reçu partout et par tous, indigènes et européens, comme nous verrons par la suite, en véritable prince.

Les plus respectables scheiks de la ville faisaient des lectures dans les mosquées principales, ce qui

(3) Op. cit. II page 178.

servait un peu à répandre l'instruction. Pour ce faire, le scheik s'asseyait sur un tapis étendu au centre de la mosquée et autour de lui, et à une certaine distance, les auditeurs formaient un cercle, tous assis par terre. Une petite table, placée au milieu, supportait un chandelier avec une chandelle verte, et vis-à-vis du scheik prenait place un lecteur, avec du papier à la main, généralement des articles des principaux commentateurs du Coran. Le lecteur commençait un verset, et à peine en avait-il lu quelques mots qu'il était interrompu par le scheik, qui les commentait plus ou moins longuement et qui quelquefois sur un seul mot faisait le commentaire le plus extravagant et le plus étranger au texte. Le lecteur revenait ensuite à la lecture et le scheik à ses commentaires, en parlant d'un ton inspiré, mais de temps en temps il se permettait quelques saillies agréables ou des bons mots.

Une fois, la nuit du 27 du mois Archab — Ali Bey précise — on célébrait l'ascension ou le rapt de notre saint prophète — dit-il — et la grande mosquée avait été profusément illuminée et regorgeait de monde. Le principal scheik y prêchait depuis plus de quatre heures, lorsque Ali Bey s'y rendit pour faire sa prière ; et je veux sur ce point transcrire littéralement le texte d'Ali Bey, qui explique comment finirent ce soir-là les commentaires coraniques. « Il me fit placer à son côté. Après l'avoir écouté pendant un certain temps, je lui dis à

l'oreille : *Scheik, vous êtes un homme de fer*. Il sourit et, sans hésiter, il dit à haute voix à la foule qui l'entourait : *Sidi Ali Bey trouve que je suis un homme de fer ; donc c'est assez pour aujourd'hui ; et de suite il leva la séance (1) »*.

*
* *

Ali Bey
et le Capitan-Pacha

Si ce récit prouve que notre voyageur jouait bien son rôle et était en excellents termes avec les autorités religieuses, nous allons voir qu'il n'était pas moins bien avec les autorités civiles d'Alexandrie, et je veux, à ce propos, me référer à un passage du livre d'Ali Bey, qui nous donne aussi son opinion sur la musique orientale.

Dès son arrivée, Ali Bey fut reçu à bord même de son bâtiment par le second Scheik d'Alexandrie, Scheik Ibrahim Pacha, qui l'invita chez lui et le fit conduire à la maison qui lui avait été préparée (2). Après il sortait souvent, accompagné des principaux scheiks, recevant toujours des preuves de considération, au point qu'une fois qu'il se rendait dans la nuit à un bain public situé hors de la ville, on eut

(1) Op. cit. II pages 175 à 177.

(2) Op. cit. II page 156. Nous avons déjà dit (voir page 77) que ses bagages ne furent pas même ouverts à la Douane.

soin de tenir la porte de la ville ouverte jusqu'à son retour, qui n'eut lieu qu'à minuit ⁽¹⁾.

Il reçut aussi des preuves non équivoques de considération et d'amitié de la part du Capitan-Pacha ⁽²⁾ qui vint en Egypte avec toute l'escadre ottomane, et du Pacha de Salonique Moussa, nommé Pacha du Caire, envoyés tous les deux par la Porte pour faire exécuter les firmans constituant Elfi Bey *Scheik-el-Beled*, c'est-à-dire prince feudataire d'Egypte, firmans qui ne purent être exécutés devant l'opposition des scheiks du Caire, qui arrivèrent à obtenir de nouveaux firmans en faveur de Méhemed Ali, le fondateur de la dynastie actuelle. Ali Bey raconte tous ces événements politiques, d'après ce qui lui a été rapporté « mais — dit-il textuellement — sans rien garantir, parce que je ne répons jamais que de ce que je vois ; et, quoique le Capitan-Pacha et Moussa Pacha aient eu la bonté de me combler de témoignages de considération et d'amitié depuis le premier jour jusqu'au dernier, mon caractère, plus porté à la contemplation de la nature qu'aux intrigues des hommes me tint toujours éloigné de ces sortes d'affaires ⁽³⁾ »..... Il faut bien qu'Ali Bey se soit entièrement assimilé son rôle, pour lancer une pareille

(1) Op. cit. II page 195.

(2) Grand Amiral turc.

(3) Op. cit. II pages 210 et 211.

affirmation, alors qu'il voyageait dans le but de préparer tout simplement l'annexion du Maroc à l'Espagne, en provoquant une révolution dans le pays !

Musique orientale

Une de ces preuves de considération de la part du Capitan-Pacha consistait dans l'envoi, une fois par semaine, de son orchestre, ce qui mit Ali-Bey à portée de pouvoir apprécier la musique turque. Cet orchestre de la chambre de son altesse était composé de cinq musiciens et d'un *schaoux* ou commandant, qui les accompagnait toujours : ils jouaient de quatre instruments qui étaient un psal-térion, qu'on frappait avec de petites baguettes, et dont le chevalet du milieu était placé de manière que les cordes donnaient sur la gauche l'octave du ton qu'elles donnaient sur la droite ; une viole d'amour, montée de six cordes, et accordée dans la progression *do, mi, sol, do* ; une espèce de hautbois d'un son très doux et analogue au cor anglais, et enfin deux petites timbales accordées à la quinte au lieu d'être à la quarte, comme en Europe, et qu'on frappait doucement avec le bout des doigts ; le cinquième musicien chantait et ne jouait d'aucun instrument.

Ali Bey décrit d'une façon très pittoresque les concerts que lui offrait le Capitan-Pacha. « Chaque fois que cet orchestre venoit chez moi passer la soirée — écrit Ali Bey — le *schaoux* commençoit par me faire un compliment de la part de

son altesse : les musiciens s'asseyoient en demi-cercle à terre devant mon sofa, le *schaoux* à leur tête. Les instruments étoient accordés d'avance et, à mon signal, ils commençoient un *adagio*, dans lequel un des instruments suivait le thème ; les deux autres faisoient une basse continue et jouoient *pianissimo* ; les petites timbales se taisoient. Jusque-là, c'étoit tolérable, et même agréable dans quelques parties. Mais bientôt on commençoit un *andante* ou un *allegro*, dans lequel les petites timbales avoient leur partie ; c'est alors que les voix et les instruments faisoient de vains efforts pour se mettre à l'unisson, et que mes pauvres oreilles, accoutumées à entendre une harmonie régulière, payoient l'amende des jouissances qu'elles s'étoient données en Europe (1) ».

On voit qu'ici le dilettante européen trahit le faux oriental, qui pour le reste jouait si bien sa comédie. « Après un quart d'heure de ce *charivari*— continue Ali Bey— le chant cessoit, les instruments continuoient de jouer : enfin les timbales se taisoient aussi, et on reprenoit un *adagio* semblable au premier. Après ce morceau, les musiciens me faisoient une révérence, et le premier acte étoit fini. On leur servoit du café. Ils donnoient ensuite un second acte, avec les mêmes cérémonies, et en

(1) Op. cit. II pages 197 à 199.

tout point semblable au premier. J'applaudissois à leur talent musical, et leur faisois quelques questions. Enfin, après avoir recommandé au *schaoux* de présenter mes remerciements à son altesse, je leur donnois une petite gratification ; et ils s'en retournoient fort contents. Cette scène se renouvela plus de vingt fois — dit Ali Bey — pendant la résidence du Capitan-Pacha à Alexandrie (1) ».

*
**

Ali Bey
et Chateaubriand

Mais l'incident le plus caractéristique, et qui démontre mieux l'importance que tout le monde donnoit à notre voyageur Ali Bey el Abassi, est sa rencontre avec Chateaubriand à Alexandrie, qui nous est rapportée par ce dernier dans son *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, mais sur laquelle Ali Bey garde un silence absolu dans son récit. Ce n'est que dans « l'Advertissement of the Publishers » de la traduction anglaise des Voyages d'Ali Bey, que l'éditeur, pour prouver l'existence réelle, mise en doute, de notre voyageur (2), transcrit intégrale-

(1) Op. cit. II page 199.

(2) *Travels of Ali Bey*. London 1816. Vol. I pages V à VIII.
« In presenting to the world an English Translation of the Travels of Ali Bey, the Publishers think it right to pledge themselves to the Public that they are laying before it a genuine work. The name

ment le passage de l'itinéraire, ainsi conçu :
« J'eus encore à Alexandrie (c'est Chateaubriand qui parle) une de ces petites jouissances d'amour-propre dont les auteurs sont si jaloux et qui m'avaient déjà rendu si fier à Sparte. Un riche Turc, voyageur et astronome, nommé Ali Bey el Abbassi, ayant entendu

and pretensions assumed by Ali Bey may induce same to be inquisitive as to his personal reality. The London Publishers are therefore anxious that there should be no doubt or misconception on this subject; and they beg to assure the readers of the work, that they have become personally acquainted with this Traveller; that he was well known to several individuals in this country before he began this journey; that he came to London in the summer of 1814 to make arrangements for the publication of this translation; and that he is now living on the Continent much respected by the foreign literati.

The Publishers do not feel themselves as liberty either to oppose or to state the personal reasons which have induced the author to write and print his travels under the name of Ali Bey.

As these reasons are personal to the author and his family, it is not necessary to lay them before the Public; and indeed as he was always known abroad by the name of Aly Bey no other, there is no incongruity and very little impropriety in continuing it. But as the Publishers feel that the name may create impressions unfavourable to the belief of the genuineness both of the Author and of his work, they think it right, out of respect to that Public which it is their wish to please and their duty to satisfy, to state a few circumstances which they trust will remove all doubt of the reality both of Ali Bey and of his Travels.

.....
That Ali Bey was afterwards at Alexandria, we have the evidence of M. Chateaubriand, who met him there, and who thus notices the incident in his « Itinéraire de Paris à Jérusalem ».

prononcer mon nom, prétendit connaître mes ouvrages. J'allai lui faire une visite avec le Consul. Aussitôt qu'il m'aperçut il s'écria : *Ah mon cher Atala, et ma chère René!* Ali Bey me parut digne, dans ce moment, de descendre du grand Saladin. Je suis même encore un peu persuadé que c'est le Turc le plus savant et le plus poli du monde, quoiqu'il ne connaisse pas bien le genre des noms en français, mais *non ego paucis offendar maculis* » (1).

Il faut revivre cette scène et s'imaginer Chateaubriand, qui voyageait aussi en grand seigneur, accompagné par son Consul, cawas en tête, faisant visite à ce faux prince musulman, après avoir sollicité et obtenu l'honneur de lui être présenté, suivant ce que nous dit Marnier dans ses « Souvenirs de guerre en temps de paix » (2). Et il faut s'imaginer cette entrevue, dans laquelle Ali Bey se payait la tête, comme on dit vulgairement, de ses visiteurs de marque, en leur adressant ses questions par son interprète et en ne prononçant d'autres mots en français que : « mon cher Atala » et « ma chère René ». (3)

(1) Tome III, page 37.

(2) Page 392.

(3) MARNIER attribue à Chateaubriand, à ce propos, les lignes suivantes : « Je fus reçu — c'est Chateaubriand qui parle — par le prince (Ali Bey) avec une grande affabilité, il me combla de politesses, et me fit adresser par son interprète beaucoup

Chateaubriand fut informé après de la duperie dont il avait été l'objet, et dans une note de la troisième édition de son « Itinéraire », il fit amende honorable en ces termes : « Voilà ce que c'est que la gloire ! On m'a dit que Ali Bey était Espagnol de naissance, et qu'il occupait aujourd'hui une place en Espagne. Belle leçon pour ma vanité ! » (1).

*
**

Ali Bey séjourna cinq mois dans notre ville d'Alexandrie, et ayant terminé les préparatifs pour la continuation de son pèlerinage, il campa avec sa suite hors des murs de la vieille Alexandrie, à peu de distance des avant-postes d'Elfi.

Le camp d'Ali Bey

Il y passa dix-neuf jours, peut-être pour s'habituer à la vie qu'il devait mener après, prit les bains de mer, fit une bonne collection de plantes marines qu'il cueillit vivantes au fond de l'eau, et dessina à son aise la vue générale d'Alexandrie. Il nous a laissé, indiqués dans son plan d'Alexandrie (2) l'emplacement de son camp, qui correspondait à peu

de questions relatives aux pays que je devais parcourir ; et à l'exception de *son cher Atala* et de *sa chère René*, il ne prononça pas un seul mot de français." Op. cit. page 393.

(1) Cette note ne figure plus dans l'édition de 1855 (Paris. Gabriel Roux, 2 vol.)

(2) Planche XXXIX, lettre V de l'édition anglaise.

près à l'actuelle gare de Mazarita, ainsi qu'un croquis de son campement, qui était composé d'une tente de luxe pour lui, une autre ordinaire pour ses domestiques et d'un hangar pour les bestiaux (1).

Le Capitan-Pacha continua pendant ce temps-là à combler d'attentions notre Ali Bey, en lui expédiant des sucreries et autres petites choses qu'il croyait pouvoir lui être agréables, et en lui envoyant aussi presque tous les jours son médecin, qui venait par mer dans un bateau.

Un jour, avant son départ, il eut la délicatesse de lui présenter — sans la demander, affirme Ali Bey — une lettre de recommandation pour Mehemed Ali, une autre pour le Pacha de Damas, et un firman pour le Sultan chérif de la Mecque, dans lequel on louait hautement les vertus et les talents de notre voyageur (2).

(1) Planche XL id. id.

(2) Ce firman, adressé « Au Respecté de la Puissance Ottomane, très noble, très majestueux et très révérend Chérif de la sainte Mecque », était enfermé dans un sachet en soie et ainsi conçu : « Dieu le conserve. — Au Prince illustre, la gloire des Princes, héritier des Prophètes de la gloire divine. — Je vous présente mes respects avec d'autant plus de soumission et d'humilité que ces sentiments proviennent d'un cœur qui vous est attaché sous les rapports de l'estime et de la sainte fidélité. — Le porteur de la présente, nommé Ali Bey, est un seigneur au service de la majesté Mulei Ismaël — deux erreurs, note Ali Bey — roi de Maroc. Il est venu ici dans l'intention de remplir le devoir que

Ali Bey quitta Alexandrie le jeudi 30 Octobre 1806, et s'embarqua sur une *djerme*, pour Rosette, accompagné de quelques-uns des principaux scheiks de la ville qui voulurent encore rester avec lui pendant au moins deux heures de navigation, après quoi ils lui firent leurs adieux et retournèrent dans un bateau (1).

Voyage au Caire

*
* *

Il n'entre pas dans notre propos d'accompagner Ali Bey dans le voyage qu'il fit au Caire, par

Le Caire

prescrit la religion, et il part aujourd'hui pour l'Arabie, où il désire obtenir l'indulgence pour ses péchés, en remplissant le vœu de son cœur et celui de la religion. Après avoir donné sur la terre l'exemple de toutes les vertus, il veut aller visiter les lieux saints, et s'en retourner ensuite dans ses foyers. Mon cœur me force à vous recommander ce seigneur, moins parce qu'il est au service de sa majesté le roi Muley Ismaël, que parce que j'admire ses vertus et ses talents. Au surplus, quand ce seigneur se sera présenté, que vous aurez pu le connaître et l'apprécier, vous jugerez bientôt qu'il porte sa recommandation avec lui, sans avoir besoin de la mienne. Malgré cela, je vous écris cette lettre pour profiter de l'heureuse occasion de vous présenter mes respects, et de vous demander votre sainte bénédiction. — Ainsi je me flatte que par considération pour un seigneur qui est au service de sa majesté le roi Muley Ismaël et en faveur de ses vertus et des talents dont il est orné, vous le distinguerez du nombre de ceux qui se présenteront à vous. J'ose donc espérer que lorsqu'il aura la satisfaction de vous voir, vous l'accueillerez avec générosité et bonté. Dieu vous conserve, et prolonge vos jours. — Celui qui soutient la miséricorde du Suprême. — (signé) — El Hadge Mohamed, amiral de la mer. » Op. cit. II, pages 212 et 213.

(1) Op. cit. II page 215.

Rosette et le Nil. Il était, à cette époque troublée, assez dangereux de naviguer sur le Nil, dont les berges étaient infectées de Mamelouks, d'Arnautes et d'Arabes armés, plus ou moins pillards ⁽¹⁾, mais rien n'empêcha notre voyageur de faire ses observations astronomiques, pour préciser la latitude de certains villages ⁽²⁾ ni de se départir de son esprit, toujours en éveil, malgré les fatigues de ce long voyage ⁽³⁾.

A son arrivée au Caire, le 10 Novembre 1806, Ali Bey fut reçu par le Scheik El Methlouti, chef des Mogrebins, et second personnage de la ville, qui le logea chez lui. Le premier scheik du Caire, Seid Omar el Makram, chef de chérifs, lui envoya un nombre suffisant de chameaux pour débarquer ses effets, et vint après le voir, accompagné des principaux scheiks du Caire ⁽⁴⁾, mais la visite qui l'émut

(1) Op. cit. II pages 227 et 230.

(2) Op. cit. II page 228.

(3) C'est ainsi que devant les coupoles des colombiers de Zaoueh, il dit « comme elles sont plus grandes que les misérables maisons qui leur servent de base, on pourroit dire que c'est une peuplade de pigeons, où habitent quelques êtres de l'espèce humaine (op. cit. II page 229) » et pour démontrer sa boutade, il s'empresse de faire un croquis du village (planche XLVI de l'édition anglaise).

« Cette navigation sur le Nil — dit-il à la fin du chapitre XI (vol. II page 233) — depuis Rosette jusqu'au Caire, est aussi délicate que la liste de tant de noms de villages inconnus doit être peu intéressante pour le lecteur. »

(4) Scheik el Emir ; Scheik Soliman Fayoumi, Scheik Sadat et d'autres (op. cit. pages 234 et 235).

particulièrement fut celle de Muley Selema, frère de l'empereur du Maroc, dans les bras duquel son cœur tressaillit, et... « pendant longtemps leurs larmes mouillèrent mutuellement leurs visages ⁽¹⁾ ».

Il rendit après ses visites aux scheiks et accompagné de Seid Omar, il alla voir le Pacha Mehemed Ali, auquel il remit la lettre du Capitan-Pacha. Il fut reçu par Mehemed Ali, avec toute sorte d'honnêtetés, et il nous a laissé un vivant portrait de lui dans ces quelques lignes : « Ce prince, encore jeune, est d'une taille mince, et marqué de la petite vérole ; il a beaucoup de bravoure, les yeux très vifs et un certain air de méfiance ; avec du bon sens et de l'esprit ⁽²⁾ ».

Mehemed Ali

Ali Bey passa le Ramadan au Caire, ce temps d'abstinence, qui, pour les riches — dit-il — « se réduit à vivre à rebours, c'est-à-dire à dormir toute la journée et à s'amuser la nuit ⁽³⁾ », et après il partit pour la Mecque, via Suez et la Mer Rouge.

*
* *

Rien de plus saisissant que le pèlerinage de ce faux musulman aux lieux saints de l'Islam, mais son récit, même en abrégé, sortirait complètement des limites que nous nous sommes tracées.

La Mecque

(1) Op. cit. II page 235.

(2) Op. cit. II page 236.

(3) Op. cit. II pages 241 et suiv.

Nous passons donc sous silence sa périlleuse traversée de la Mer Rouge, mais il n'est pas possible de ne pas admirer le sang-froid de notre voyageur lorsqu'il arriva à la Mecque (1), et pénétra pour la première fois dans la *Kaaba*, la maison de Dieu, la défendue (2), visita le Sultan Chérif (3) et bu l'eau miraculeuse du puits de Zemzem (4), parce que la moindre défaillance lui aurait sûrement coûté la vie.

(1) « Le jeudi au soir — dit-il —, 23 janvier de l'an 1807, 14 du mois doul Raada de l'an 1221 de l'hégire, j'arrivai à minuit, par la faveur de la suprême miséricorde, aux premières maisons de la sainte ville de la Mecke, quinze mois après ma sortie du Maroc. » Op. cit. II page 301.

(2) « La suite qui m'entouroit ; ce portique de colonnes à perte de vue ; l'immense cour du temple ; la maison de Dieu couverte de sa toile noire depuis le haut jusqu'en bas, et entourée d'un cercle de lampes ; l'heure indue et le silence de la nuit, et notre guide qui parloit devant nous comme un inspiré ; tout cela formoit un tableau imposant qui jamais ne s'effacera de ma mémoire. » Op. cit. II page 303.

(3) Le Sultan Chérif, qui était alors le Chérif Ghaleb, après l'avoir interrogé sur son origine et ses études, et constaté qu'il parlait très bien l'arabe et que son accent était véritablement arabe, le fit asseoir à son côté, lui demanda, pendant plus d'une heure, des nouvelles de l'Europe, et le traita ensuite avec beaucoup de distinction.

(4) Cette eau était offerte par un fonctionnaire, qui était devenu l'ami d'Ali Bey, et dont nous voulons transcrire le portrait qu'il en fait : « C'étoit un jeune homme de vingt-deux à vingt-quatre ans, d'une très belle figure, avec de beaux yeux, bien habillé, extrêmement joli, d'un air doux et séduisant, et doué de toutes les qualités

Invité par le Sultan Chérif, Ali Bey prit part à la cérémonie qu'on nomme *Yaharmo-el-Beit-Allah*,

La Kaaba

extérieures qui rendent une personne aimable. Dépositaire de toute la confiance du Chérif, il remplit la place la plus importante..... c'est l'empoisonneur en titre..... Rassurez-vous, lecteur ; que ce nom ne vous fasse pas trembler pour moi. Cet homme dangereux m'étoit déjà connu. Depuis la première fois que j'étois allé à Zemzem, il me faisoit assidument la cour ; j'avois déjà reçu de lui un magnifique dîner ; tous les jours il m'envoyoit deux petites cruches de l'eau du puits miraculeux ; il épioit les moments où je me rendois au temple, et accouroit, avec la douceur et la grâce la plus délicate, pour me présenter une tasse remplie d'eau miraculeuse, que je buvois sans crainte jusqu'à la dernière goutte. — Ce scélérat observe la même conduite envers tous les pachas et les personnages importants qui se rendent à la Mecque. Sur le plus léger soupçon et au moindre caprice, le Chérif ordonne, et le malheureux étranger a bientôt cessé d'exister. Comme ce seroit une impiété de ne pas accepter l'eau sacrée présentée par le chef du puits, cet homme, par ce moyen, est le maître de la vie de tous ces pèlerins ; il a sacrifié déjà plusieurs victimes. — Depuis un temps immémorial, les sultans chérifs de la Mecque ont un empoisonneur à leur cour ; et il est remarquable qu'ils ne s'en cachent point, puisque la chose est connue en Egypte et à Constantinople, au point que le diouan a plusieurs fois envoyé à la Mecque, les pachas et autres personnes pour s'en débarrasser de cette manière. Voilà la raison pour laquelle les Mogrebins ou Arabes d'Occident, qui me sont entièrement dévoués, s'empresèrent de me prévenir d'être sur mes gardes, lors de mon arrivée en cette ville. Mes domestiques donnoient le traître au diable ; pour moi je le traitois avec les plus grandes marques de confiance ; j'affrontois son eau et ses repas avec une sérénité et un sang-froid imperturbables ; j'avois seulement la précaution de porter toujours dans ma poche *trois prises de zinc vitriolé*, vomitif beaucoup plus actif que le tartre émétique, et qui agit instantanément, afin d'en faire usage dès l'instant où je ressentirois le plus léger indice de trahison. »
Op. cit. II pages 312 à 314.

ou purification de la Maison de Dieu; il but autant qu'il put l'eau qui coulait après le premier nettoyage de la *Kaaba*, « . . . car cette eau, quoique très sale, porte avec elle la bénédiction de Dieu, et d'ailleurs elle est bien aromatisée par l'eau de rose (1) »; le Sultan Chérif balayait lui-même la salle et aussitôt qu'Ali Bey monta à la *Kaaba*, on lui présenta un faisceau de petits balais; il en prit quelques-uns et se mit à balayer des deux mains « avec une foi ardente — ajoute-t-il — quoique le sol fût déjà propre et poli comme une glace (2). » C'est à la suite de ces cérémonies que le Sultan Chérif le proclama *Haddem-Beit-Alla-el-Haram*, c'est-à-dire, serviteur de la maison de Dieu la sainte.

Les Wehabis

Ali Bey fut témoin de l'arrivée des Wehabis à la Mecque, lorsqu'ils prirent possession de la ville sainte, et il nous a laissé une description vivante de ces guerriers fanatiques, de cette foule d'individus (cinq à six mille) (3) étroitement serrés les uns contre les autres, presque entièrement nus, armés de fusils à mèche et d'un grand couteau recourbé à la ceinture, à la vue desquels tout le monde s'enfuyait pour laisser libre la rue, qu'ils remplissaient

(1) Op. cit. II page 317.

(2) Op. cit. II page 318.

(3) Après, il arrive à voir défiler une armée de quarante-cinq mille Wehabis. Op. cit II page 334.

entièrement. Tout le monde s'enfuyait, sauf notre voyageur espagnol, qui, tout tranquillement, monta sur un monceau de décombres pour mieux les observer (1).

Il faut croire que le courage, presque téméraire d'Ali Bey, lui porta bonheur, parce qu'il put continuer son pèlerinage, sauf à Médina dont la visite était prohibée comme superstitieuse par les Wehhabis (2), au milieu de ces hordes à demi sauvages, et se tirer d'affaire sans autres contrariétés sérieuses que la perte de son chronomètre et de ses tables de logarithmes, qu'on lui vola, en les prenant, dans l'obscurité, à cause de leur reliure, pour un exemplaire du Coran (3).

Il fut vraiment touché par le spectacle imposant que présentaient les pèlerins devant le mont Aarafat ; « une foule innombrable d'hommes de toutes les nations, de toutes les couleurs, venus des extrémités de la terre à travers mille dangers et des fatigues sans nombre, pour adorer ensemble le même Dieu, le Djeu de la nature ; l'habitant du Caucase présentant une main amicale à l'Ethiopien ou au nègre de Guinée ; l'Indien et le Persan fraternisant avec le Barbaresque et le Marocain : tous se

Le Mont Aarafat

(1) Op. cit. II pages 320 et 321.

(2) Op. cit. II pages 444 et 445.

(3) Op. cit. II pages 340 et 341.

regardant comme des frères ou comme individus d'une même famille, unis par les liens de la religion, et parlant la plupart ou du moins comprenant plus ou moins la même langue, la langue sacrée de l'Arabie : non, aucun culte ne présente aux sens un spectacle plus touchant et plus majestueux ! . . . Philosophes de la terre, permettez à Ali Bey de défendre sa religion . . . (1) ».

*
* *

Cartes et vues de la
Mecque

Ali Bey est le premier qui ait fait une description scientifique de la Mecque et des monuments, en

(1) Op. cit. page 331. Ici Ali Bey, au milieu de cette chaleureuse défense de sa religion d'emprunt, laisse percer son scepticisme d'encyclopédiste. Il loue cette religion dans laquelle il n'y a pas de prêtres « point d'intermédiaire entre l'homme et la divinité : tous les individus sont égaux devant le Créateur, tous sont intimement persuadés que leurs œuvres seules les rapprocheront ou les écarteront de l'Être suprême, sans qu'aucune main étrangère puisse faire changer l'ordre de cette justice immuable. Quel frein pour empêcher le crime ! quel encouragement pour la vertu . . . mais quel malheur, avec tant d'avantages, que nous ne soyons pas pour cela meilleurs que les autres religionnaires ! . . . » Il est vrai qu'Ali Bey nous a prévenus dans l'*Avis de l'Éditeur*, de l'édition française, de ses véritables sentiments, en disant : « Écrivant dans des contrées où cette religion — l'Islamisme — est suivie, Ali Bey s'est vu forcé de se laisser quelques fois entraîner par le torrent des préjugés : un musulman doit toujours écrire comme un musulman. Mais, malgré ce léger désavantage, l'on aperçoit souvent, au milieu des circonstances les plus délicates, des traits et des coups de pinceau qui laissent entrevoir la véritable physionomie du musulman philosophe. » Op. cit. page IX.

fixant sa position géographique, en mesurant *El Haram*, la *Kaaba* et ses autres monuments, en dressant des plans et en désignant, jusqu'aux moindres détails, tout ce qui était digne d'être connu (1); et il faut convenir, avec l'avis de l'éditeur de l'édition française, que « ces cartes sont des monuments si précieux pour la géographie que, si Ali Bey ne nous eût offert aucun autre produit des ses travaux, il eût fait assez pour mériter l'estime et la reconnaissance des savants de l'Europe (2). »

*
* *

Son pèlerinage terminé, Ali Bey rentra au Caire, après avoir surmonté difficultés et dangers divers, y compris un naufrage (3), et fait une grande partie de son voyage par terre.

Rentrée triomphale
au Caire

Le 14 Juin 1807, depuis le lever du soleil, Ali Bey commença à trouver des amis qui étaient sortis du Caire pour venir à sa rencontre, et un peu après arriva Saïd Omar, le chef des chérifs, et Muley

(1) L'édition anglaise contient quatre-vingt-trois planches hors texte gravées par ADAM, et dessinées par ALI BEY, dont une vingtaine se réfèrent aux lieux saints de l'Islam, jusqu'alors inconnus en Europe.

(2) Op. cit. I page XII.

(3) « Il semble — dit Ali Bey — que le destin n'ait pas voulu que je fisse aucun voyage maritime sans accident. » Op. cit. III page 45.

Selema, le frère de l'empereur du Maroc, accompagné de plusieurs grands et docteurs du Caire, avec une suite de vingt Mamelouks à cheval, d'autant de soldats arnautes à pied, de domestiques et d'Arabes armés.

Seid Omar et Ali Bey s'embrassèrent avec l'affection la plus tendre, et le premier lui présenta un superbe cheval harnaché, ... mais nous laissons la parole à Ali Bey pour nous décrire son entrée triomphale au Caire, dont il nous a laissé en outre un dessin (1) :

« Pendant la route, les Mamelouks et les Arabes à cheval firent des courses, des escarmouches, et brûlèrent beaucoup de poudre en signe de réjouissance ; Seid Omar lui-même, ce respectable vieillard, eut la bonté de courir un *Djerid*, en poussant des cris de joie, pour célébrer l'*heureux retour* de SEÏD ALI BEY. — Nous entrâmes dans la ville par la porte *Bab el Fatah* ; ce qui est d'un heureux auspice lorsqu'on revient de la Mecque. Sied Omar me promena par les places et par les rues principales comme en triomphe au milieu de la foule qui augmentoit à chaque pas. — Enfin nous arrivâmes chez lui, où nous attendoit un magnifique dîner, après lequel tous les grands me conduisirent dans mon logement. Seid Omar m'envoya un superbe

(1) Planche n° LXIX.

cheval encore plus beau que celui qu'il m'avoit présenté à mon arrivée. C'est ainsi que se termina cette fête et mon voyage à la Mecque : à Dieu soit la louange et la gloire ! (1).

*
* *

El Hadj Ali Bey se reposa pendant dix-neuf jours au Caire, où il reçut tous les témoignages possibles de l'affection de ses amis, et il note qu'« on étoit alors un peu alarmé au Caire à cause du débarquement que les Anglois venaient de faire à Alexandrie, et de deux attaques sur Rosette; mais ces attaques furent malheureuses, et la citadelle du Caire étoit pleine de prisonniers anglois (2). » *Quantum mutatus ab illo!*

Prisonnier anglais
au Caire

Mais Ali Bey, qui ne semblait pas être très pressé de rentrer en Espagne, entreprit son pèlerinage à Jérusalem, et quitta le Caire, un vendredi matin, le 3 juillet 1807, accompagné jusqu'à une grande distance, comme à son arrivée, par Saïd Omar, le Prince Muley Selema, les grands et les Scheiks de la ville.

En rentrant par Gaza, dans les terrains cultivés de la Palestine, qui lui rappellent l'Europe, Ali Bey, s'est si bien assimilé son rôle, qu'il souffre de la

Palestine

(1) Op. cit. III pages 102 et 103.

(2) Op. cit. III, page 104.

nostalgie du désert et se plaint, avec amertume, « que tout ce que l'on gagne en sûreté ou en tranquillité, on le perd en énergie ⁽¹⁾. »

Le voyage d'Ali Bey dans ces contrées, jusqu'à Constantinople, en fréquent contact avec les chré-

(1) Combien cette manière de voyager — dit Ali Bey — me paraissoit étrange ! Accoutumé depuis si longtemps à parcourir des déserts avec de grandes caravanes, la sensation que j'éprouvai ce jour-là est inexprimable ; n'ayant avec moi que trois domestiques, un esclave, trois chameaux, deux mules, mon cheval et un seul soldat turc d'escorte, je rencontrais de distance en distance des villages, de hameaux habités ; mes yeux, à chaque instant, pouvoient se reposer avec délices sur des plantations variées, et je rencontrais à tous pas sur ma route des êtres à figure humaine, voyageant à pied ou à cheval, et presque tous bien vêtus ; il me sembloit être en Europe ; mais, grand Dieu ! quelle pensée venoit mêler un peu d'amertume à ces douces sensations ! Je l'avouerai, puisque je l'ai éprouvé : en entrant dans ces pays circonscrits par la propriété individuelle, *le cœur de l'homme se rapetisse et se comprime*. Je ne puis tourner les yeux, je ne puis faire un pas sans être arrêté sur-le-champ par une haie qui semble me dire : *Halte-là, ne passe pas cette borne* ; mon âme est affaissée, mes fibres se relâchant, je m'abandonne mollement au mouvement de mon cheval, et il me semble que je ne suis plus ce même Ali bey, cet Arabe qui, plein d'énergie et de feu s'élançoit au milieu des déserts de l'Afrique et de l'Arabie comme le navigateur hardi qui s'abandonne aux vagues d'une mer orageuse, avec la fibre toujours tendue, et l'esprit préparé à tout événement. Sans doute c'est un grand bien que la société ; sans doute, le plus grand bonheur de l'homme est de vivre sous un gouvernement bien organisé, qui, par le sage emploi de la force publique, assure à chaque individu la paisible jouissance de sa propriété ; mais il me semble que *tout ce que l'on gagne en sûreté ou en tranquillité, on le perd en énergie...* » Op. cit. III, pages 120 et 121.

tiens, est plein d'incidents, tantôt dangereux tantôt, comiques. En route pour Jérusalem, et dans un défilé près de la ville sainte, il est brusquement arrêté par deux vieillards, dont l'un prenant la bride de son cheval lui dit à brûle-pourpoint: «Tu es un chrétien!» Ali Bey, ne perdit pas son sang-froid, bien qu'il avouât qu'il ne savait que faire, parce qu'il ignorait leur intention et que d'ailleurs leur démarche lui paraissait extravagante. Il insista quand même (1) et on s'expliqua après: il ne s'agissait que de la perception d'un tribut que tout chrétien ou juif, se rendant à Jérusalem, doit payer au profit du Sultan de Constantinople.

Une autre fois c'est un moine grec, qui, « rempli d'une sainte fureur », répond à une question d'Ali Bey en lui disant que « les Européens ne sont pas bons » (2).

(1) Ali Bey dit textuellement: « Le premier vieillard recommence et me dit: « Par Dieu, tu es un chrétien! je lui réponds: Homme, je suis un musulman, nommé Schérif Abbassi; je viens de faire mon pèlerinage de la Mecque. Alors le vieillard me demanda ma profession de foi; je la fis pour lui complaire; après quoi il nous laissa continuer notre route... » Op. cit. III, page 127. A son retour, les vieillards ayant appris qu'Ali Bey était fils de l'Empereur de Maroc (sa renommée grandissait chaque jour!) lui présentent de très humbles excuses, en venant au-devant de lui pour lui embrasser les mains, les pieds et la tête, lui demander mille fois pardon et l'inviter à un magnifique repas, qu'ils avaient préparé à son intention. Op. cit. III, page 186.

(2) « Lorsque je fus sorti de ce temple (— dit Ali Bey, en parlant du sépulcre de la Vierge Marie —), je demandai au moine

L'Espagne et la custodie de terre sainte

Aly Bey cherchait la compagnie de moines espagnols, mais sans se faire reconnaître, parce que la moindre indiscretion aurait pu lui être funeste. Il nous a parlé d'un moine espagnol, natif d'Ocana, nommé Ramirez de Arellano, « homme d'une humeur enjouée » qui, après quelques plaisanteries, l'adressa au procureur général, qui était aussi espagnol (1), et il constata avec fierté que deux tiers des moines de la terre sainte étaient natifs d'Espagne (2); que d'après la constitution de la custodie de la terre sainte, la moitié des dépenses était payée par les

grec qui m'accompagnait, s'il y avait parmi ces religieux des moines latins ou européens. Le Grec, rempli d'une sainte fureur, me répondit : *Il y en avait anciennement, mais on les a chassés ; les Européens ne sont pas bons.* Edifié de la réponse charitable du saint personnage, je me retirai pour aller visiter les tombeaux d'un nombre considérable de saints qui sont en plus ou moins grande vénération. » Op. cit. III page 167.

(1) Op. cit. III, page 167.

(2) Ali Bey nous a laissé le tableau suivant de la composition des couvents des moines catholiques romains de la terre sainte au commencement du XIX^{me} siècle, « d'après des renseignements de la plus grande exactitude » : A Jérusalem : 40 à Saint-Sauveur, dont 25 Espagnols ; 11 au Saint Sépulcre, dont 8 Espagnols ; 10 à Saint-Jean, tous Espagnols. A Ramleh ou Rama, 3, tous Espagnols. A Bethléem, 10, dont 7 Espagnols. A Jaffa, 4, tous Espagnols. A Acre, 4, dont 1 Espagnol. A Nazareth, 13, dont 9 Espagnols. A Damas, 9 tous Espagnols. A Alep, 9, tous Italiens. A Tripoli, Ariza et Latakia, 3 Italiens. A Larnaca, en Chypre, 5 Italiens. A Nicosia, id., 3 Espagnols. Total 124 moines, dont 79 Espagnols. Op. cit. III, page 201.

fonds d'Espagne et l'autre moitié par les fonds de toutes les autres nations, et qu'à cette époque, comme les autres peuples de l'Europe ne fournissaient plus rien, les fonds de l'Espagne faisaient face à tout et ils avaient déjà avancé aux autres caisses plus d'un million de piastres (1).

*
* *

Ali Bey visita Damas, parcourut l'Asie Mineure, fit quelques rencontres nocturnes avec des bédouins armés qu'il fallait chasser sabre en main (2) et séjourna pendant quelques jours, malade, à Alep, sa prétendue ville natale (3), de laquelle il ne nous parle

Asie Mineure

(1) Op. cit. III, page 203. — Ali Bey constate aussi que « le drap dont s'habillent les moines vient en grande partie de l'Espagne et de l'Italie. Leurs sandales sont faites dans le pays avec des cuirs qu'on y apporte également de l'Espagne. Enfin, on peut dire en général — écrit Ali Bey — que les chrétiens latins qui, dans d'autres temps bouleversèrent le monde pour s'emparer des lieux saints, les ont tellement abandonnés aujourd'hui, que, sans l'Espagne, il n'existerait aucun établissement de leur rite dans toute la terre sainte. La France coopère aussi à leur entretien par la protection de son ambassadeur à Constantinople; mais cela n'empêche pas que les gouverneurs turcs tiennent presque toujours l'épée sur la gorge des moines de Jérusalem, pour leur arracher de l'argent, de manière que leur vie se passe dans un état de torture continuelle, et qu'ils sont de véritables martyrs de leur zèle. » Op. cit. III, page 206.

(2). Op. cit. III, page 273.

(3) Voir pages

presque pas, parce que fréquentée par une foule d'étrangers, elle était — ajoute-t-il — aussi connue qu'une ville d'Europe (1).

Il rencontra à Antioche un officier français, habillé en Tartare, venant de Constantinople pour se rendre en Perse, qui, le prenant pour le gouverneur, lui porta plainte parce qu'on ne lui fournissait pas assez vite les chevaux pour continuer sa route. Ali Bey, après avoir tranquilisé l'officier, et lui avoir indiqué le gouverneur, arrangea lui-même la chose et obligea le dit officier qui, suivant une note de l'éditeur (c'est-à-dire de Badia lui-même), était M. Truilhier, qui fut après commandant d'artillerie à l'armée du Midi de l'Espagne (2).

Ali Bey continua sa route vers Constantinople, se faisant prêter des chevaux à la poste, tantôt sur la déclaration des tartares de son escorte qu'il s'agissait d'« un envoyé du Sultan chérif de la Mecque près du Sultan de Constantinople (3) », tantôt en menaçant son propre conducteur tartare « de lui faire sauter la tête avec son sabre (4) » s'il ne se conduisait pas convenablement.

Le 19 Octobre 1807, Ali Bey se trouvait à Lefkie, lorsque « un peu après le coucher du soleil,

Les Anglais se
retirent d'Egypte

(1) Op. cit. III, pages 274 et 275.

(2) Op. cit. III, pages 285 et 286.

(3) Op. cit. III, page 309.

(4) Op. cit. III, page 311.

arriva un officier de Mehemed Ali, pacha d'Egypte, qui apportait au gouvernement la nouvelle de la retraite des Anglais ⁽¹⁾ ».

*
**

Arrivé à Scutari, Ali Bey fit prévenir l'ambassadeur du roi d'Espagne à Constantinople, le marquis d'Almenara, qui était naturellement au courant de la véritable personnalité d'Ali Bey. L'ambassadeur envoya immédiatement son drogman, des domestiques et des bateaux pour traverser le Bosphore ; « il porta sa délicatesse — dit textuellement Ali Bey — jusqu'à me donner chez lui un appartement qu'il avait fait préparer à la turque, afin de ne pas contrarier mes habitudes. ⁽²⁾ »

Constantinople

Ali Bey qui voulait connaître les mosquées et d'autres endroits de Constantinople fermés encore aux Européens, quitta, après quelques jours, son appartement chez l'ambassadeur dans le quartier européen de Péra, pour loger à Constantinople, dans un très beau khan, construit en pierre de taille, sans

(1) Op. cit. III, page 317. Je me garderai bien de faire aucune réflexion, pas même en latin, sur cette vieille nouvelle, me bornant à rappeler au lecteur, pour éviter tout malentendu, que cette retraite eut lieu l'année 1807.

(2) Op. cit. III, page 321.

Mosquées et reliques

autre compagnie que son drogman turc, son esclave et un janissaire (1).

Il assista à la prière publique du Sultan Moustapha un vendredi, à la mosquée Sultan Djeami, ou mosquée du sultan, située vis-à-vis d'une des portes du sérail, et le même jour à la grande mosquée Aya Sophia. Ali Bey fut reconnu par un officier, chef de table du Capitan-Pacha, qui l'avait connu à Alexandrie et qui lui donna « mille preuves d'attachement en lui baisant les mains et les pieds (2) ». Ali Bey visita plusieurs autres mosquées célèbres par leurs noms, ainsi que quelques maisons dans lesquelles on vénérât pendant le mois de Ramadan, des reliques du Prophète. Mais nous laissons sur ce point, et pour une fois encore, la parole à Ali Bey, en personne, ce musulman philosophe, comme il se qualifie lui-même. (3) « Je voulus visiter aussi la maison.... d'une famille qui possède quelques poils de la barbe du Prophète, trésor bien plus précieux que toutes les richesses de l'Inde. Cette relique est exposée à la vénération dans une chapelle....

.... A mon entrée, un ministre me présenta une assiette avec un coussinet recouvert de différents morceaux de taffetas qui répandaient une odeur

(1) Op. cit. page 330.

(2) Op. cit. III, page 336.

(3) Voir page

délicieuse ; après m'avoir fait adorer l'assiette, il me toucha, à différentes reprises, les yeux, le front, le nez, la bouche, avec un cheveu préparé sur un morceau de cire noire, en récitant différentes prières à chaque attouchement, pendant que je me tenois dans le plus grand recueillement ; je fis ensuite mon oraison, et je déposai mon offrande, qui parut assez considérable au ministre pour qu'il daignât m'offrir de répéter la cérémonie de l'assiette et du cheveu, ce que j'acceptai avec ravissement, comme une faveur distinguée. Il me donna en outre une petite bouteille d'une eau dans laquelle ou avait trempé les cheveux sacrés ; et je partis tout rayonnant de joie. Accoutumé à réfléchir sur tout ce qui se passoit autour de moi, je ne pus m'empêcher d'admirer, à cette occasion, le miracle de la divine Providence qui a bien voulu rendre un famille entière riche et opulente du seul produit d'une petite touffe de cheveux. (1) »

(1) Op. cit. III, page 342 et 343. Le lendemain Ali Bey visita aussi une maison où l'on révérait un morceau de l'habit du Prophète. Les cérémonies furent analogues et Aly Bey remarqua que la relique « n'était pas placée au milieu de l'assiette, mais de côté sur la droite, afin, je présume — dit-il — de la garantir des innombrables baisers que lui adressent les dévots visiteurs. Ceux-ci, pénétrés d'une sainte crainte et d'un respect particulier, baisent sans réflexion le milieu du pagnon où la relique n'est pas, et, par cette innocente ruse, elle se trouve garantie d'une infinité d'attouchements qui à la longue ne manqueraient pas de l'endommager et de la

La batterie
des Espagnols à
Constantinople

En décrivant les divers monuments de Constantinople, Ali Bey nous parle d'une colonne ancienne et magnifique, placée, dans le sérail, à un endroit tellement défendu aux regards des profanes qu'elle n'avait pu être décrite antérieurement par aucun voyageur. « C'est seulement lors de la dernière attaque des Anglais — ajoute-t-il — que les Européens ayant pénétré dans l'intérieur pour l'établissement et le service de la batterie espagnole, on leva un dessin de ce monument... (1) »

Cette batterie espagnole faisait partie d'une ligne de batteries de campagne construites à la même époque sous la direction des ambassadeurs d'Espagne et de France, le marquis d'Almenara et le général Sébastiani, pour la défense du sérail du côté de la mer. « Je n'ai aperçu sur les murs du sérail — écrit Ali Bey — qu'une seule batterie, nommée *batterie des Espagnols* ; elle fut servie par les individus de cette nation, en dedans du sérail même ; ce qui est une marque inouïe de la confiance du Grand-Sultan (2) ».

salir. Un peu plus réfléchi, quoique non moins dévot que les autres, je baisai la relique elle-même, en y appliquant successivement les lèvres les yeux, le front et les joues ; mais j'eus soin en même temps de laisser une forte aumône pour l'indemniser de ce service extraordinaire : que Dieu soit loué ! » Op. cit. III page 345.

(1) Op. cit. III pages 359 et 360. Le dessin, communiqué à Ali Bey par le marquis d'Almenara, fut reproduit par lui à la planche n° LXXXIII de son ouvrage.

(2) Op. cit. III, pages 360 et 361.

Ali Bey, en bon Arabe, n'aime pas les Turcs, conquérants de l'empire des Abbassides, ses ancêtres! les Turcs « ces Tatars — dit-il — qui trouvèrent avec la religion les éléments de la civilisation, dont ils prirent d'abord une teinte légère ; — mais.... la mollesse qu'ils adoptèrent aussitôt qu'ils furent en possession de capitaux suffisants pour satisfaire leur sensualité, enfin un manque d'éducation de leurs princes, qui passent toujours de la solitude d'un *harem* au trône ottoman, ont paralysé leurs progrès vers la civilisation. — Aussi, quoique musulman — ajoute-t-il —, je dois avouer que les Turcs sont encore barbares ; j'en demande pardon à ceux qui pensent autrement ; mais quand je vois une nation qui n'a pas la moindre idée du droit public et des droits de l'homme ; une nation qui compte à peine un individu sur mille qui sache lire ou écrire ; une nation chez qui la propriété individuelle est sans garantie, et le sang de l'homme exposé sans cesse à être versé pour la moindre cause et sous le plus léger prétexte, sans aucune forme judiciaire.... sera toujours pour moi — ajoute Ali Bey — une nation de barbares..... Une cause contribue encore à entretenir les Turcs dans cet état de barbarie. Les Arabes dominoient presque sur la moitié du monde, lorsqu'ils furent subjugués par les Turcs ; ceux-ci, par conséquent, devenus maîtres de l'étendard du Prophète, durent se croire invincibles ; leurs victoires en Europe les confirmèrent dans cette idée, qui

s'est perpétuée de génération en génération, malgré les défaites qu'ils ont éprouvées dans les derniers temps. Cette supériorité qu'ils s'attribuent sur les autres nations leur fait regarder avec le plus grand mépris tout homme qui n'est pas Turc. Que les ambassadeurs étrangers ne se fassent pas illusion sur les marques extérieures de déférence qu'ils peuvent recevoir dans la Turquie..... (1) ».

On pourra ne pas partager ces opinions d'Ali Bey, et même croire que les circonstances sont changées depuis lors, mais là où il semble que presque rien n'a varié, c'est dans les appréciations qu'il fait sur le pouvoir du Sultan de Turquie, si méconnu en Europe, alors comme à présent.

Le Grand Seigneur

« Quand on entend, dans les pays étrangers — dit Ali Bey — le nom du Grand Seigneur, on se représente ordinairement, un despote, dont la parole est une loi, et qui ne prend conseil que de ses caprices. Qu'on se détrompe ; il n'y a pas dans le monde un esclave plus esclave que le Grand Seigneur ; ses pas, ses mouvements, ses paroles, pour tout le cours de l'année, pour tous les événements de la

(1) Op. cit. pages 380 à 383. Ali Bey, dit encore à propos du Turc : « Cet orgueil lui fait préférer le métier de soldat à tout autre ; il est soldat par religion, parce que tout musulman doit l'être ; mais il l'est aussi par prédilection, parce que c'est pour lui le métier le plus utile, et celui qui ouvre la porte à l'indépendance et au despotisme. »

vie, sont mesurées et déterminées par le code de la Cour ; il ne peut faire ni plus ni moins que ce qui est établi ; réduit au rôle d'un véritable automate, ses actions sont réglées, comme des résultats, par le code, le divan, l'ouléma et les janissaires. Il sera couvert de diamants, enivré d'encens, entouré d'adorateurs, comme le *Grand Lama* ou comme une divinité vivante ; mais son existence ne différera point de celle d'une machine ; et comme tel, il sera toujours regardé avec la plus grande indifférence par les peuples, qui n'ont ni bien ni mal à espérer de lui, puisque le pouvoir est entre des mains subalternes, comme je l'ai fait observer à l'occasion de la chute de Sélim et de l'installation de Moustapha, événement qui ne causa pas la moindre sensation dans les provinces turques que je parcourois alors ⁽¹⁾. »

Plus ça change, plus c'est la même chose !

*
* *

Ali Bey ne voulut pas, pendant son bref séjour à Constantinople, déployer l'appareil de magnificence et de grandeur qu'il avoit déployé ailleurs parce que — dit-il — « j'aurois sacrifié la douce indépendance dont je commençois à jouir dans l'espèce d'obscurité que j'avois choisie, et de laquelle je ne désirois pas

Incognito

(1) Op. cit. III, pages 394 et 395.

sortir. C'est pour cette raison que je me suis tenu loin de la cour ⁽¹⁾ et que j'ai évité de me présenter à Moussa Pacha, mon ami d'Alexandrie, qui était alors *kaimakam* du grand-vizir, c'est-à-dire le premier fonctionnaire de l'empire de Constantinople quand le grand-vizir est à l'armée, comme il se trouvoit alors à celle d'Andrinopolis. ⁽²⁾ »

Pourtant il le rencontra un jour à la suite du Sultan dans une cérémonie officielle ⁽³⁾ « au milieu de quatre ou cinq cents officiers, employés et soldats, tous à pied, qui le portoient presque en l'air. M'ayant reconnu, — écrit Ali Bey — il me fit un salut gracieux, que je lui rendis aussitôt, et continua à marcher en détournant la tête pour me regarder; au sortir de la porte, il me fit un autre petit signe de salutation, avec un léger sourire affectueux; cela fit une telle sensation, que plusieurs officiers de janissaires vinrent demander à mes gens qui j'étois, disant qu'on n'avoit jamais vu un souris sur les lèvres de ce Caton musulman. Je fus sincèrement

(1) Il est possible aussi que l'ambassadeur d'Espagne lui ait imposé cette réserve parce que la découverte de la véritable personnalité d'Ali Bey aurait pu compromettre l'ambassadeur lui-même et son Gouvernement.

(2) Op. cit. III, page 347.

(3) Le premier jour du Beïram ou pâque musulmane, après le Ramadan, à l'occasion de la visite du Sultan à sa mosquée, pour la prière publique.

affligé de ce que les circonstances n'avoient empêché d'aller serrer dans mes bras cet excellent ami, je me sentis assez fort pour résister aux affections de mon cœur... Non: pardon, cher ami; je sais qu'en cet instant vous attendez ma visite; mais je vous fuis: demain je quitterai Constantinople. (1)»

En effet le second jour du beïram, Ali Bey passa au faubourg de Péra, d'où il partit pour Bucarest cinq jours après, accompagné d'un Tartare. Il passa par Andrinople sans s'y arrêter et, après avoir souffert d'une affreuse bourrasque de neige, qui l'arrêta deux jours au pied des Balkans, il traversa le Danube et arriva à Giurgevo, le poste le plus avancé des Turcs. Il présenta ses passeports, et le hasard voulut que l'employé chargé de les vérifier, se fût trouvé à Alexandrie avec le Capitain-Pacha, ami d'Ali Bey, et du moment qu'il aperçut son nom dans le firman, il s'écria: « *Il n'y a rien de plus à voir; je connais Ali Bey*»; et sur-le-champ il se mit à faire l'apologie du voyageur, lui envoya un grand souper et donna l'ordre de préparer des chevaux. C'est de cette manière qu'Ali Bey sortit de l'empire Ottoman, le samedi 19 Décembre 1807, au lever du soleil. (2)

Aly Bey quitte
l'Empire Ottoman

(1) Op. cit. pages 367 à 369.

(2) Op. cit. III, pages 403 et 404.

*
**

Sa rentrée en Espagne
en 1808

Le livre d'Ali Bey se termine par son entrée à Bucarest, mais comme je suppose que ce personnage vous a intéressé, je ne veux pas finir ma conférence, sans parler de sa fin mystérieuse qui clôt si bien le roman de sa vie.

Nous connaissons certains détails de son arrivée en Espagne, grâce à une requête qu'il adressa en 1814, à Ferdinand VII, qui venait de monter sur le trône de ses ancêtres, requête dans laquelle il demandait à être admis à prêter le serment de fidélité (1).

Convalescent d'une grave maladie à Munich, Aly Bey arriva à Bayonne, encore couché sur un lit dans sa voiture, le 9 Mai 1808, au soir. Toutes les révolutions et tous les changements dont il avait été témoin en Orient, n'étaient rien au prix des bouleversements que l'épopée napoléonienne était en train d'opérer en Europe. Le Roi d'Espagne Charles IV avait été forcé d'abdiquer, et son fils Ferdinand VII à son tour avait dû renoncer à la couronne d'Espagne, qu'une Junte réunie à Bayonne par Napoléon pour les besoins de la cause, avait offerte à son frère Joseph, alors roi de Naples.

(1) Cette requête est signée à Paris, rue du Mail, Hôtel de Portugal, le 8 Avril 1814, et il semble qu'elle ne fut pas accueillie par le Roi. Elle a été intégralement insérée (appendice n° 2, pages XX et XXI) dans la traduction espagnole.

Dans ces circonstances, Ali Bey, redevenu Domingo Badia se présenta immédiatement à Charles IV, qui — dit-il — le reçut, en présence de la reine, et après avoir jeté un coup d'œil sur ses papiers, lui ordonna d'aller de sa part voir l'Empereur et de se mettre à sa disposition (1).

Badia présenté à Napoléon par son protecteur, le Prince de la Paix, eut avec lui deux entretiens dont il nous a laissé le récit (2). L'Empereur chargea son

All Bey et Napoléon

(1) Notre voyageur, dans la requête susdite, met dans la bouche de Charles IV les paroles suivantes : « Ya sabras que la Espana ha pasado al dominio de la Francia por un tratado que veras. Vé de nuestra parte al Emperador y dile que tu persona, tu expedicion y cuanto dice relacion a ella, queda a las ordenes exclusivas de S.M.I.y.R. y que desearemos produzcan algun bien al servicio del Estado ». Heureusement le peuple espagnol n'accepta jamais pareille cession !

(2) MARNIER, qui comptait parmi les intimes de Badia et qui avait reçu ses confidences à Paris, en 1815, nous a laissé, dans ses *Mémoires* (page 385), le récit suivant, qu'il déclare emprunté à Ali Bey lui-même :

« Présenté à l'Empereur par Son Excellence le Prince de la Paix, au château de Marrac, en présence de Sa Majesté l'Impératrice Joséphine, j'avoue, — dit Ali Bey, — que je restai presque paralysé à la vue du grand homme. D'après les quelques paroles du prince à mon sujet, l'Empereur voulut avoir avec moi un entretien sérieux, ce qui eut lieu le jour suivant. A la suite de cet entretien qui ne dura pas moins de trois heures, l'Empereur se rendit compte de la mission dont j'avais été chargé. Mais je m'aperçus bien que Sa Majesté ne partageait pas les vues du Prince de la Paix, relativement à l'envahissement de l'empire du Maroc. Toutefois les détails que je lui donnai sur le Gouvernement de ce

préfet du palais, M. de Beausset, de prendre connaissance de ses manuscrits, et en rédigea un rapport. M. de Beausset nous a laissé dans ses Mémoires (1) le portrait suivant de Badia-Ali-Bey à cette époque, que nous trouvons extrêmement intéressant. « Dans un salon que l'Empereur m'avait indiqué, — dit M. de Beausset — je vis un jeune homme d'une taille haute et élégante ; il portait un uniforme bleu de roi sans parements, sans revers ni épauettes ; un magnifique cimenterre, attaché à la manière des Orientaux, pendait à son côté, suspendu par un cordon de soie verte. Les traits de son visage étaient réguliers ; ses belles moustaches, ses grands yeux vifs et perçants donnaient à sa physionomie une expression particulière ; ses cheveux étaient noirs et épais. — Je m'approchai et lui dis que j'étais autorisé par l'Empereur à faire connaissance avec lui. Il me répondit obligeamment ; sa physionomie exprima une telle douceur et une telle vivacité que je me sentis tout à fait disposé à le prévenir dans tout ce qui dépendrait de moi (2) ».

pays firent une vive impression sur lui. L'Empereur manifesta le désir que je consignasse par écrit mes observations et les moyens que j'avais imaginés pour faire réussir les projets du Prince de la Paix. »

(1) Des extraits du Rapport à l'Empereur et de ses Mémoires sont insérés par MARNIER, dans ses *Souvenirs de Guerre* (page 386 à 388) dont nous nous servons pour ces notes.

(2) MARNIER loc. cit. page 386.

L'Empereur, après avoir pris connaissance du rapport de M. de Beausset, jugea utile la publication en français et en espagnol, de la relation des Voyages d'Ali Bey, et l'invita à se rendre à Paris, à ses frais, aussitôt que les affaires qui l'appelaient à Madrid seraient terminées (1). Mais attaché au Gouvernement du roi intrus Joseph, Badia, après avoir traversé une époque difficile à Madrid, sans emploi et sans ressources, fut nommé premièrement intendant à Ségovie et après préfet à Cordoue, et l'acceptation de ces emplois, qu'il remplit honnêtement, rendit difficile son séjour en Espagne, même avant que les Français évacuassent la péninsule ibérique.(2)

(1) Voici dans quels termes s'exprimait le comte de Champagne, Ministre de l'Intérieur, qui se trouvait alors à Bayonne, dans sa lettre adressée à Badia, le 3 Juillet 1808 : « Sa Majesté l'Empereur et Roi a lu avec satisfaction, Monsieur, les notices sur votre voyage qui lui ont été mises sous les yeux. Elle désire que la relation que vous venez d'esquisser soit publiée en français comme en espagnol, lorsque vous y aurez donné la dernière main. — Aussitôt que les affaires qui vous appellent à Madrid seront terminées, vous pourrez, Monsieur, vous rendre à Paris, il sera pourvu aux frais de votre route. Vous apporterez avec vous vos manuscrits, tous vos matériaux et vous dirigerez à votre gré la rédaction, la traduction et l'impression de votre ouvrage. »

(2) Sur ce point notre voyageur ne vit pas clair, croyant que la dynastie napoléonienne pourrait prendre racine en Espagne, et que ceux qui luttèrent pour leur indépendance n'étaient que quatre fanatiques !! « Hasta cuando Espanoles, prodigareis vuestras vidas en defensa de cuatro hombres fanaticos o perversos que sacrifican la Espana à sus pasiones. » disait Badia dans une proclamation, que, le 20 Novembre 1809, il faisait afficher sur les murs de Ségovie.

Les voyages
d'Ali Bey
et l'Institut de France

*
**

Après avoir servi le roi intrus durant deux ans en Espagne, Badia s'installa à Paris, fin 1811, (1) pour s'occuper de l'impression de ses ouvrages. Pendant ce temps, Badia fréquentait la société de savants et de membres de l'Institut, qu'il avait connus avant son départ pour l'Afrique, et le 15 Novembre 1813, nous voyons que Badia présente à la classe des sciences de l'Institut de France, une notice abrégée de ses voyages, qu'une commission fut chargée d'examiner. On trouve, en effet, dans les comptes rendus manuscrits des séances de l'Institut, à la date du 20 Novembre 1813, la mention suivante: « M. de Rossel, au nom d'une commission, fait un rapport sur le mémoire de M. Domingo Badia, dans lequel ce savant donnait l'extrait de son voyage en Afrique et en Asie. La conclusion est qu'il est à désirer que cette ouvrage paraisse bientôt; en effet on sait qu'il s'en occupe et qu'il doit former 8 volumes, avec atlas (2) » Quelques jours après, le 31 décembre 1813, le comte de Montalivet, ministre de l'Intérieur, lui annonça que son ministère souscrira à

(1) Il habitait alors, 25, quai des Grands-Augustins.

(2) Trois volumes seulement, contenant *la partie historique et descriptive* des voyages d'Ali Bey, ont été publiés. Les autres qui devaient contenir, au dire de l'auteur (op. cit. I, XVI) *la partie scientifique*, réservée aux savants, et qui devaient paraître « *le plus tôt possible* » n'ont jamais été publiés.

250 exemplaires de son ouvrage, qui seraient payés à soixante francs chacun, tout en lui rappelant son engagement de faire paraître l'ouvrage dans le courant de l'année 1814.

Mais l'impression de ce livre devait refléter la vie mouvementée de son auteur. Cet ouvrage qui relatait les voyages faits pour accomplir une mission confiée à l'auteur par le premier ministre de Charles IV, mission qui ne put être continuée à cause du détronement de ce monarque à la suite de l'invasion française en Espagne ; cet ouvrage, dont l'impression avait été décidée par Napoléon I^{er}, fut enfin publié, en Juillet 1814, grâce... à la munificence royale de Louis XVIII, auquel l'ouvrage est dédié (1).

Les voyages sont
publiés

(1) Voici la dédicace de l'auteur Badia, sous le pseudonyme de « L'Éditeur B. . . » à Louis XVIII. « *Au Roi — SIRE, L'Europe sembloit naguère marcher à grands pas vers la catastrophe qui menaçoit de la replonger dans la barbarie : les arts, les sciences et la civilisation qui en est le fruit, étaient peut-être sur le point de disparaître de nos contrées, lorsque la Providence, touchée enfin des maux de l'humanité, a ramené Votre Majesté au trône de St. Louis et de Henri IV, comme pour apprendre aux nations que le plus beau présent que le ciel puisse faire à la terre est celui d'un Roi éclairé et vertueux. Daignez, SIRE, me permettre de placer ce témoignage de mes sentiments et le tribut particulier de ma reconnaissance à la tête d'un ouvrage dont la publication est due à votre munificence et à votre amour pour les lettres. — Je suis, avec le plus profond respect et le plus inviolable dévouement — SIRE, — DE VOTRE MAJESTÉ Le très humble, très obéissant et très fidèle sujet, — L'ÉDITEUR B.* »

*
**

Où Badia devient
chevalier et même
général

Comme Badia, n'avait pas voulu dévoiler sa véritable personnalité, en vue des prochains voyages projetés, il joignit à son ouvrage un mémoire au Roi, intitulé « *Notes sur le chevalier Badia, sa famille et celle de Madame son épouse* (1) ». Nous voyons ici notre voyageur se donner du *chevalier*, de même que dans un autre mémoire, adressé le 23 Juillet 1808 au roi Joseph, il prétendait que le roi Charles IV l'avait élevé au grade de *brigadier*. Le brevet de cette nomination, gardé par le Prince de la Paix, aurait été égaré (2) et les documents justifiant sa noblesse, comme descendant de la famille française *Abadia* ou *Abbadie*, avaient été déposés autrefois dans une abbaye perdue au fond de l'Andalousie,

(1) Badia avait épousé, bien avant son premier voyage, Maria Lucia Burrueiro, native de Séville. De cette union étaient nés : Pierre, lieutenant d'artillerie, premièrement en Espagne, puis au service de la France ; une fille, qui à l'âge de 18 ans épousa, le 26 Novembre 1814, à Paris, l'académicien Claude Izouard, connu sous le nom de « De Lisle de Sales » veuf, âgé alors de soixantedouze ans et qui mourut deux ans après (exactement le 23 Septembre 1816) ; et finalement Joseph, né estropié, à Madrid, fin 1808 ou au commencement de 1809.

(2) Chose qu'il oublie après, lorsque dans un troisième mémoire, adressé cette fois à Ferdinand VII, le 8 Avril 1814, et dont nous avons déjà parlé (voir page 124), il nous dit « . . . presenté los documentos (al rei José) que me acreditaban mi grado de brigadier de los reales ejercitos, concedido por S. M. el Sr. rei Don Carlos IV en 16 de Agosto de 1804 . . . »

et la notice était rédigée de souvenir. On ne peut s'empêcher, dit à ce propos le comte de Castries (1) de rapprocher cette généalogie espagnole (pour mieux dire franco-espagnole) de la généalogie arabe si habilement improvisée pour le personnage Ali Bey el-Abbassi, et l'on conserve quelques doutes sur son authenticité, bien que l'auteur en « certifie et atteste la vérité sur son honneur ». Badia était inconsciemment victime d'une excessive activité d'imagination, et la longue habitude qu'il avait contractée du déguisement physique et moral le portait à habiller un peu la vérité.

*
* *

Les Cent-Jours, durent être autant de jours d'angoisse et de silence forcé pour Badia, qui venait de dédier son ouvrage au Roi légitime, dans des termes assez désobligeants pour le régime antérieur (2), mais le calme rétabli, après la seconde Restauration, il s'empressa d'adresser, le 25 Avril 1815, deux mémoires au duc de Richelieu, ministre des Affaires étrangères, dont l'un sur la *Colonisation de l'Afrique*.

La colonisation de
l'Afrique

(1) *La fin d'un roman d'Aventures. — Les dernières années d'Ali Bey El-Abbassi (1808-1818)*, par M. le comte Henry DE CASTRIES, dans la « *Revue des Deux Mondes* » LXXIX^e année, Tome 53^e, pages 160-181, 1^{er} Septembre 1909.

(2) Voir page 129.

Plus tard, en Avril 1816, Badia ayant appris la proposition faite à la Chambre des Pairs, par son *admirateur* ! d'Alexandrie, Chateaubriand, pour la destruction de la piraterie barbaresque, écrivit de nouveau au duc de Richelieu, en lui exposant ce qu'il y avait de chimérique dans ce projet, comme dans celui présenté au Congrès de Vienne, par l'amiral Sydney Smith, et en insistant sur son plan « qui donnerait à la France les riches colonies africaines des Grecs, des Romains et des Goths, sans qu'il coûtât une goutte de sang français ».

Quelque temps après, Badia, dont la situation financière devenait difficile, dénué de ressources et devant entretenir toute sa famille, puisque son vieux beau-fils venait de mourir, s'adressa par deux fois encore (la dernière en juillet 1817) au duc de Richelieu, s'étonnant toujours qu'on n'eût pas encore examiné son projet de colonisation africaine, et n'ayant pas même obtenu de réponse, s'adressa, cette fois avec succès, au ministre de la Marine et des Colonies, comte Molé, qui lui donna le moyen d'entreprendre un nouveau voyage, qui malheureusement devait être le dernier.

*
**

Ali Bey et Louis XVIII

Sur le but de ce dernier voyage et ses préparatifs, nous avons deux sources d'information : l'une consiste dans les extraits des mémoires inédits du

colonel Marnier et l'autre, dans les documents aussi inédits qui se conservent dans les archives des ministères des Affaires étrangères, des Colonies et de la Marine à Paris.

Malheureusement les récits, un peu fantaisistes du colonel Marnier, qui rapporte des confidences, quelques-unes peut-être imaginaires, de Badia, sont contredits par les pièces des archives susdites, et comme moi-même par un pli professionnel, une déformation si vous le voulez, je donne plus de valeur aux pièces officielles qu'aux bavardages et causeries confidentielles, je serais forcé de contredire quelquefois ces récits du colonel Marnier.

Suivant les dires de Marnier, Badia aurait obtenu une solennelle audience de Louis XVIII, qui lui aurait dit textuellement, après avoir eu connaissance de ses plans et mémoires : « Je sais, en outre, le cas que *Bonaparte* faisait de vous et quelles furent ses intentions à l'égard d'une grande mission dont vous deviez être chargé, celle de découvrir un passage par terre pour pénétrer dans l'Inde. — Les instructions de *Bonaparte* sont admirables, mais l'exécution n'est pas facile ; toutefois vos antécédents me prouvent que si quelqu'un peut les réaliser, c'est vous. En conséquence, Monsieur le général, je vous annonce que je ne change rien au projet *Bonaparte* que la signature. C'est donc au nom du roi de France que vous l'exécuterez. — Tenez-vous pour averti. Sous peu de jours, mon Ministre vous don-

Sa prétendue mission
politique

nera mes nouveaux ordres. Mais le silence le plus absolu. . . . vous en comprenez la nécessité. »

Cette conversation aurait été rapportée à Marnier par Badia, dans une réunion intime chez ce dernier, à laquelle étaient aussi présents de Lisle de Sales, le baron Spitz, premier secrétaire de l'ambassade de Russie et le colonel Amoros.

Marnier ajoute que le roi accorda à Badia tout ce que celui-ci lui avait demandé : argent, objets d'art et de luxe pour être offerts à tous les chefs des peuplades dont il aurait à traverser le territoire, et qu'il remplit plusieurs caisses de pendules, de montres, d'armes et d'un grand nombre d'autres objets dont les chefs de ces pays sont très avides ; la valeur de cette pacotille s'élèverait à plusieurs centaines de mille francs ! Nous verrons que ce récit est absolument inexact, n'étant qu'un *pastiche* fantaisiste de la première expédition, payée par les Bourbons d'Espagne, bien plus généreux que les Bourbons de France, de la Restauration.

Dans une autre réunion, — dit Marnier — Badia nous apprit que le roi avait complété ses instructions en ajoutant : « J'instruis confidentiellement mon ambassadeur à Constantinople, qui mettra à votre disposition tous les moyens nécessaires pour remplir votre mission. — Gardez-vous bien, à Constantinople, de laisser croire que vous êtes autre que prince marocain ; méfiez-vous de certains étrangers,

et surtout des Anglais vous comprenez bien, — ajouta le roi — des Anglais. »

Peu de jours avant de partir, Marnier nous dit que Badia-Ali-Bey, leur fit ses adieux, après avoir obtenu d'eux le serment du plus inviolable secret sur tout ce qu'il leur avait communiqué de sa mission (1).

*
* *

Maintenant nous allons voir la réalité. Dans une lettre adressée par Badia au comte Molé, ministre de la Marine et des Colonies, en date du 23 Novembre 1817, après avoir rappelé ses services antérieurs, il offre ses services pour un voyage de découverte au centre de l'Afrique, purement scientifique, renonçant expressément à ses projets politiques, dans ces mots suivants : « J'attendois encore que les gouvernements eussent profité *de mes vues et de mes travaux politiques en Afrique, mais détrompé de cette espérance* et désirant profiter du peu d'années de

Sa mission
scientifique officielle

(1) MARNIER, loc. cit. pages 389 à 391. Marnier fut tellement entraîné par les idées d'Ali Bey, et par ses entretiens avec sir Sidney Smith, qu'il demanda officiellement à Louis XVIII, au duc d'Angoulême et au Ministre de la Guerre, de prendre le commandement d'une légion formée par lui de 1.500 hommes seulement recrutée parmi les soldats condamnés pour fautes disciplinaires, afin de faire tout simplement, avec ce petit contingent, la conquête d'Alger (loc. cit. pages 395 à 399).

vigueur qui me restent pour rendre *au moins aux sciences* un des plus grands services qu'on puisse leur rendre en faisant un voyage de découvertes au centre de l'Afrique (1). »

La proposition de Badia consistait à traverser l'Afrique entière d'Orient en Occident, en entrant par l'Abyssinie, passant par le Darfour, remontant le Niger et sortant par le Sénégal. Ce projet fut immédiatement accepté, puisque un mois après, une Ordonnance de Louis XVIII, signée le 20 Décembre de l'an de grâce 1817 et le *vingt-troisième de son règne* (quel euphémisme!) arrêtait les conditions de l'expédition.

Si l'entrevue solennelle de Louis XVIII et de Badia dont nous avons parlé, peut-être n'a jamais eu lieu, il peut être quand même fier que la dite ordonnance ait presque la forme d'un traité, dans lequel les deux hautes parties contractantes traitent d'égal à égal (2). Nous y voyons, en effet, que « Louis,

Louis XVIII accepte
les conditions du
general Badia

(1) La lettre finit ainsi : « Puisque je suis l'unique Européen qui puisse l'entreprendre avec succès, en raison des circonstances qui se réunissent en ma personne, j'ai l'honneur de soumettre à V. E. la proposition ci-jointe que je m'engage à porter à effet, si le Gouvernement daigne l'accepter. Ce sera signaler l'an 1818 et le règne de Sa Majesté Louis XVIII par une opération qui fera époque dans l'histoire des sciences — Daignez, monseigneur, protéger cette belle entreprise. »

(2) Nous trouvons ce document si intéressant, que nous l'insérons en entier à l'Appendice No. 1.

par la grâce de Dieu roi de France et de Navarre, Nous étant fait mettre sous les yeux la proposition du *général* Badia . . . Nous étant fait rendre compte en même temps des demandes formées par le *général* Badia, tant pour lui que pour sa famille . . . Considérant surtout que l'existence qu'il a déjà eue en Afrique, le séjour qu'il y a fait, les relations qu'il y a entretenues, *font de lui le seul individu* peut-être qui puisse l'entreprendre avec succès ; Considérant combien il importe de ne pas laisser échapper cette occasion . . . la proposition du *Général* Badia est acceptée . . . » Et non seulement la proposition du *Général* (?) Badia est acceptée par le Roi de France et de Navarre, mais encore, comme dans un traité de paix, il y est expressément stipulé que « Le fils aîné du *général* Badia, lieutenant d'artillerie au service d'Espagne, sera admis à Notre service à son grade et dans la même arme ⁽¹⁾ », et cela bien que son grade de lieutenant en Espagne fût probablement aussi imaginaire que celui de général, dont on gratifiait si généreusement son père.

Mais si les honneurs étaient grands, les moyens mis à la disposition de Badia n'étaient pas en proportion. Une pension annuelle de trois mille francs pour sa femme pendant son voyage, qui continuerait à lui être payée en cas de mort, transmissible à son

(1) Voir app. I. art 2.

fil cadet, Joseph, né estropié, était le plus clair de la rémunération, car pour le reste le *général* Badia devait se rendre à la Mecque, traverser l'Afrique depuis l'Abyssinie, par le Darfour et le Niger jusqu'au Sénégal, pendant trois années, et tout cela, avec le traitement annuel de *dix mille francs* ! Rien de cette « pacotille » s'élevant à plusieurs centaines de mille francs (1) dont parle Marnier ; tout ce qu'il obtint du ministère de la Marine, ce fut une dizaine d'instruments, de peu de valeur, et qui sont mentionnés un à un jusqu'aux montres à secondes, et *une petite boussole*, dans l'Ordonnance du roi de France et de Navarre. Quel contraste avec le luxe vraiment oriental et les cadeaux princiers (2), qu'il put offrir au Maroc, aux frais du roi d'Espagne ! Rien d'étonnant non plus que cette dernière expédition ne réussit pas comme la première !

*
* *

L'objet de ce voyage était purement scientifique comme il est expressément spécifié dans l'ordonnance de Louis XVIII, tant dans les considérants que dans le dispositif, ordonnance rendue après avoir entendu dans leur rapport favorable une Commission formée de trois savants : Cuvier, Delambre et de Rossel.

Départ pour le second
voyage

(1) Voir page 134

(2) Voir page 68

Mais Badia rêvait toujours à son plan politique pour la colonisation africaine, qui avait fait l'objet d'un Mémoire qui dormait d'un sommeil éternel (il n'a jamais pu être retrouvé) dans quelque tiroir oublié du ministère des Affaires étrangères, et il écrivit, quelques jours avant son départ, une longue et très intéressante lettre au comte Molé, moins pour le remercier que pour lui envoyer dix papiers contenant ses idées *politiques* sur l'Afrique et pour insister une fois de plus sur l'intérêt pour la France, pour l'Europe et pour l'humanité que présentait l'adoption de son plan (1).

Le 6 Janvier 1818, Badia rédigea son testament en commençant par l'invocation bien orientale « Au nom du Dieu tout-puissant, éternel, immense, miséricordieux » et il quitta Paris dans le courant du mois de février.

(1) Cette lettre est tellement intéressante, pour connaître la véritable personnalité de Badia, que nous la reproduisons *in extenso* à l'appendice N° 2. On y voit que ce Catalan s'assimile si bien les divers rôles qu'il joue, qu'il devient fidèle sujet du Roi de France, la patrie de ses ancêtres!! « qu'il doit adorer » puisqu'il se considère comme « repoussé » par sa patrie naturelle. Pourtant, comme l'a très justement remarqué le comte de Castries (loc. cit. page 181) « l'Espagne, qu'il appelait sa « marâtre, » parce qu'elle n'avait vu en lui qu'un vulgaire *afrancesado*, ne lui a pas gardé rancune ; elle l'a revendiqué comme une illustration nationale, et D. Amat l'a fait entrer dans sa galerie des écrivains catalans... » Aujourd'hui, une des rues de Barcelone porte le nom de notre voyageur.

le capitain-Pacha (1) « portait sa recommandation avec lui » à tel point que Rivière écrit à son chef le duc de Richelieu : « Il... m'a prouvé qu'il méritait d'être entendu pour le présent et pour l'avenir, et m'a fait regretter de n'avoir pas eu pour lui un mot de V.E. ». Comme les documents contredisent les affirmations du colonel Marnier, sur les prétendues instructions secrètes de Louis XVIII à son Ambassadeur à Constantinople (2)!

*
* *

Badia-Ali Bey dut quitter Constantinople vers la fin mai 1918, puisque le 9 juin, nous le retrouvons à Tripoli de Syrie, d'où, après un court séjour, il partit pour Damas afin de rejoindre la caravane de la Mecque, avec laquelle il comptait accomplir son second pèlerinage. (3)

Ali Bey et
Lady Hester
Lucy Stanhope

(1) Voir page 98 et 99 note 2.

(2) Voir page 134. MARNIER, prétend que Badia fut accueilli à Constantinople, par le Sultan, avec beaucoup de bienveillance et de distinction, comme Prince musulman, et qu'il prit congé officiellement du dit Sultan ; mais nous n'avons aucun document à l'appui de ces affirmations (loc. cit. page 391).

(3) MARNIER, qui ignorait probablement que ce pèlerinage était expressément prévu dans l'ordonnance de Louis XVIII, prétend que la destination d'Ali Bey serait les Indes. Il cite même un passage de sa dernière lettre, dont il n'indique pas la date, ainsi conçu : « Après un séjour indispensable à Damas, pour organiser une caravane bien armée, je pars pour Babylone, où je traverserai l'Euphrate, puis le Tigre ; je me rendrai à Bombay en longeant le golfe Persique. » (Loc. cit. page 393).

C'est à Damas que Badia rencontra une femme, qui ayant embrassé plus ou moins sincèrement l'Islamisme, menait une vie qu'on pourrait mettre en parallèle avec celle d'Ali Bey en Orient. Cette dame était une anglaise, Lady Hester Lucy Stanhope, qui avait pris ses compatriotes en horreur, et qui menait en Syrie la vie la plus originale qu'on pût imaginer.

Lady Hester Lucy était fille de Charles, Comte de Stanhope, qui avait épousé une sœur de Pitt et elle était donc nièce de ce dernier (1). S'étant fixée en Syrie en 1810, Lady Hester avait adopté les habits masculins, et, coiffée d'un turban, un yatagan à sa ceinture, était devenue un chef respecté par les Turcs, Druses et Arabes, et avait même fondé une nouvelle religion, mélange étrange d'islamisme, de christianisme et de judaïsme (2)

(1) Ce comte de Stanhope (* 1759 + 1816) élevé à Genève, défendit toujours les principes de la Révolution française, en opposition avec son beau-frère Pitt. Il publia plusieurs ouvrages, inventa la presse typographique qui porte son nom et fut créé vicomte de Mahon, en souvenir de son grand-père Jacques (* 1673 + 1721) qui avait fait la guerre de la succession d'Espagne. C'est pendant cette guerre que le comte Jacques fut fait prisonnier, en 1710, à la bataille de Brihuega commandée par un de ses ancêtres, le premier Marquis de Pingarron de la Granja, partisan des Bourbons; que Dieu et le lecteur me pardonnent ce trait de vanité personnelle!

(2) En 1814, Sir William Sidney Smith, dans une lettre adressée au Père Supérieur de Terre Sainte, datée de Minorque,

En 1818, c'est-à-dire à l'époque de sa rencontre avec Badia, Lady Hester était venue habiter le village de Djouni, un des endroits les plus inaccessibles du Liban, où, avec la tolérance de la Porte, elle avait un bourreau à ses gages et faisait tout simplement empaler sur deux énormes pieux plantés devant sa porte, ceux qui résistaient à ses ordres.

Ni Badia, ni Lady Hester ne nous ont laissé mention de leurs relations, que nous connaissons seulement par le vicomte de Marcellus dans ses *Souvenirs d'Orient*, extrêmement intéressants sur ce point, puisque Lady Hester fut une des dernières personnes qui virent Badia, et qui nous a laissé une des deux versions de sa mort, la plus romanesque, comme il appartenait à ces étranges personnages.

D'après Marcellus, Badia aurait continué à jouer son rôle même à l'égard de Lady Hester, puisqu'il lui aurait raconté qu'il avait laissé au Maroc un fils nommé Othman Bey, dont la mère n'était rien

remerciait ce dernier de ses attentions envers sa noble parente Lady Hester Stanhope « Dame de haute qualité, qui voyage dans le Levant, à cause de sa santé et pour son plaisir... » et le priaît de faciliter à la dite dame les moyens de s'embarquer pour se réunir avec lui à l'île de Minorque. Cette lettre est reproduite en partie par le P. de GÉRAMB dans son ouvrage *La Tierra Santa, el Monte Libano, el Egipto y el Monte Sinai*, Barcelona, Libreria religiosa 1851, tome IV, pages 293 à 295.

moins que la sœur du sultan Muley Soliman, ce qui semble un pastiche des amours de Djafar avec la sœur de Haroun-er-Rachid, des Mille et une Nuits.

*
* *

Ali Bey tombe
malade

Le séjour de Badia à Damas, ne fut pas long, mais très agréable au commencement, au point qu'il écrivait, le 21 juin 1818, à sa famille: « Les climats chauds me rajeunissent » Pourtant sa fin approchait et quinze jours après il était pris d'une grave dysenterie; il écrivit le 16 août à sa famille, que, en dépit de sa santé qui était extrêmement mauvaise, il allait se mettre en route pour la Mecque, espérant que l'air du désert lui ferait du bien. En effet, porté sur une litière, de la même façon qu'il fit son entrée à la Mecque, il accomplit les premières étapes de son second pèlerinage, mais le mal empirant il dut s'arrêter à Kalaat-el-Belka, où, après avoir déclaré qu'il avait laissé à Tétouan trois fils, dont deux garçons, il légua 13.000 piastres aux pauvres des villes saintes de la Mecque et de Médine, jouant ainsi jusqu'au bout son rôle de pieux musulman.

*
* *

La mort mystérieuse
d'Ali Bey

La mort d'Ali Bey est enveloppée d'un profond mystère. Une dépêche du consul de France à Tripoli

de Syrie, Mr. Regnault, adressée au comte Molé, en date du 9 novembre 1818, annonçait la mort de notre voyageur, laquelle aurait eu lieu au dit Kaalat-el-Belka, le 30 août 1818, et pourtant onze ans après le baron d'Haussez, qui était alors ministre de la Marine, répondait au lieutenant Badia, le fils d'Ali Bey, qui lui demandait un acte de décès de son père, « que les renseignements parvenus au ministère ne lui permettaient pas de délivrer l'acte authentique qui lui était réclamé ». Cependant, à la suite de la dépêche de 1818, le ministre de la Marine avait prescrit de faire les démarches nécessaires pour recouvrer les papiers et les instruments du voyageur décédé, à quoi le consul de France avait répondu, après son insuccès, que « ceux qui détiennent ces objets et ces papiers pensent qu'il n'appartient pas à un chrétien de réclamer la succession d'un musulman » et que, pour faire intervenir l'ambassade, « celle-ci hésitera peut-être à faire connaître au gouvernement turc l'intérêt que peut prendre le gouvernement français au pèlerinage à la Mecque d'un musulman du Maroc ».

Divers objets ayant appartenu à Badia furent rachetés par Lady Hester Stanhope et d'autres, par le P. Francisco Vilardell, supérieur du couvent espagnol des Franciscains à Damas, auteurs des deux versions différentes et opposées, que nous avons sur la mort de notre héros.

Version du
P. Vilardell

Suivant le P. Vilardell, qui avait vu Badia à Damas en août 1818, sa santé était tellement ébranlée, que Mr. Chabasson, le médecin français qui le soignait, l'engagea fortement à remettre à une autre année son pèlerinage à la Mecque ; Badia, qui n'avait pas suivi ce conseil, serait mort de la dysenterie, dans les premiers jours de septembre, à deux journées de marche d'El-Mezeirib. Il prétendait tenir du chef de la caravane que les serviteurs qui avaient dépouillé le corps du pseudo Ali Bey, pour procéder aux ablutions rituelles, auraient trouvé une croix sous ses vêtements, ce qui aurait révélé son origine chrétienne et l'aurait privé de la sépulture musulmane.

Mais cette trouvaille, de nature à faire plaisir à un religieux, paraît bien invraisemblable, puisque Badia, qui avait tant souffert par une circoncision tardive, et qui venait de faire un legs au profit des villes saintes de l'Islam, ne pouvait compromettre sa vie en portant sur lui le signe évident de sa véritable religion.

Version de
Lady Hester Stanhope

La version sur la mort de Badia, de Lady Hester Stanhope, tout à fait romanesque, s'harmonise très bien avec le caractère de notre voyageur et de son apologiste.

Le vicomte de Marcellus nous a reproduit littéralement sa conversation avec Lady Hester à ce sujet :

« Que n'avez-vous pu — lui demanda-t-il — porter secours au malheureux voyageur Ali Bey ? »

Lady Stanhope — dit de Marcellus — s'émut à ce nom.

Vous renouvez — dit-elle, — toute ma douleur. Pauvre Ali ! Combien l'ai-je regretté ! Mais soyez franc, — ajouta-t-elle, après un moment de silence, — avez-vous ordre de me parler d'Ali Bey ?

— J'ai l'honneur de vous répéter, milady, que ma visite auprès de vous est entièrement désintéressée, et ce n'est point un article de mes instructions. Mes questions relatives à Ali Bey, que j'ai connu, viennent d'un homme qui s'intéressait vivement au résultat de sa dernière expédition.

— Eh bien ! monsieur, — reprit Lady Stanhope — je crois que Dieu vous envoie pour me délivrer d'une véritable peine et je me confie entièrement à vous. J'ai une lettre qu'Ali Bey m'écrivit peu d'heures avant de mourir. J'ai aussi un paquet de rhubarbe empoisonnée à laquelle il croit devoir sa mort. Il a voulu que ces deux objets fussent envoyés au ministre de la Marine en France. Jusqu'ici, je n'ai osé les confier à personne. Promettez-moi que vous les remettrez à lui-même, quelle que soit l'époque de votre retour à Paris, et les dernières volontés du voyageur seront ainsi accomplies.

— Ma première pensée — ajouta Lady Stanhope — fut de croire à quelque vengeance des musulmans. Dans son premier voyage, publié à Paris, il avait dévoilé les mystères de la Mecque et décrit en détail le tombeau de Mahomet qu'il avait été admis à vénérer sous ses habits orientaux. On avait pu chercher à punir une telle indiscretion, mais je sus bientôt qu'il n'en était rien, et lui-même attribue sa mort à d'autres causes »

Ces causes sont bien claires; pour Lady Hester: Ali Bey fut *victime du poison et de la jalousie des Européens*, c'est-à-dire, de ses compatriotes les Anglais, contre lesquels Badia aurait eu pour mission de soulever les Indes (1).

Voilà les deux versions : la réaliste du religieux espagnol et la romanesque de l'illuminée anglaise, reine de Tadmor. C'est cette dernière qui a fait son chemin, et pour cause ! Ali Bey succombant d'une maladie vulgaire, après avoir essuyé tant de dangers,

(1) Si cela avait été vrai, Louis XVIII n'aurait que continué l'œuvre du Directoire qui, en 1797, envoya dans l'Inde un commissaire, François Ripaud, pour préparer la réalisation d'un projet grandiose contre la puissance anglaise. Seul, — comme le remarque LOUIS COMBES dans ses *Episodes et curiosités révolutionnaires* — sans autres ressources que sa commission et cette ceinture tricolore, qui avait, jusqu'au bout de la terre, le prestige de la toge romaine l'imperturbable jacobin, qui était officier de marine, franchit tous les obstacles, traversa les mers et les continents, et alla s'aboucher avec Tipoo-Saëb, sultan de Mysore, qui luttait contre les Anglais. Au milieu de populations indiennes et musulmanes, le diplomate républicain n'eut pas une minute d'embarras ni d'hésitation; il agit avec ses moyens à lui, sans se préoccuper des mœurs et des coutumes locales, fonda un club à Seringapatan, fit planter un arbre de la liberté sur la place, créa un journal qui avait une colonne en langue française, prêcha les droits de l'homme avec le même sang-froid que s'il eût été dans une section de Paris; et, finalement, coiffa Tipoo-Saëb du bonnet rouge... et tout cela en quinze jours à peine.

On peut lire aujourd'hui, au British Museum, quelques numéros de ce fameux journal, dans lequel Tipoo-Saëb est appelé *citoyen Sultan* !

produit une certaine déception au grand public, tandis que son empoisonnement sur l'ordre d'une puissance européenne, au moment où il allait soulever les Indes, termine dignement le roman de sa vie.

C'est ainsi que cette version a été adoptée par le traducteur espagnol des Voyages d'Ali Bey (1) ainsi que par son ami le Colonel Marnier, lequel l'avait d'une certaine façon préparée, en nous rapportant, d'après le propre Ali Bey son entrevue avec Louis XVIII, qui lui aurait dit: *Méfiez-vous de cer-*

(1) « En algunas biografías se lee que murió en 1819, y otras ponen su muerte en 1824; pero nosotros tenemos por mas probable que sucedio en 1822, y según las noticias que hemos recogido, fué de esta manera. El gobierno francés dio a Badia una comission importante para la India, y le condecoro' con el grado, sueldo y consideraciones de mariscal de campo. Salio' de Paris con el nombre de Ali-Othman, y se dirigió a Damasco, cuyo bajá (à lo que aseguran los franceses) estaba pagado por una nation poderosa para dar buena cuenta de todo el que pasara a examinar las posesiones de la India. Con efecto, dicho bajá convido' à comer a Badia, y la taza de café que con aquel tomo' fué lo ultimo que bebio' en su vida, quedando en poder del bajá todos sus papeles y efectos. La esposa de Badia, que reside actualmente en Francia, disfruta la viudedad que le corresponde en razon del grado militar que ultimamente obtuvo su malogrado è ilustre conyuge. » (Loc. cit., page XVIII).

C'est donc, très probablement la propre veuve de Badia qui a fourni ces renseignements, dans lesquels la rhubarbe empoisonnée est devenue le classique café amer, administré par le Pacha de Damas en personne.

tains étrangers, surtout des Anglais... Vous comprenez bien, ajouta le roi... des Anglais (1).

La légende est créée ; le grand public a « son siège fait » et Ali Bey n'a pu mourir de dysenterie, il faut qu'il ait été victime du poison administré sur l'ordre de la perfide Albion, ce poison qu'il pressentait lorsqu'il s'exclamait dans ses Voyages :

(1) Loc. cit., pages 390 et 391. Suivant MARNIER, le colonel Amoros, le plus intime ami de Badia, aurait reçu des confidences de celui-ci, sur ce point, et écrit la narration suivante : « Les Anglais, ouvrant les yeux, se détachèrent d'Ali Bey, et cherchèrent à le perdre par tous les moyens possibles, à l'aide des individus qui restaient encore dans le parti d'Elfi. Plusieurs fois il courut risque d'être empoisonné ou assassiné, comme il arrive si communément chez ce peuple. Mais sans cesse sur ses gardes, et préparé à tout événement, Ali Bey échappa à tous les dangers. — Le Dey de Tunis, lié d'amitié avec lui, avait donné l'ordre au scheik Ibrahim Pacha, son chargé d'affaires en Égypte, et deuxième scheik d'Alexandrie, d'assister particulièrement Ali Bey. — Pour obéir à cette recommandation, le scheik Ibrahim accompagnait assidûment Ali Bey ; il était tous les jours à sa table, et affectait pour lui l'attachement le plus intime. Mais Ali Bey connaissait parfaitement le fond de son cœur ; il n'ignorait pas que c'était un homme vendu à l'Angleterre, l'agent principal d'Elfi à Alexandrie, et le propriétaire de la maison occupée par le consulat anglais qui, sous ce prétexte, lui payait une somme considérable. — Deux fois Ibrahim tenta de mettre Ali Bey entre les mains d'Elfi ; une fois par surprise, dans ses promenades au désert, une autre fois par une intrigue dont le but était de l'attirer dans un piège au moyen d'une lettre d'Elfi lui-même. » (Loc. cit., pages 391 et 392.)

Inutile de remarquer que toute cette prétendue haine de l'Angleterre contre Ali Bey pendant son premier voyage, est en contradiction avec l'accueil cordial qu'il reçut après à Londres, lorsqu'il publia la traduction anglaise de ses *Voyages*.

« Malheureuse politique asiatique, elle a toujours le poignard et le poison à la main ⁽¹⁾ ».

*
**

Je ne finirai pas ma conférence par une analyse critique de l'œuvre d'Ali Bey. J'espère que cette causerie vous aura éclairé sur la romanesque destinée de cet étrange personnage. Badia a été considéré par les uns comme un savant, par d'autres, comme un charlatan ⁽²⁾; vous le connaissez maintenant, jugez-le en toute indépendance car je me garderai bien de peser sur votre décision.

La fin

(1) Op. cit. II, page 208.

(2) Nous avons déjà vu l'opinion de l'Institut de France (page 128) et des savants de la commission nommée par Louis XVIII (page 138). JACKSON, voyageur anglais au Maroc en 1820, nous a donné des détails qui lui furent rapportés par des indigènes, sur le séjour d'Ali Bey au Maroc, en ajoutant que : « this gentleman possessed abilities of no ordinary degree ». BOWDICH, voyageur anglais lui aussi, en 1821, affirme, au contraire, et d'une façon aussi brutale qu'injuste, que « Badia fut un gascon en politique et un charlatan en science. »

A cette accusation, nous opposerons, non seulement l'opinion de l'Institut mais, le fait que la *Connaissance des temps* inscrit toutes longitudes et latitudes résultant de ses observations astronomiques, et que pour certains pays, comme pour le Maroc, ces coordonnées géographiques ont été pendant longtemps les seules que nous eussions possédées.

D'ailleurs « Comme explorateur au pays arabe — affirme très justement le COMTE DE CASTRIES — nul autre n'est arrivé à jouer le musulman en si grande perfection ; ce qu'il fallut de sang-froid, de maîtrise de soi-même, de perspicacité pour en imposer aux populations musulmanes, ceux-là seuls peuvent s'en rendre compte qui connaissent l'excessive méfiance des lettrés et des pharisiens de l'Islam. » Loc. cit., page 181

Mais si je vous laisse entière liberté pour juger cet espagnol, je ne veux pas finir ma conférence sans recommander à votre indulgence un cinquième espagnol qui, comme l'évêque Osius, dont je vous ai parlé au commencement, est venu du fond de l'Occident, juger dans la ville la plus polie qu'eût produite la civilisation grecque, non pas une seule question, mais toutes les questions qui lui sont compétemment soumises, et qui a osé entretenir pendant presque une heure, je ne dirai pas, comme en parlant d'Osius, la population frivole, mais une élite de la population intellectuelle d'Alexandrie ; ce courageux espagnol, c'est.... moi-même.

FIN

APPENDICE I

APPENDICE I

Ordonnance royale du 20 Décembre 1817:

LOUIS, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre,

Nous étant fait mettre sous les yeux la proposition du général Badia qui offre :

1° D'entreprendre la traversée entière de l'Afrique d'Orient en Occident, par son centre ou sur les parallèles de dix à quinze degrés de latitude Nord ;

2° D'employer trois années à ce voyage, savoir : la première au pèlerinage de La Mecque et les deux autres à la traversée d'Afrique, en entrant par l'Abyssinie, passant par le Darfour, remontant le cours du Niger et sortant par le Sénégal ;

3° De faire donation à l'Etat des papiers et collections, notes, cartes et dessins recueillis dans ses voyages antérieurs et disséminés dans les diverses contrées qu'il a parcourues ;

Nous étant fait rendre compte en même temps des demandes formées par le général Badia, tant pour lui que pour sa famille et qui se trouvent jointes à sa proposition ;

Considérant les avantages qui peuvent résulter pour les sciences en général et pour notre colonie du Sénégal en particulier du voyage projeté par le général Badia ;

Considérant surtout que l'existence qu'il a déjà eue en Afrique, le séjour qu'il y a fait, les relations qu'il y a entretenues, font de lui le seul individu peut-être qui puisse l'entreprendre avec succès ;

Considérant combien il importe de ne pas laisser échapper cette occasion d'accorder aux sciences et à ceux qui les cultivent toute la protection et tout l'encouragement qu'ils ont droit d'attendre de nous ;

Vu le rapport de la commission formée par notre ministre de la Marine et signé de MM. Cuvier, Delambre et de Rossel, dans lequel ces trois savants font ressortir tous les avantages qu'il est permis d'espérer de l'entreprise du général Badia ;

Sur le rapport de notre ministre secrétaire d'Etat de la Marine et des Colonies,

Nous avons ordonné et nous ordonnons ce qui suit :

ARTICLE PREMIER. — La proposition sus-mentionnée du général Badia est acceptée aux clauses et conditions suivantes :

1° Il se mettra en route dans le courant de Janvier prochain et devra être de retour au 1^{er} janvier 1821 ;

2° Il consacra la première année au pèlerinage de La Mecque, et les deux autres à la traversée d'Afrique, en entrant par l'Abyssinie, passant par le Darfour, remontant le cours du Niger et sortant par le Sénégal ;

3° A son retour, il soumettra les résultats de son voyage à notre ministre de la Marine, qui les portera à l'examen d'une commission formée de trois membres de l'Institut, lesquels donneront leur avis sur les notes et documents recueillis par le voyageur et s'assureront jusqu'à quel point il a rempli ses engagements et exécuté son projet.

ART. 2. — Le fils aîné du général Badia, lieutenant d'artillerie au service d'Espagne, sera admis à notre service à son grade et dans la même arme.

ART. 3. — En cas de mort du général Badia, et pendant son voyage, il sera accordé à sa femme ou veuve, une somme annuelle de 3.000 francs, sur les fonds coloniaux, laquelle somme, en cas de mort de ladite veuve,

sera réversible au fils cadet (Joseph) du général Badia et continuera d'être payée audit Joseph, sa vie durant.

ART. 4. — Il est accordé au général Badia, et sur les mêmes fonds coloniaux, un traitement annuel de 10.000 francs dont une année lui sera payée d'avance, au moment de son départ, et deux années lui seront comptées à Saint-Jean-d'Acre, au mois de Juillet 1818, en mahboub ou sequins d'or turcs.

ART. 5. — Il sera fourni sur les mêmes fonds coloniaux, et avant son départ, au général Badia, les instruments dont les noms suivent :

- 1° Un cercle de réflexion ;
- 2° Un petit sextant avec son horizon artificiel ;
- 3° Une lunette achromatique de trois pieds ;
- 4° Une lunette de deux pieds et une autre d'un pied ;
- 5° Un chronomètre de poche et deux montres à secondes ;
- 6° Une petite boussole.

ART. 6. — Au retour du général Badia et en cas de succès complet de son entreprise, nous nous réservons de faire imprimer à nos frais son voyage et de donner, tant à lui qu'à sa famille, des marques de notre munificence et de notre haute protection.

ART. 7. — Notre ministre secrétaire d'Etat de la Marine et des Colonies et notre secrétaire d'Etat de la Guerre sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution de la présente ordonnance.

Donné en notre château des Tuileries, le 20 Décembre de l'an de grâce 1817 et de notre règne le vingt-troisième.

Signé : LOUIS.

Par le Roi :

Le ministre secrétaire d'Etat de la Marine et des Colonies,

Signé : Comte MOLÉ.

APPENDICE II

APPENDICE II

Lettre de Badia au Comte Molé, Ministre de la Marine et des Colonies.

MONSEIGNEUR,

Votre Excellence a rouvert pour moi la carrière de la gloire en obtenant de Sa Majesté l'adoption de mon plan scientifique sur l'Afrique. Mon âme satisfaite par l'entreprise d'une opération extraordinaire, dont le résultat sera peut-être doué des plus vastes conséquences, n'ambitionne d'autre but que la réussite de cette opération glorieuse. Oui, Monseigneur, je le jure à Votre Excellence, mon ambition reste pleinement satisfaite avec l'entreprise que Sa Majesté a daigné conférer à mon rôle.

Mais, sur le moment de partir, je dois manifester à Son Excellence et à Sa Majesté mon âme tout entière ; je dois rappeler au gouvernement qui me protège, qui fut aussi la patrie de mes ancêtres (Abbadie), mes idées politiques sur l'Afrique. La chose est d'une importance si majeure que je ne me lasse de réclamer l'attention du gouvernement sur cet intérêt du premier ordre pour l'Etat. Tel est l'objet des dix papiers ci-joints que je soumets à Votre Excellence pour en faire l'usage qu'elle estimera convenable. Ce n'est pas mon intérêt qui me dicte cette démarche. Si mon âme fusse capable d'une action si basse, il y a déjà onze ans que je me trouverais à la tête de l'Afrique septentrionale, ou au moins, cédant aux désirs du roi Charles IV, il y a treize ans que je serais en Europe comblé de richesse. Je n'ai pas voulu établir ma fortune sur des crimes, et la presque indigence a été la récompense de mes principes. Je pourrais citer à Votre Majesté plusieurs témoins bien marquants de ces vérités ; peut-être qu'un jour elles occuperont quelques lignes

dans l'Histoire. Enfin, Monseigneur, ce n'est pas mon intérêt, c'est l'intérêt de la France, l'intérêt de l'Europe, l'intérêt de l'humanité entière, qui me dicte cette démarche.

J'espère que Votre Excellence appréciera la pureté de mon intention ; mais il faut penser qu'une fois cette occasion perdue, les siècles passeront, et peut-être il ne se présentera une autre semblable ; et nos neveux regretteront l'insouciance de leurs aïeux sur un objet de si haute importance.

Qu'on n'oppose pas le système de la légitimité si justement adopté en Europe ; le poignard est le titre légitime à Alger et au Maroc, et, si les droits de succession dussent prévaloir en Afrique, le monarque légitime du Maroc se trouve exilé au Caire et pensionné par moi-même.

Qu'on n'oppose pas non plus les intérêts croisés des puissances d'Europe et particulièrement de l'Angleterre. Si on voulait s'occuper sérieusement de cet objet que je réclame inutilement, il y a deux ans, je m'enhardis à prédire qu'un petit congrès de peu de jours aurait suffi pour s'entendre, et les ambitions partielles auraient resté satisfaites au profit même du bien général. Je ne parlerai pas du système machiavélique qui établit, en principe d'utilité, le despotisme et la piraterie barbaresque ; le temps fera justice de cette erreur politique et on regrettera l'occasion perdue pour soulager l'humanité souffrante.

Enfin, Monseigneur, je laisse entre les mains de Votre Excellence ces papiers, la priant de les garder comme une dernière effusion de mon cœur pour ma nouvelle patrie que je dois idolâtrer, puisque ma patrie naturelle, convertie en marâtre pour moi et aveuglée pour elle-même, me repousse. Je pars, mais je recevrai avec enthousiasme les ordres de Votre Excellence à Constantinople ou en Syrie.

Agrérez, etc...

Signé : Général BADIA.

Paris, le 4 janvier 1818.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS PROPRES

CITÉS DANS CET OUVRAGE

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS PROPRES

CITÉS DANS CET OUVRAGE

- AARAFAT (mont), page 105
ABASSIDES, pages 63, 64, 69 et 140
ABBADIE, page 161
ABBASSI (Ali Bey). Voir Badia
ABDEL MALIK, page 47
ABDEL MOUNIM, 36
ABD-ER-RAMAN IBN ISMAIL IBN SAID, page 34
ABI-ZANDAKA. (Voir Tortouchi), 31
ABYSSINIE, pages 24, 25, 26, 29, 55, 136, 155 et 156
ABYSSINS, page 29
ABOU AAMMAN HABIB IBN AOUS, page 35
ABOU ABDALLA, page 31
ABOU ABDALLAH EL ASSILI, 34
ABOU ABDALLAH IBN AHMED IBN AROUS, page 34
ABOU ABDALLAH IBN ISSA, page 34
ABOU ALY EL SADAFI, page 32
ABOU BAKR, (voir Tortouchi), page 31
ABOU GAFAR, page 33
ABOU GAFAR AHMED IBN ALY EL QORTOUBI EL FANAKI,
page 34
ABOU HAFAS OMAR EL BALUTI, page 21
ABOU HAFES OMAR IBN ABDEL MEGUID IBN OMAR EL
QURASSI EL MAYANISSI, page 34
ABOU IBRAHIM ISHAG IBN ABDALLAH EL GASSANI, page 34
ABOUKIR, page 73

- ABOU SAID, page 36
ABOU SAID ABDALLAH IBN MOHAMED IBN ABI ASROUN,
page 34
ABOU TAHIR BARAKAT EL HOUSSOUI, page 34
ABOUL BARAKAT HAGGAN IBN ABDEL AZIZ, page 34
ABOUL FARAG dit ABOUL FADAÏL IBN EL GAUZI, page 34
ABOUL HAGGAG YOUSSEF IBN AHMED IBN IBRAHIM IBN
MOHAMED, page 34
ABOUL HAGGAG IBN IASSOUN, page 34
ABOUL HASSAN AHMED IBN HAMZAH IBN ALY IBN AB-
DALLAH IBN ABBAS EL SOULAMI EL GAWARI, page 34
ABOUL HASSAN IBN MOHAMED IBN ABIL AIES, page 34
ABOUL LASIM ABDER-RAHMAN IBN EL HONSAIN IBN EL
AHDAR IBN ALY IBN ASAKIR, page 34
ABOUL TAHER OFF. EL ZOHRI, page 31
ABOUL WALIB IBN SIBKAH OU DABBAG, page 34
ABOUL WALID ISMAÏL IBN ALY IBN IBRAHIM, page 34
ACADEMIA DEI LINCEI (REALE), page 17
ACRF pages 38 et 112
AD .M, page 107
ADEN, page 24
ADLER, pages 23 et 29
ADIB, (El), calife, page 23
AFRIQUE, pages 29 et s.
AHMED IBN HASSAN IBN AHMED IBN HAZAN EL QONDAÏ,
page 37
AKKA, page 45
ALA I IBERORUM, page 16
ALBANIE, page 53
ALBE (duc d'), page 49
ALBION, page 150
ALCASSABA, page 68
ALDERETE (D') *Antigüedades de Africa*, page 51
ALEP, pages 66, 69, 112 et 113
ALEXANDRIE, pages 8 et s.
ALEXANDRE pape, page 23
ALEXANDRE LE GRAND, pages 27 et 78
ALGARBE, page 29

- ALGER, pages 135 et 162
ALGÉRIE, page 39
ALLEMAGNE, pages 29 et 30
ALMENARA (Marquis d'), pages 115 et 118
ALMUGAVARES, page 14
ALPHONSE V d'Aragon, page 9
ALFONSO X (Cronica de) page 39
AMALFI, page 29
AMARI, *Storia dei Musulmani di Sicilia*, pages 22 et 33
AMAT (D.) page 139
AMHERST OF HACKNEY (Lady), *A sketch of Egyptian history*, page 22
AMOROS (colonel), pages 134, 150
ANDALOUS, pages 20 et 21
ANDALOUSIE, pages 29, 51 et 130
ANDRINOPLE, pages 14, 58, 122 et 123
ANDRONIC II, page 14
ANGLAIS, pages 16, 109, 114, 115, 118, 148 et 150
ANGLETERRE, pages 29, 64, 150 et 162
ANGOULÊME (duc d'), page 135
ANJOU, page 29
ANTINOË, page 17
ANTIOCHE, page 114
ANTONIN, page 17
ANTONIO (Nicolas) *Bibliotheca Hispana Vetus*, page 51
APHRODITE, page 75
APULIE, page 29
ARABES, pages 80, 82, 100, 103, 108, 119 et 142
ARABIE, pages 44, 65, 99, 106 et 110
ARAGON, pages 8 et 29
ARCHIPEL (îles de), page 79
ARELLANO (Voir Ramirez de)
ARGONAUTES, page 73
ARGOTE DE MOLINA, *Nobleza de Andalucia*, page 51
ARIAS MONTANO, page 23
ARISTOTE, page 27
ARIUS, page 18

- ARIZA, page 112
ARMÉNIE, (Roi d') pages 8 et 9
ARNAUTES, page 100
ASCHACHINS, page 24
ASIE, pages 64 et 128
ASIE MINEURE, pages 24 et 113
ASSER, page 29
ATHANASE (Saint), *Hist. arianor. ad. monachos.* c. 42.
P. G. t.XXV. page 19.
ATHÈNES, page 15
ATIKAH OM EL MAG, pages 35 et 46
ATLANTIDE, page 70
ATLANTIQUE, page 51
AUGUSTIN (Saint), page 19
AXARQUIA, page 50
AYA SOPHIA (mosquée), page 116
AYAD (El Cadi), page 32
AZAN, roi des Bulgares, page 14
BAB AKHDAR, page 31
BAB EL ZATAH, page 108
BABYLONE, pages 8, 54 et 141
BADIA (Domingo) *Voyages d'ALI BEY EL ABBASSI, Travels of ALI BEY, et Viajes de ALI BEY*, pages 60 et suivantes.
BADIA (Joseph), pages 130, 138 et 157
BADIA (Pierre), pages 60, 130, 145 et 156
BAGDAD, pages 31 et 34
BALKANS, page 123
BANKS (Sir Joseph), page 63
BARATIER (Jean-Philippe) page 23
BARBARESQUE, page 105
BARBARIE, page 71
BARCELONE, pages 60 et 139
BASILEUS, page 14
BASSORA, page 31
BAYONNE, pages 124 et 127
BEAUSSET (M. de), *Mémoires*, pages 126 et 127
BEAUTEMPS-BEAUPRÉ. page 64

- BENOIT (Pierre), page 70
BERGERON, *Recueil de voyages*, page 23
BERNARDO, envoyé du roi d'Aragon, page 8
BETHLÉEM, page 112
BIBLE JUDÉO-ESPAGNOLE, page 23
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE MADRID, page 49
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE PARIS, page 33
BLIZARD (Sir William) page 63
BOCTI, *Les Préfets d'Égypte*, page 17
BOLOGNE, page 52
BOMBAY, page 141
BONAPARTE, page 133
BORG EL GUÉDID, page 31
BOSPHORE, page 115
BOURBONS (d'Espagne et de France) pages 134 et 142
BOURGOGNE, page 29
BOWDICH, page 151
BRIHUEGA, page 142
BRINDISI, page 24
BRITISH MUSEUM, page 23
BROKELMANN, *Geschichte der Litteratur*, pages 34 et 47
BROWN, (voir Browne)
BROWNE, (W. G.) *Travels in Africa, Egypt and Syria
from the year 1792 to 1798*, page 85
BUCAREST, pages 123 et 124
BUCHON, *Documents sur l'Histoire de la Grèce au moyen
âge*, page 15
BUCOLIQUES, page 17
BULGARIE, page 29
BURRUERO (Maria Lucia) page 130
BYZANTIN (empire), pages 14, 15 et 21
BYZANTINS, page 58
CADIX, pages 51 et 66
CAIRE, pages 23, 47, 54, 56, 57, 91, 99, 100, 101, 107, 108,
109 et 162
CALABRE, pages 29 et 45
CANO, (Juan Sebastian del), page 13

- CANTARELLI (Luigi), *La Serie dei Prefetti di Egitto. Da Ottaviano Augusto a Diocleciano*. Roma, R. Accademia dei Lincei 1906, page 17
- CAPITAN-PACHA (Mohamed El Hadge) pages 90, 91, 92, 94, 98, 101 et 141
- CAPADOCE (Thomas de), page 21
- CARASA Y ZAPICO (Juan), *Nobiliario*, page 49
- CASANATENSE (Bibliothèque), page 23
- CASTELLON (Province de), page 37
- CASTERO J. *Nouveau voyage dans la Haute et Basse-Egypte, la Syrie, le Darfour*, page 85
- CASTILLE (roi de), page 9
- CASTILLE, pages 23 et 54
- CASTRIES (Comte Henry de), *La fin d'un roman d'aventures. — Les dernières années d'Ali Bey El Abbassi*, pages 131, 139 et 152
- CATALAN, page 15
- CATALOGNE, page 54
- CATHÉDRALE DE TORTOSE (Chapitre de la), page 9
- CATHERINE (Sainte), page 53 et 57
- CATON, page 122
- CAUCASE, page 105
- CERIS (D. Francisco de Paula) page 60
- CÉSAR DE ROMAINS, page 14
- CEUTA, pages 34, 28, 46 et 51
- CHABASSON, page 146
- CHAMPIGNY (Comte de), page 127
- CHARLES IV, pages 62, 124, 125, 129, 130 et 161
- CHARLES V, page 13
- CHATBY, pages 47 et 48
- CHATEAUBRIAND, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, pages 94, 95, 96, 97 et 132
- CHINAR, page 29
- CHINE, page 24
- CHRÉTIENS, page 82
- CHYPRE (roi de), page 49
- CHYPRE, pages 53, 65, 75 et 112

- CLÉOPATRE, pages 78 et 87
CLÉOPATRE (AIGUILLES DE), pages 78 et 87
COHORTES II ASTURUM, I ET II HISPANORUM ET I ET
II HISPANIARUM EQUITATA, page 16
*Coleccion de documentos inéditos del Archivo de la
Corona de Aragon*, page 8
Collecion de Libros Espanoles raros o curiosos, page 50
COMBES (Louis), *Episodes et curiosités révolutionnaires*,
page 148
CONCILE DE NICÉE, page 19.
CONCILE DE SIRMIMUM, page 19
CONDE, *Dominacion de los Arabes en Espana*, page 21
CONGRÉS DE VIENNE, page 132
CONSTANTIN, (Empereur), pages 17, 18 et 19
CONSTANTINOPLE, pages 14, 23, 24, 49, 58, 86, 103, 110,
111, 113, 114, 115, 118, 121, 122, 123, 134, 140, 141 et
162
CONSTANTINOPLE (Comte Don Pedro de) page 49
CONTO (Nicolo de), page 55
COPTES, pages 81 et 84
CORAN, pages 40, 42, 89 et 105
CORFOU, page 72
CORDOUE, pages 17, 20, 50 et 127
COUDE (Pierre de), page 39
COURLANDE, page 29
CRÈTE (île de), pages 21 et 53
CRIMÉE, page 58
CROATIE, page 29
CROISADES, page 38
CROISÉS, pages 24 et 39
Cronica del Rey Don Juan primero, page 9
CUNDULMIERI (Voir Eugène IV)
CUVIER, pages 70, 138 et 156
CYTHÈRE (île de), page 53.
DAMAS, pages 31, 34, 45, 98, 112, 113, 141, 142, 144, 145,
146 et 149
DAMIETTE, pages 30 et 54

- DANEMARK, page 29
DANUBE, page 123
DARFOUR, pages 136, 138, 155 et 156
DECAZES (Comte), page 139
DÉDALE (Labyrinthe de), page 53
DELAMBRE, pages 64, 138 et 156
DERNA, page 79
DIODORE, page 25
DION CASSIUS, page 17
DJAFAR, page 144
DJEMI (Sultan) page 116
DJÉRID, page 108
DJOUNI, page 143
DOZY, *Histoire des Musulmans d'Espagne*, page 21
DRUSES, page 142
EBRE, page 10
ECOSSE, page 29
EDOM, page 29
EGÉE (mer), page 21
EGYPTE, pages 7 et s.
EINSTEIN, page 8
ELEUSIS (jardins d'), page 16
ELFI BEY pages 80, 91, 97 et 150
ELIEZER BEN GERSHON page 23
EMIR (Scheik el), page 100
EMPIRE BYZANTIN, pages 14, 15 et 21
EMPIRE OTTOMAN, page 123
ESCLAVONIE, page 53
ESCURIAL (Bibliothèque de l'), page 33
ESPAGNE, pages 9 et s.
ESPAGNOLS, pages 7 et s.
ETHIOPIEN, page 105
EUGÈNE IV (Pape), Gabriel Goldemario, Gundelmer ou Cundulmieri, page 52
EUPHRATE, page 141
EUROPE, pages 59, 68, 70, 79, 83, 84, 113, 114, 119, 120, 124, 139, 161 et 162
EUROPÉENS, pages 80, 82, 83, 86, 88, 112, 115, 118 et 136

- EUSÈBE, *Histoire Ecclésiastique*, page 18. *Præp. Evang. III*, page 25
- FAGNAN (E.) Traducteur, voir IBN EL ATHIR page 21
- FAHS ALBOLOUT, page 21
- FATIMITES, page 23
- FEDERICO (Prince Don), page 39
- FERDINAND VII, pages 124 et 130
- FERDINAND (Saint), Roi de Castille, pages 39 et 50
- FERRARE, page 23
- FEZ (Mosquée de), page 33
- FEZ, pages 46 et 69
- FLANDRES, pages 29 et 59
- FLORENCE, page 52
- FOUAD 1^{er} (rue), page 27
- FRANÇAIS, page 127
- FRANCE, pages 24 et s.
- FRANCS, pages 79, 82 et 83
- FRANQUE (rue) page 83
- FRÉDÉRIC I BARBEROUSSE, (Empereur), page 23
- FRISE, page 29
- GALERIUS (C.) page 17
- GALLES, page 29
- GALLIPOLI, pages 14 et 15
- GARCIA (Père Alfonso) *Historia de Cordoba*, page 41
- GARB (el), page 76
- GASCOGNE, page 29
- GAYANGOS, *The history of the Mohamedan Dynasties in Spain*, page 33
- GAZA, page 109
- GÈNES, pages 24, 29 et 52
- GÈNES (Duc de), page 52
- GENÈVE, page 142
- GÉRAMB (P. de), *La Tierra Santa, el Monte Libano, el Egipto y el Monte Sinai*, page 143
- GHALEB (Sultan Chérif), pages 102, 103 et 104
- GIBRALTAR, page 51
- GODOY, (Prince de la Paix), pages 62 et 64

- GOLDEMARIO (Voir Eugène IV)
GOTHS, page 132
GOUBAÏR (Ibn رحلة ابن جبير publié par WRIGHT, traduit en italien par C. SCHIAPARELLI, pages 31 et suivantes
GRÈCE, pages 15, 24 et 49
GRECS, pages 17 et s.
GRÉGORAS (Voir Nicephore)
GRENADE, pages 34, 36, 37, 38, 45 et 46
GUINÉE, page 105
GUIRGEVO, page 123
GUNDELMER (Voir Eugène IV)
HADDEM-BEIT-ALLA-EL-HARAM, page 104
HADRIANON, page 17
HADRIEN, page 17
HAFEZ EL CADI ABOU BAKR IBN EL ORABI (El), page 32
HAINAUT, page 29
HAKEN (El), page 20
HARAM (El), page 107
HAROUN-ER-RACHID, page 144
HAUSSEZ (baron d'), page 145
HÉLÈNE, page 53
HENDAYE-PLAGE (France), page 11
HENRI IV, page 129
HÉRODOTE, page 25
HINDOUS, page 29
HONGRIE, page 29
HOPF (C.), *Geschichte Griechenlands von Beginn des Mittelalters bis anfunser Zeit.* (Encyclopedie d'Ersch et Grunber t. LXXXV, 1^{er} section), page 16
HOUSAÏN IBN HIBAT ALLAH IBN MAHFUZ IBN MASR ER RABAÏ (El), page 34
HUMBOLDT, page 70
IBN ABDEL MALEK, page 35
IBN BATUTA, page 24
IBN EL ABBAR, pages 33 et 35
IBN EL ATHIR, *Annales du Mogreb et de l'Espagne*, traduction de E. Fagnan, page 21

- IBN-EL-HATIB, *Real Academia de la Historia* de Madrid,
pages 20, 33, 34, 35 et 36
- IBN FAHIR, page 21
- IBN KHALDOUN, *Histoire des Bérébères*, page 39.
- IBRAHIM PACHA (Scheik), pages 90 et 150
- ILLES GRECQUES, page 24
- ILLAN (Don Esteban) page 49
- IMAD-EL-DIN ABOU ABDALLAH IBN MOHAMED IBN HAMID
page 34
- INDES, pages 24, 29, 116, 133, 141 et 148
- INDIEN, page 105
- IPSILANTI (Constantin), page 72
- IPSILANTI (Prince), page 72
- IRÈNE (Princesse), page 14
- IRLANDE, page 29
- ISBAHAN, page 34
- ISLAM, pages 43, 59, 60, 66, 70, 101, 107 et 146
- ISLAMISME, pages 106 et 142
- ISRAÉLITES, page 8
- ITALIE, pages 24, 30, 52 et 113
- ITALIENS, page 112
- IULIUS HIBERUS (T.), page 17
- IZOUARD (Claude), pages 130 et 134
- JACKSON, page 151
- JAFFA, pages 53 et 112
- JAIME I, (Roi d'Aragon), page 8
- JAIME II, (Roi d'Aragon), page 8
- JANUS III, (Roi), page 53
- JATIVA, pages 33 et 34
- JAVAN, page 29
- JEAN (Prêtre), page 55
- JEAN I^{er} de Castille, page 8
- JECHIEL (R.), page 23
- JÉRUSALEM, pages 24, 31, 38, 46, 46, 47, 51, 52, 53, 109,
111, 112 et 113
- JIMENEZ DE LA ESPADA (M.) *Ilustraciones y Notas*, à l'ou-
vrage, *Andanças e Viages* de PERO TAFUR, page 50

- JOINVILLE *Chronique*, pages 25, 26, 27
JONDET, page 88
JOSEPH, page 56
JOSEPH (Roi de Naples), page 124
JOSEPH (Roi d'Espagne), pages 127 et 130
JOSÉPHINE (Impératrice), page 125
JUAN I (*Cronica del Rey Don*) page 9
JUAN II DE CASTILLE (Don), pages 49, 50
JUIFS, page 17 et s.
KAABA, pages 102, 103, 104 et 107
KALAAT-EL-BELKA, pages 144 et 145
KHAZARIE, page 29
KOUTOUBALI (Marino), page 15
LAMA (Grand), page 121
LAMBROS (Spiridion), page 15
LANE-POOLE (Stanley). *A History of Egypt in the Middle Ages, The Story of Cairo*, page 22
LARACHE, pages 70 et 71
LARNACA, page 112
LATAKIA, page 112
LATRIE (Mas). *Traité de paix et de commerce et documents divers concernant les relations des chrétiens avec les arabes de l'Afrique septentrionale au moyen âge*, page 39
LEBLICH (Catalina), page 60
LECLERQ (Dom H.) *L'Espagne Chrétienne*, Paris 1906, page 18
LEFKIE, page 114
LEVANT, pages 54, 82, 84, 87 et 143
LEYDE (Bibliothèque de), page 33
LIBAN, pages 31 et 143
LIEUX SAINTS, pages 59, 60 et 70
LIMASSOL, page 75
LISLE DE SALES (de), (voir Izouard)
LIVOURNE, pages 52 et 81
LOMBARDIE, page 29
LONDRES, pages 62, 65, 95 et 150

- LOUIS (Saint), pages 25, 39 et 129
LOUIS XVIII, pages 129, 132, 133, 135, 136, 138, 141, 148,
150, 151, 155 et 157
LYBIE, page 29
MADRAMANY, *Tratado de la Nobleza de la Corona de
Aragon*, page 8
MADRID, pages 16, 64, 127 et 130
MAHOMET, page 147
MAHON (vicomte de), (voir Comte Charles de Stanhope),
MALAGA, pages 17 et 46
MAMELOUKS, pages 58, 104 et 108
MAMOUN (Calife El), page 21
MAQQARI (El) pages 33, 35, 36 et 37
EL MAQRIZI, page 33
MARC-AURÉLE, page 17
MARCELLUS (vicomte de), *Souvenirs d'Orient*, pages 140,
143 et 147
MARÉOTIS (lac), page 80
MARIE (Basilissa) page 14
MARIE (Princesse) page 14
MARNIER, (colonel), *Souvenirs de Guerre en temps de
Paix, Mémoires* pages 62, 63, 64, 96, 125, 126, 133
134, 135, 141, 149 et 150
MAROC, pages 34, 60, 62, 63, 65, 67, 68, 69, 70, 83, 92, 98,
101, 102, 108, 111, 125, 139, 143, 145, 151 et 162
MAROCAIN, page 105
MARRAC, page 125
MARRAKECH, pages 69 et 70
MARSEILLE, page 24
MARTIN DE TOURS (Saint), page 19
MASKELYNE (Dr), page 63
MAURES, page 49
MAURIENNE, page 29
MAY (Vve de Joan), page 15
MAZARITA, page 98
MÉCHAIN, page 64
MECQUE (la), pages 31, 33, 34, 38, 47, 75, 76, 98, 101, 102,
103, 104, 106, 108, 109, 111, 114, 138, 141, 144, 145, 146,
147, 155 et 156

- MÉDINE, pages 105 et 144
MÉDITERRANÉE, pages 17, 39, 45, 51, 70 et 73
MÉHEMED ALI, pages 91, 98, 101 et 105
MENDOZA, page 63
MENENDEZ Y PELAYO, *Historia de los Heterodoxos españoles*, page 19
MEQUINEZ, page 69
MER ROUGE, page 17
MÉSOPOTAMIE, pages 24 et 44
MESSINE, page 29
METHLOUTI (Cheik El), page 100
MEX, page 20
MEYER, *Heerwesen* page 17
MEZEIRIB (El), page 146
MICHEL II le Bègue, page 21
MICHEL IX, page 14
MILAN, page 18
MINORQUE (île de), pages 142 et 143
MODON, page 72
MOGREBINS, pages 100 et 103
MOHAMED ALI (place), page 83
MOHAMED (El Hadge) (Voir Capitan-Pacha)
MOHAMED IBN ABDEL RAHMAN IBN ALY EL TOGUEBI,
page 32
MOHAMED IBN EL WALID IBN MOHAMED IBN KHALAF
IBN SOLIMAN IBN AYOUB EL FAHRI (Voir Tortouchi)
page 31
MOLÉ (Comte), pages 132, 135, 139, 145, 157 et 161
MOLINA (Voir Argote de)
MONCADA (Don Francisco de), *Expedicion de los Catalanes y Aragoneses contra Turcos y Griegos*, page 15
MONTALIVET (Comte de), page 128
MONTANO (Voir Arias)
MORALES (Ambrosio de), *Discurso de la verdadera descendencia del glorioso Doctor Santo Domingo*,
page 51
MORÉE, pages 15 et 72
MOUSSA PACHA, pages 91 et 122

- MOUSTAPHA (Sultan), pages 116 et 121
MOYEN-AGE, pages 9 et 22
MUHAMED BEN ALI, pages 64, 66 et 67
MULEY ISMAEL, pages 98 et 99
MULEY SELEMA, pages 101, 107 et 109
MULEY SOLIMAN, page 144
MULHACÉN, page 36
MUNICH, 124
MUNTANER (Ramon) *Chronique*, pages 15 et 16
MURCIE, page 31
MUSULMANS, page 24 et s.
MYSORE (Sultan de, voir TIPOO-SAEB)
NAPLES, page 124
NAPOLÉON I^{er}, pages 124, 125 et 129,
NAVARRE, pages 22, 29 et 137
NAZARETH, page 112
NICÉE (Concile de), page 19
NICEPHORE GRÉGORAS, page 15
NICOLAS (Voir ANTONIO)
NICOSIA, page 112
NIGER, pages 136, 148, 155 et 156
NIL, pages 17, 25, 26, 42, 54, 55, 56, 57 et 100
NORMANDIE, page 29
NORVÈGE, page 29
NOUZAH (jardin de), page 17
Nueva Biblioteca de Autores Espanoles, page 9
OCANA, page 112
OCÉANIE, page 13
OCCIDENT, pages 13, 136, 152 et 155
OLIVERA (Geraldo), page 8
OMAR KHAYAN, page 37
ONDA, page 37
ORIENT, pages 13, 14, 59, 124, 136, 142 et 155
ORIENTAUX, pages 82 et 126
OSIUS, (Evêque de Cordoue), pages 17, 18, 19 et 152
OTHMAN bey, (Prince des Abassides), pages 69 et 144
OTRANTE, page 24

- PACHYMÈRE, page 15
PACIFIQUE, page 13
PAIX (Prince de la) pages 125, 126 et 130
PALAU (Vierge du), page 10
PALESTINE, page 109
PAPE, page 49
PARADIS TERRESTRE, pages 25 et 26
PARIS, pages 62, 64, 65, 124, 125, 127, 128, 130, 133, 139,
147, 148, 149 et 162
PARIS, page 53
PATZINAKIE, page 29
PELLISSIER, *Exploration scientifique de l'Algérie. Mémoi-
res historiques et Géographiques sur l'Algérie. Saint
Louis à Tunis*, page 39
PÉNINSULE IBÉRIQUE, page 127
PÉRA, pages 115 et 123
PERSAN, page 105
PERSE, pages 24 et 114
PERSIQUE (golfe), page 141
PHARE D'ALEXANDRIE, pages 27, 28, 39, 41, 42 et 43
PHAROS (île de), page 27 et 88
PHILIPPINES (îles), page 13
PHILÆ (temple de), page 17
PINGARRON DE LA GRANJA (Marquis de), page 142
PISE (Isaac de), page 23
PISE, pages 29 et 52
PITT, page 142
POITIERS, page 29
POLO (Marco), page 24
POMPÉE (colonne), pages 78 et 87
PONS, *Ensayo bio-bibliografico sobre los historiadores
y geógrafos arabigo-espanoles*, page 33
PORPHYRE, page 25
PORTE (la), pages 140 et 143
PROPHÈTE, pages 116 et 119
PROVENCE, page 29
PROVIDENCE, page 117
PTOLÉMÉE, page 78

- PYRAMIDES, page 56
QUATREMÈRE, *Mémoires sur l'Égypte et Journal Asiatique*, pages 21 et 32
RAGUSE, page 29
RAMIREZ DE ARELLANO page 112
RAMLEH ou RAMA, page 112
RAS-EL-TIN, page 83
RASSID AD-DINE ABOU MOHAMED ABDEL KARIM IBN ATALLA, page 47
REAL ACADEMIA DE BUENAS LETRAS, page 16
REAL SOCIEDAD GEOGRAFICA, page 13
REGNAULT, page 145
RENNELL (Major), pages 63 et 71
RESTAURATION, page 134
RHIN, page 59
RHODES, page 53
RICHELIEU (Duc de), pages 131, 132, 139 et 141
RIPAUD (François), page 148
RIVIÈRE (Marquis de), pages 140 et 141
ROGER DE FLOR, page 14
ROJAS CLEMENTE (Don Simon de) pages 61, 63, 64 et 67
ROMAGNE, page 29
ROMAINS, pages 16 et 132
ROME, pages 23, 50 et 52
ROSETTE (Porte de), page 27
ROSETTE, pages 31, 57, 99, 100 et 109
ROSSEL (de), pages 70, 128, 138 et 156
ROUGE (mer)), pages 57, 101 et 102
ROUM, page 21
ROUMÉLIE, page 15
RUBIO Y LLUCH (A.), *La Expedicion y Dominacion de los Catalanes en Oriente juzgadas por los Griegos* page 16
RUSSIE, pages 29 et 30
RUTE (Abad de) *Historia de Cordoba*, page 51
SADAT (Scheik), page 100
SADER AD DIN ABOU MOHAMED ABDEL LATIF EL HOU-GANDI, page 34

- SAINT-JEAN, page 112
SAINT-JEAN D'ACRE, page 157
SAINT-JEAN (Chevaliers de), page 53
SAINT-SAUVEUR, page 112
SAINT-SÉPULCRE, page 112
SALADIN, (Sultan), pages 35, 41, 44 et 46
SALONIQUE, page 91
SANTANGEL (Louis de), page 9
SAN LUCAR DE BARRAMEDA, page 51
SAPIENZA (île), page 72
SARAGOSSE, page 31
SAXE, page 29
SCHIAPARELLI (Celestino), pages 33 et 36
SCHLUMBERGER (G.), *Expédition des « Almagavares » en Orient*, page 16
SCUTARI, page 115
SÉBASTIANI (Général), page 118
SÉDILLOT, *Histoire des Arabes*, page 21
SEID OMAR EL MAKRAM, pages 100, 101, 107, 108 et 109
SÉGOVIE, page 127
SÉLIM (Sultan), page 121
SEMELALIA (château de), pages 69 et 70
SÉNÉGAL, pages 136, 138, 155 et 156
SENÈQUE, page 17
SÉRAPIS, page 18
SÉRAPIS (temple de), page 18
SERINGAPATAN, page 148
SÉVILLE, pages 31, 59 et 130
SICILE, pages 29 et 45
SIDI ABBAS EL MOURSI, page 31
SIDI-EL-METWALLI (rue), page 27
SIDI-GABER, pages 47 et 48
SIERRA NEVADA, page 36
SINAI (Mont), pages 30, 53
SINDBAD LE MARIN, page 24
SLAVONIE, page 29
SMITH (Sir William Sydney), pages 132 et 135

- SMYRNE, page 86
SOLDA DE BABILONIA, page 8
SOLDANUS BABILONIÆ, page 9
SOLIMAN FAYOUMI (Scheik), page 100
SOUDAN IBN JUAN IBN IBRAHIM EL AZDI, page 31
SOUDAN (fils du) page 8
SOUDAN DE BABYLONE, page 8
SOULAIR (Mont), page 36
SPARTE, page 95
SPITZ (baron), page 134
SPRING-FOREST, page 63
STANHOPE (Comte Charles de), page 142
STANHOPE (Lady Hester Lucy), pages 141, 142, 143, 145,
146, 147 et 148
STANHOPE (Comte Jacques de), page 142
SULPICE SÉVÈRE, page 19
SUEZ, page 101
SUISSE, page 59
SYRIE, pages 29, 65, 66, 79, 141, 142, 144 et 162
TADMOR, page 148
TAFUR (Pero) *Andanças à Viages*, pages 46 et suivantes
TAFUR (Pero Ruiz), page 49
TALLEYRAND, pages 62 et 64
TANGER, pages 62, 63, 66, 67 et 68
TARRAGONE, page 10
TARRAGONE (Archevêque de), page 10
TARTARE, page 114
TATARS, page 119
TENTYRIS (Portail de), page 17
TERRE SAINTE, page 142
THÉODORE, page 28
THÉODOSE I^{er} *le Grand*, page 18
THIBET, page 24
TIBÈRE, (Empereur), page 17
TIGRE, (le) page 141
TIPOO-SAEB, (Sultan de Mysore), 148
TOLÈDE, page 49

- TO LÈDE (maison de) page, 49
TORTOSE, pages 9, 10, 11 et 31
TORTOSE (Evêques de), pages 9 et 10
TORTOUCHI (El), page 31
TORTOUCHI (Mosquée El), page 31
TOSCANE, page 29
TRADITION CORANIQUE, page 47
TRAJAN, page 17
TRIPOLI, pages 65, 70, 71, 112, 141 et 144
TRUILHIER, page 114
TUDELA, page 22
TUDELA (Benjamin de),

ספר מסעות של ר' בנימין ז"ל

Itinéraire, publié par ASHER, traduit en latin par ARIAS MONTANO, en français par BERGERON, en anglais par ADLER, et en espagnol par GONZALEZ LLUBERA Sanz Calleja, Madrid 1918, pages 22 et suivantes.

- TUNIS, pages 39 et 150
TUNIS (Dey de), page 150
TURCS, pages 14, 80, 82, 119, 120 et 142
TURNER (Sharon), page 63
TURQUIE, pages 65 et 120
ULPIANUS, page 17
UNDAH, page 37
UNIVERS, page 7 et s.
USQUE (Abraham), page 23
VALENCE, pages 15, 33 et 37
VALERIUS PROCULUS (L), page 17
VALONA, page 53
VENISE, pages 29 et 52
VICTOR IV (Pape), page 23
VIEUX DE LA MONTAGNE, page 24
VILARDELL (P. Francisco), pages 145 et 146
WEHABIS, pages 104 et 105
WILLIAMS (Helen Maria), page 65
WRIGHT (W) page 33

XATIVA, pages 48
YAHARMO-EL-BEIT-ALLAH, page 103
YEMEN (El), page 29
ZAOUEH, page 100
ZAWILHA, page 29
ZEMZEM, (puits de) pages 102 et 103
ZOZIME, page 18

ابن بشكوال - الصلة
ابن خلدون - المقدمة
ابن خلكان - وفيات الاعيان
ابن خير - مرونيات
ابن سعيد - المغرب في صلي المغرب
ابن فرحون - الديباح المذهب في معرفة اعيان المذهب
السمعاني - كتاب الانساب
السيوطي - حسن المحاضرة في اخبار مصر والقاهرة
الصفدي - الوافي بالوفيات
الضي - بغية الملتمس
العياشي - رحلته
المقري - نفح الطيب من غصن الاندلس الرطيب
ياقوت الحموي - معجم البلدان

Ostapic page 25

ERRATA

ERRATA (*)

Page:	ligne	au lieu de:	lire :
15	17	Malédiction	Malédictions
17	21	CANTORELLI	CANTARELLI
22	21	di	dei
23	7	El Adib	El Adid
31	14	El TORTOUSSI	El TORTOUCHI
31	24	Ahnar	Ahdar
35	19	ABBAS	ABBAR
35	25	MALIK	MALEK
36	27	Schiarelli	Schiaparelli
37	22	El ZONDAÏ	El QONDAÏ
47	5	Corianique	Coranique
54	3	Turques	Turcs
60	1 et 3	ABASSI	ABBASSI
64	14	<i>Voyage</i>	<i>Voyages</i>
*	*	ALY	ALI
65	10 et 21	ALY	ALI
*	21	<i>Viages</i>	<i>Viajes</i>
67	20	Aly	Ali
68	5 et 23	Aly	Ali
69	3 et 18	Aly	Ali
85	24	Egypte	Egypt
89	17	en en	en
95	11	tha	that
105	7	Médina	Médine
107	8	des	de
109 (en marge)	2	Prisonnier	Prisonniers

(*) Pour excuser les erreurs commises dans l'impression de cet ouvrage, l'auteur se permet d'invoquer l'opinion d'Ali Bey sur cette Babel moderne qu'est Alexandrie (voir page 81) où le présent ouvrage est imprimé.

INDEX

INDEX

- PORTRAIT D'ALI BEY EL ABBASSI..... page 2
 DÉDICACE..... page 5
 AVANT-PROPOS..... page 7
 I. — QUATRE VOYAGEURS ESPAGNOLS A ALEXANDRIE:
 Des Espagnols en Orient. — Les Almugava-
 res. — Légions espagnoles en Egypte. — Osius,
 évêque de Cordoue, est envoyé en mission par
 l'Empereur Constantin à Alexandrie en 324. —
 Des Espagnols de Cordoue prennent Alexandrie
 en 813..... page 13
 II. — BENJAMIN DE TUDELA: Lieu de sa naissance. —
 L'Itinéraire. — Aschachins et assassins. — Tu-
 dela et les sources du Nil. — Alexandrie. —
 Le Phare..... page 22
 III. — IBN GOUBAÏR: La jeunesse d'Ibn Goubair. — Le
 Rehlah. — Causes de son voyage. — Son départ
 de Grenade. — Relations entre musulmans et
 chrétiens au temps des Croisades. — La Douane
 d'Alexandrie au XIII^e siècle. — Alexandrie et son
 phare. — Les mosquées d'Alexandrie. — Alexan-
 drie heureuse et noctambule. — Son retour en
 Espagne. — Ses voyages postérieurs. — Il se fixe
 à Alexandrie. — Sa mort et son tombeau. page 31
 IV. — PERO TAFUR: Sa naissance et ses ancêtres. — Son
 ouvrage. — Sa croisière dans la Méditerranée. —
 Son arrivée en Egypte: Turcs et Maures. — Le
 Nil et l'exploration de ses sources. — Le polo en
 Egypte. — Sainte Catherine d'Alexandrie. — Le
 retour: Turcs et Byzantins..... page 49

V. — ALI BEY EL-ABBASSI : — Sa jeunesse. — Objet de ses voyages. — Les éditions de son Voyage. — Son départ. — Le Maroc. — L'Atlantide. — Traversée mouvementée. — Argonautes modernes. — Le pavillon d'Ali bey. — Arrivée à Alexandrie, la Douane. — Alexandrie en 1806. — Ses habitants. — Coptes et Israélites. — Grecs. — Chrétiens et Juifs du pays. — Européens. — Arts et Industries. — La Poste. — Les ruines. — Ali Bey et les scheiks. — Ali Bey et le Capitan Pacha. — Musique orientale. — Ali Bey et Chateaubriand. — Le camp d'Ali Bey — Voyage au Caire. — Le Caire. — Mehemed Ali. — La Mecque. — La Kaaba. — Les Wehabis. — Le Mont Aarafat. — Carte et vues de la Mecque. — Rentrée triomphale au Caire. — Prisonniers anglais au Caire. — Palestine. — L'Espagne et la Custodie de Terre Sainte. — Asie Mineure. Les Anglais se retirent d'Egpte. — Constantinople. — Mosquées et reliques. — La batterie des Espagnols à Constantinople. — Les Turcs. — Le Grand Seigneur. — Incognito. — Ali Bey quitte l'Empire Ottoman..... page 60

VI. — SA RENTRÉE EN ESPAGNE EN 1808. — Ali Bey et Napoléon — Les voyages d'Ali Bey et l'Institut de France. — Les Voyages sont publiés. — Où Badia devient chevalier et même général. — La colonisation de l'Afrique. — Ali Bey et Louis XVIII. — Sa prétendue mission politique. — Sa mission scientifique officielle. — Louis XVIII accepte les conditions du Général Badia. — Départ pour le second voyage. — El Hadj Ali Abou Othman. — Ali Bey et Lady Hester Lucy Stanhope. — Ali Bey tombe malade. — La mort mystérieuse d'Ali Bey. — Version du P. Vilardell. — Version de Lady Hester Stanhope. — La fin..... page 124

APPENDICE I..... page 155

APPENDICE II.....	page 161
TABLE ALPHABÉTIQUE de noms propres cités dans cet ouvrage	page 165
ERRATA	page 189



ACHEVÉ D'IMPRIMER PAR L'ÉCOLE PRO-
FESSIONNELLE DES FRÈRES, POUR LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE, A ALE-
XANDRIE, AUX IDES DE MARS DE
L'AN DE GRACE 1923, 27^{me}
JOUR DE RADJAB 1341
DE L'HÉGIRE ET VINGT-
SEPTIÈME D'ADAR
DE L'ANNÉE

ISRAÉLITE
5683



PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
D'ALEXANDRIE

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
D'ALEXANDRIE

1894. — **Rapport sur les fouilles pratiquées et à pratiquer à Alexandrie**, par G. BOTTI. — Alexandrie d'Égypte. — V. Penasson.
1895. — **L'Acropole d'Alexandrie et le Sérapéum, d'après Aphtonius et les fouilles**, par G. BOTTI. — Alexandrie. — Carrière.
1897. — **Fouilles en 1896 à la Colonne Théodosienne**, par G. BOTTI. — Alexandrie. — Carrière.
- Les Fouilles d'Alexandrie**, par G. BOTTI.
1898. — **Plan de la Ville d'Alexandrie à l'époque ptolémaïque**, Monuments et localités de l'ancienne Alexandrie. — Alexandrie. — CARRIÈRE..
- La côte d'Alexandrie dans l'Antiquité**, par G. BOTTI.
1899. — **Les préfets de l'Égypte**, par G. BOTTI.
1900. — **Inscrizioni cristiane d'Alessandria**, par G. BOTTI.
1901. — **Les Bas-Reliefs de Kôm-el-Chougafa**, par Fr. W. von BISSING ET GILLIÉRON. — München. — Obernetter.
1908. — **La découverte des Sanctuaires de Ménas dans le désert de Maréotis**, par CHARL MARIA KAUFMANN, traduit par M^{lle} A. HARTMANN. — Société de Publications Égyptiennes, Alexandrie.
1917. — **Canope, Ménoutis, Aboukir**, par le Père J. FAIVRE. — Société de Publications Égyptiennes, Alexandrie.
- Sir M. Armand Ruffer et Sir Gaston Maspero**, par DON ENRIQUE GARCIA DE HERREROS. — Société de Publications Égyptiennes, Alex.
1918. — **Canopus, Menouthis, Aboukir** by the Rev^d FATHER J. FAIVRE (translated by D^r ALEXANDER GRANVILLE, C.M.G.), Société de Publications Égyptiennes, Alexandrie.
1922. — **Mémoire sur les Anciennes branches du Nil**, par S. A. LE PRINCE OMAR TOUSSOUM. — Des *Mémoires* de la Société, Tome I, premier fascicule. Imprimerie de l'Institut français d'Archéologie Orientale, Le Caire.
1923. — **Quatre voyageurs espagnols à Alexandrie**, par DON ENRIQUE GARCIA DE HERREROS. — Ecole Professionnelle des Frères, Alexandrie.
- 1898-1923. — **Bulletins de la Société Archéologique**, du N^o 1 au 18.
- N.B. — Les fascicules Nos 2, 6, 7, 8, sont épuisés.



*et ouvrage, distribué
gratuitement aux
Membres de la So-
ciété Archéologique
d'Alexandrie, est vendu au public
au prix de 20 P.T. l'exemplaire.*